MAY 29 1929

36e Année. N° 9. 1er Mai 1929.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
Comte **de Fels**	*Le Congrès de Dijon*	5
Jean **Giraudoux** . . .	*Stéphy.* — I	23
Edmond **Toutain** . . .	*France et Russie : Les Alertes de 1887.* . . .	51
Comte **Axel de Fersen.**	*Lettres et Journal intime.* — I.	79
Giuseppe **Prezzolini** . .	*La Littérature italienne de l'après-Guerre* . . .	106
Philippe **Soupault** . . .	*Le Grand Homme.* — II	130
R. **Lacour-Gayet** . . .	*La Spéculation en Amérique.*	158
Z. L. **Zaleski**	*Adam Mickiewicz*	176
M.-L. **Sjœstedt**	*L'Exposition d'Art suédois*	190
Henry **Bidou.**	Les Lettres : *Parmi les Livres*	201
Paul **Souday**.	Le Théâtre : *Le Mouvement dramatique*	212
Albert **Flament**	La Quinzaine : *Tableaux de Madrid*	224

Chronique bibliographique : J. Poirier.

Copyright 1929 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1929

La Revue de Paris ***publiera prochainement :***

La Flamme renversée

par ABEL HERMANT

de l'Académie française

Le Nouveau Temple

par JOHAN BOJER

Ethelka

par JEAN MISTLER

L'Esprit de Genève

par ROBERT DE TRAZ

Les Réparations et le Comité des Experts

par JACQUES SEYDOUX

Les Mémoires de François de la Rochefoucauld

(Le 10 Août. — L'Émigration)

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

TRENTE-SIXIÈME ANNÉE

TOME TROISIÈME

Mai-Juin 1929

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 114

1929

General
Jerq.

LE CONGRÈS DE DIJON

Depuis le Congrès d'Angers et la révélation dans ce nouveau Sinaï des Tables de la loi radicale-socialiste, il ne sera pas survenu, selon nous, dans la politique intérieure française, d'événement plus saillant que le Congrès tenu à Dijon, dans les premiers jours du mois de mars dernier, par l'Alliance républicaine démocratique.

Jusqu'à présent les républicains modérés de toutes catégories nous avaient habitués à des manifestations purement académiques dont le développement trop prévu n'apportait aucune lumière tant sur la vie intérieure du parti que sur la direction de son activité. Les débats étaient circonscrits dans les régions calmes et tempérées de la haute littérature politique. On se serait bien gardé d'y disputer au parti radical-socialiste ou au parti collectiviste le privilège de ces assises tumultueuses, annoncées et commentées à grand fracas par les journaux, suivies avec un intérêt passionné par tous les milieux politiques. Chacun discernait que les décisions prises et les résolutions adoptées resteraient sans influence effective sur le cours ultérieur de la vie politique et parlementaire.

Pour la première fois, le Congrès de *l'Alliance* a rompu avec la tradition. Il a bénéficié d'une réelle originalité. Il a connu, lui aussi, des orages intérieurs, sur la gravité desquels l'instinct du public ne s'est pas mépris. Jamais *l'Alliance* n'avait à ce point provoqué et retenu l'attention. Le duel oratoire qui a mis aux prises les deux plus brillants *debaters* de *l'Alliance*, MM. Paul Reynaud et Pierre-Etienne Flandin,

1er Mai 1929.

a suscité une émotion qui n'est pas près de se calmer. C'est qu'en effet le Congrès est sorti du domaine académique pour s'attaquer à ces réalités profondes où l'avenir de la nation et du régime se trouve impliqué. Qui donc pourrait se désintéresser de ce qui s'est passé à Dijon?

Jusqu'ici, les Congrès de *l'Alliance* semblaient ne concerner qu'elle seule. Aujourd'hui, le débat contradictoire qui vient de secouer les congressistes de Dijon est devenu, pour ainsi dire, d'ordre public. Il touche au point le plus névralgique de la grande querelle française et met en question, pour le grand parti de l'Ordre, ses raisons mêmes d'être, ses conditions mêmes de vivre.

Donc, une ardente divergence d'idées a éclaté, dès le premier moment, entre MM. Paul Reynaud et Pierre-Etienne Flandin, tous deux également talentueux et convaincus, ne mettant d'autres bornes à la défense de leurs thèses respectives que celles de la courtoisie, tous deux également dignes de porter un drapeau.

Dans l'opinion de M. Paul Reynaud, les suites du Congrès d'Angers, en détachant le parti radical de la combinaison dite d'union nationale, intervenue en 1926 sous les auspices de M. Poincaré, nous ont fait rentrer dans le droit commun parlementaire. Une majorité s'est constituée. Une minorité s'est formée qui comprend les trois partis de gauche : le radical, le socialiste et le communiste. Il appartient donc au cabinet de gouverner résolument à l'anglaise contre la minorité avec la majorité fidèle dont il émane. Que le parti de l'Ordre, dont les gros bataillons sont recrutés dans deux organismes politiques unis et conjugués : la *Fédération républicaine* et l'*Alliance républicaine démocratique*, assume les responsabilités d'un pouvoir exercé en rigoureuse conformité de son programme!

Cette façon de voir se recommande assurément, par des qualités d'indiscutable logique. Elle tend à faire décidément sortir des limbes du possible et du devenir ce Cartel de l'Ordre dont nous avions souhaité si souvent la venue à une époque où sévissait un Cartel de désordre politique et d'anarchie financière.

Mais, pour appeler le Cartel de l'Ordre à l'existence, il ne

suffisait pas de vœux et de désirs. Si l'on veut bien se rappeler la suite de nos précédentes études politiques procédant rigoureusement les unes des autres, nous avons d'abord constaté que le Cartel de l'Ordre ne succédait pas à nos souhaits, et avons été ensuite conduit à nous demander si cette conception essentiellement britannique de deux grands partis alternant au pouvoir avait quelque chance de prévaloir en France. Et la réponse, que nous fournissait la politique expérimentale, fondée sur la psychologie même du peuple français, sur les origines latines de sa culture, était loin d'abonder dans le sens de nos désirs. Le peuple français, écrivions-nous, est imperméable au parlementarisme insulaire. Il est foncièrement centriste. C'est au centre qu'une tendance presque invincible le ramène obstinément.

Depuis dix-huit mois M. P.-E. Flandin semble s'être rallié à ce constat pour en faire le thème d'articles et de discours très remarqués, et, finalement, d'une intervention plus retentissante encore au Congrès de Dijon.

Mais, plutôt que d'interpréter la pensée du distingué député de l'Yonne, nous préférons détacher de son discours le passage essentiel.

Si j'ai été mal satisfait par le cartel des gauches, qui a conduit la France au bord de la faillite, et si je n'ai pas eu de résultat de la formule du Bloc national, serai-je condamné à aller éternellement du Bloc national au cartel des gauches et inversement, ou est-il possible de réaliser la troisième formule : celle du parti central?

On m'a dit que notre concentration républicaine n'existait pas. M. Reynaud a cité des textes de journaux radicaux-socialistes pour montrer que l'on ne veut pas de nous, à moins de nous imposer le programme radical-socialiste, voire même un programme de néo-cartel avec les socialistes.

S'il s'agit de s'incliner devant tout ce que le parti radical-socialiste a décidé à Angers, je n'en serai pas plus que M. Reynaud.

Mais quel est le parti qui est assez fort pour imposer son programme? Ce ne sont ni le parti radical-socialiste, ni le parti socialiste, ni l'Alliance républicaine, ni la Fédération républicaine. Il faut fatalement, pour faire une majorité parlementaire, consentir des sacrifices réciproques.

Entre le programme radical-socialiste et celui de l'Alliance, il n'y a pas que des divergences. Il y a aussi des ressemblances.

Sans doute, nous ne devons pas pratiquer une politique de division, ni à l'égard des radicaux-socialistes, ni à l'égard de la Fédération républicaine, ce n'est pas digne de notre parti, mais nous avons tout de

même le droit de prévoir dans les troupes radicales-socialistes une tendance qui puisse aboutir à une coopération et à une collaboration.

Tant au point de vue des principes qu'au point de vue de la tactique, nous devons insister sur ce qui nous rapproche et non pas sur ce qui nous divise. Je ne dirai rien de ce qui peut nous diviser avec la Fédération républicaine, je ne veux pas paraître prêcher la désunion dans des troupes à qui les circonstances commandent de rester unies. Mais je voudrais qu'on en fît autant pour le parti radical-socialiste.

M. Paul Reynaud est trop averti de la politique pour ne pas savoir que M. Léon Blum, candidat dans la circonscription de Narbonne, va être combattu par un radical-socialiste. C'est un fait qui a une importance décisive. Il n'est pas indifférent que le parti radical-socialiste sache qu'il a auprès de lui des hommes prêts à lui tendre la main pour une politique hardie de réformes sociales, de paix, de désarmement.

Car enfin, est-ce que vous trouvez naturel que dix ans après la guerre la paix soit encore si mal assurée que nous sommes obligés de nous ruiner en armements? Ce n'est pas mon ami Paul Reynaud qui me démentira, lui qui, dans son rapport, condamne sévèrement les méthodes employées et fait appel à l'imagination des techniciens pour rechercher si la formule militaire imposée à l'Allemagne par le traité de Versailles ne serait pas la formule moderne. J'aime mieux que ce soit lui qui l'ait dit que moi.

Pour cette politique de progrès social, de paix, de revision des armements, nous avons beaucoup de points communs avec des collègues qui sont à notre gauche. Le véritable rôle de l'Alliance n'est pas de faire des procès systématiques, mais de garder la main ouverte, de rester fidèle à la tradition. Car, du temps que l'Alliance marchait avec Waldeck-Rousseau, nous avions alors quelques adversaires à droite et nous ne pensions pas que c'était une catastrophe.

Je n'accepterai pas de couper arbitrairement la France en deux parties, de faire de l'Alliance l'aile gauche du parti de droite, de nous interdire de collaborer à gauche...

Mais si, messieurs, nous devons nous mettre en présence des réalités. On nous dit : « Nous sommes les adversaires des socialistes unifiés et de tous ceux qui sont leurs alliés ». Cela veut dire qu'en dehors de toute question de programmes il suffira que les radicaux-socialistes, en tant que parti, puissent quelquefois coopérer avec les socialistes pour qu'il soit interdit aux républicains de gauche de coopérer avec eux. Je trouve cela monstrueux.

Pour la pleine intelligence de ce vigoureux exposé, nous devons extraire du rapport sur la politique générale, présenté par M. Paul Reynaud au Congrès de Dijon et approuvé par celui-ci, quelques alinéas où, après avoir examiné l'éventualité d'une concentration « néo-cartelliste », le brillant orateur s'est demandé quelles en seraient les suites :

Parlons des questions sur lesquelles le cartel a pris position.

Il en est une grave et pressante entre toutes, celle de l'Alsace. Le monde nous regarde. Il se prépare à nous juger sur notre aptitude à réincorporer l'Alsace dans la communauté française.

Que ferait le ministère de concentration appliquant la politique du cartel? Donnerait-il un démenti au vote que les radicaux-socialistes unanimes ont émis en faveur de l'ordre du jour socialiste, qui préconise la suppression du statut scolaire et religieux de l'Alsace?

Que ferait-il en matière de défense nationale? Le quatrième point du Congrès d'Angers interdit les dépenses supplémentaires que M. Painlevé estime indispensables à l'application de la loi d'un an. Abjurerait-il le quatrième point? Se rangerait-il à l'opinion de M. Painlevé, comme l'ont fait le centre et la droite de la Chambre? Ou resterait-il fidèle à M. Renaudel soutenu par la gauche et l'extrême gauche?

Sur la question du désarmement, pas plus que sur les autres, le cartel n'abjurerait ses idées. M. de Jouvenel les a brillamment défendues au Sénat et M. Montigny à la Chambre. Mais on sait qu'à la Chambre M. Paul-Boncour a exposé, dans un discours retentissant, la thèse de la majorité de M. Poincaré. Le cartel désavouera-t-il M. de Jouvenel ou M. Paul-Boncour?

Le fond de sa politique, c'est non pas le développement du pays, l'exaltation de ses forces morales et économiques, en vue de surmonter les immenses difficultés devant lesquelles on se trouve, mais c'est l'excitation d'une partie des Français contre une autre partie.

En matière financière, c'est la « guerre aux riches ». En matière religieuse, c'est la laïcité agressive. En matière économique, c'est, en fait, la lutte contre les concentrations industrielles, que tout le monde s'accorde à considérer comme nécessaires à la rationalisation. C'est la camisole de force de l'État passée aux industries privées, qui sont arrivées à un certain degré de développement. C'est le régime de la propriété privée que, par faiblesse pour les socialistes, ils sacrifient, morceaux par morceaux, au régime marxiste.

C'est un programme électoral et non un programme national.

Dans sa réplique à M. P.-E. Flandin, le député du IIe arrondissement de Paris a précisé sa pensée en des termes qu'il convient également de reproduire.

Tout à l'heure, déclara-t-il, Flandin m'a reproché de vouloir faire de l'Alliance l'aile gauche de la majorité. Pardon, il ne faudrait pas dire que c'est le lapin qui a commencé. Est-ce nous qui avons chassé les radicaux-socialistes de la majorité? C'est ce que dit M. Herriot, mais M. Daladier ne le dit pas, ni M. Caillaux non plus. Il a exposé les raisons profondes qui exigeaient leur départ. Je n'y peux rien.

A la Chambre, au mois de juin, nous avons trouvé en face de nous un ministère dont faisaient partie quatre radicaux-socialistes. Le grand parti de la majorité que nous représentons, nous, n'y était pas prati-

quement représenté. Nous avons accepté cette situation, nous référant aux explications que nous a données M. Poincaré. Mais alors que le parti radical-socialiste se trouvait à l'aile gauche de la majorité, nous n'avons pris la parole dans aucun débat public, craignant qu'on ne puisse nous accuser d'avoir rendu l'union nationale impossible.

Aujourd'hui, vous nous reprochez d'avoir fait de l'Alliance l'aile gauche de la majorité. Mais qu'ils y rentrent ! Est-ce nous qui les avons chassés ?

Vous avez dit qu'il ne faut pas attaquer le parti radical. Mais pardon ! Le parti radical, dans ses décisions des dernières semaines, s'adresse à la masse électorale et lui dit de marcher avec les socialistes contre les puissances d'argent et les fascistes. Et vous savez ce qu'on veut dire par là : ceux d'entre nous qui ont le courage de dire ce que pensent les autres sont des fascistes pour ceux de la rue de Valois. Vous savez comme ils nous traitent dans leurs journaux et leurs discours. Si nous ne réagissions pas, c'est un parti à notre droite qui représenterait, seul, la masse énorme de l'opinion qui se souvient des méfaits du cartel. Il ne faudrait pas tout de même mettre le cartel et le Bloc national dans le même sac. Vous le savez bien, c'est après que le cartel avait mené la France au bord de la faillite que le Bloc national a redressé la situation.

Un péril profond, c'est que nous n'osons pas faire figure, nous, parti du centre, et que l'opinion publique ne voit qu'un parti à notre droite.

Je ne dirai jamais que des paroles d'amitié pour le parti qui a été à nos côtés un combattant loyal et qui, si nous lui avons apporté des voix dans bien des circonscriptions, nous a apporté les siennes dans beaucoup d'autres. Je vois ce qui se passe quand nous nous séparons de la Fédération républicaine.

Nous ne pouvons pas, en France, parler d'un parti du centre comme on en parle en Allemagne. Le parti du centre allemand a ses troupes, ses électeurs. Au contraire, pour que nos candidats arrivent, il faut faire ce que fait notre ami Seyer dans la Côte-d'Or, il faut réunir différents partis.

Ce qui m'inquiétait un peu dans le projet récent de concentration, dans le sens dévié qu'on a donné à ce mot, c'est que l'enjeu du marché serait notre rupture avec une partie de la Fédération républicaine. Cela, Flandin ne l'a pas dit. Il a parlé avec une telle modération du ministère de concentration que je ne l'ai pas reconnu.

Les partisans de la concentration vous disent : « On va couper le groupe Marin en deux, moyennant quoi on aura un grand nombre de radicaux-socialistes et on formera ainsi une majorité. » Prenez garde, c'est très dangereux. Nous n'avons pas le droit de sacrifier sur l'autel d'une combinaison ministérielle future des amis sûrs.

Nous n'en avons pas le droit parce que nous avons des traditions et de la fierté, nous sommes un parti qui reste fidèle à ses amis, et parce que l'expérience a prouvé que ceux avec qui vous voulez vous allier vous lâcheraient demain et qu'ils exigeraient des concessions profondes

de programme. Ou, alors, Daladier a menti, la *Volonté* a menti, le *Quotidien* a menti, la *Voix* a menti, lorsqu'ils ont donné le programme minimum, lorsqu'ils ont dit : « Voilà le programme minimum. Le ministère Poincaré est mort. Son successeur adoptera ce programme ou gouvernera sans nous. »

Ainsi, nous serions les dindons de la farce; sous couleur de concentration, ce serait la politique de nos adversaires, alors que nous avons la chance inouïe de pouvoir faire la politique de nos amis, avec des gens qui ne nous demandent rien.

Il résulte de ces citations un peu copieuses, peut-être, mais c'était la condition indispensable de leur clarté, qu'un différend presque irréductible, dans l'ordre doctrinal du moins, scinde virtuellement l'Alliance républicaine démocratique et, par conséquent, la majorité ministérielle. Il y a deux écoles rivales, il y a deux courants contradictoires. Le Congrès de Dijon l'a fait voir comme rien ni personne ne l'avait montré auparavant.

L'intervention de M. P.-E. Flandin vaut plus encore par les sous-entendus que par ses affirmations directes. Il semble bien que, dans l'esprit du député de l'Yonne, en dépit des précautions oratoires qui lui étaient imposées par l'attitude d'une assistance peu favorable à ses idées, son parti du centre doive éliminer de préférence les hommes de droite et rechercher l'adhésion des hommes de gauche. Il ne s'agit pas d'un équilibre parfait et rigoureux réalisé sur le pivot du centre. L'inclinaison habituelle du plateau serait à gauche. Ni la psychologie du parti, ni sa composition ne permettent d'en douter. Voyons les choses comme elles sont, et recourons sans hésiter à des appellations qui, pour n'appartenir point au vocabulaire en usage au Palais-Bourbon, n'en correspondent que mieux à la réalité.

A sa droite, le centre voit des catholiques, à sa gauche, il aperçoit des francs-maçons. Lui-même, où se recrute-t-il? Pour une fraction importante dans une autre variété de catholiques ralliés au programme économique et social de gauche et chez une catégorie de maçons et de maçonnisants tenus de ménager dans leur circonscription une clientèle catholique à laquelle ils ont de grosses obligations électorales. On ne s'expliquerait même pas l'attitude du centre si l'on ne prenait soin de construire, comme nous venons de le faire, avec une

rigueur toute mathématique, le parallélogramme des forces diverses et contradictoires qui le meuvent. C'est un vrai drame parlementaire auquel nous assistons depuis bientôt dix ans et qui a commencé avec la naissance de la « chambre bleu horizon ». Les péripéties en défieraient l'analyse, si l'on ne tenait le plus grand compte de la domination matérielle et spirituelle exercée par la Franc-Maçonnerie, et de l'invincible attraction qu'elle exerce sur des modérés dont des personnages consulaires, tels que MM. P.-E. Flandin et Le Trocquer, réalisent le type le plus représentatif. L'idée que la politique préconisée par M. Paul Reynaud, c'est-à-dire le retour à la stricte règle du jeu parlementaire, à la façon britannique, pourrait un jour couper les ponts entre eux et les gauches, contrôlées par la Maçonnerie, leur est intolérable. Il semble que cette rupture, si elle devenait définitive, les laisserait abandonnés comme dans une île escarpée et sans bords, d'où ils seraient dans l'impuissance de s'évader, tristes exilés, pour rentrer dans la République désormais inaccessible. Cette métaphore est, au fond, celle qui fournit le mieux raison de la situation que le Congrès de Dijon a rendue manifeste. La querelle, au sein de l'*Alliance*, est entre ceux qui ne craignent pas de rompre les ponts et ceux qui les veulent maintenir, parce qu'ils se réservent d'y repasser aujourd'hui ou demain.

Pour éclairer davantage cette question nous devons ajouter que les centristes partisans d'un rapprochement avec les radicaux-socialistes invoquent un argument qui mériterait une discussion approfondie. Ils estiment qu'en repoussant les alliances de gauche on rejetterait définitivement les radicaux dans les bras des socialistes. On les pousserait ainsi dans un camp de concentration entouré de fils barbelés où ils resteraient les prisonniers des partis collectivistes.

***

Il est remarquable que les congressistes, dont le nombre et l'entrain ont témoigné d'un accroissement notable de vitalité au profit de *l'Alliance*, aient pleinement abondé dans le sens de M. Paul Reynaud. Leur parti, en ce qui concerne la très grande majorité, était si fortement pris et leur décision si

nettement arrêtée, que l'état-major de l'*Alliance*, malgré l'autorité et le prestige dont jouit son vénéré président M. le Sénateur Antony Ratier, n'aurait pu, supposé qu'il en eût conçu le dessein, concilier le différend ou moyenner la difficulté dans une formule ambiguë. Au banquet final, M. Le Trocquer a même été l'objet de manifestations d'hostilité assez accentuée. Et c'est par acclamation qu'a été adoptée la déclaration synthétique du parti dont la rédaction avait été confiée à M. Léon Bérard, sénateur et ancien ministre. Ce document, en effet, a semblé donner toute espèce de satisfaction à la thèse de la majorité fermée — *mare clausum* — soutenue par M. Paul Reynaud. Mais on nous permettra d'y regarder d'un peu plus près que ne l'ont pu ou voulu faire les congressistes après un examen forcément superficiel.

M. Léon Bérard a infiniment d'esprit. Il possède, à un très haut degré, le don de la formule frappée en médaille. Nous avons eu plaisir à reconnaître dans son magistral exposé des idées que nous avons souvent exposées.

La Déclaration débute en constatant que *l'Alliance* n'a été pour rien dans la rupture du pacte dit d'*union nationale*. Cette rupture n'en subsiste pas moins avec toutes ses suites.

L'union des républicains demeure comme une des raisons d'être de l'Alliance. Or, l'une des causes principales de la confusion dont chacun se plaint, tient dans la survivance d'un vocabulaire périmé, qui eut toute sa valeur il y a cinquante-deux ans. « On parle de la droite comme s'il s'agissait d'un groupe nombreux et serré de monarchistes tout prêts à tenter une restauration, et de la gauche en l'identifiant à la République elle-même, abstraction faite de cet événement capital : l'existence, l'action et les progrès d'un parti révolutionnaire désormais assez fort pour être candidat au pouvoir. »

C'est fort bien dit et mieux encore observé. L'ancienne extrême gauche siège presque au centre, et l'ancien centre se trouve refoulé presque à l'extrême droite. La valeur absolue des étiquettes politiques a changé. Considérons toutefois que leur valeur de relation et de position ne saurait être modifiée.

Mais nous allons entrer, avec M. Léon Bérard, au centre même de la question :

L'union des républicains serait chimérique — l'expérience en témoigne — si elle se fondait sur l'artifice des mots. Personne ne peut faire que les données du problème politique n'aient pas changé depuis le Seize mai. Personne ne peut faire que la question préjudicielle à la fois et fondamentale qui se pose aujourd'hui aux républicains ne soit pas celle de savoir s'ils entendent ou non s'allier aux socialistes, ou recevoir leurs directions, ou subir leur influence. Nul ne saurait douter que toute nouvelle coalition dite des « forces de gauche » n'impliquât fatalement une telle alliance ou une telle suprématie.

Le cartel a peut-être le pouvoir de ressusciter; il n'a certainement pas le pouvoir de rajeunir, ni de changer de nature. Si nous le revoyons, il sera tel que nous l'avons connu : collaboration de partis divers, qui ont pris soin de dresser contradictoirement un inventaire de tous leurs sujets de mésentente; union factice entre hommes qui ne sont en réalité d'accord que sur des généralités oratoires; assemblage instable, enclin à se dissoudre dès qu'il s'agit de la propriété, de l'impôt et des finances.

C'est en vain que les républicains chercheraient à éluder par des habiletés de langage le grand choix qui leur est proposé. Rien n'est plus propre à leur montrer combien il est inéluctable que la franchise avec laquelle les dirigeants du parti radical avouent leurs desseins. Ils ne se cachent aucunement de mener, à la Chambre et dans le pays, une action politique qui présume et révèle la volonté de s'unir aux marxistes révolutionnaires. Ils ont, eux, hardiment choisi. La question capitale se trouve par eux posée avec toute la clarté souhaitable, devant leur propre parti, aussi bien que devant les partis du centre.

A vrai dire, ils se déclarent prêts à collaborer avec des républicains de nuance beaucoup moins accentuée que la leur et qu'à des signes, encore mal définis, ils reconnaissent ou présument dignes de leur confiance. Cependant, les chefs radicaux-socialistes ne font nul mystère de la condition préalable qu'ils mettent à ce rapprochement éventuel : le programme d'abord. Un programme délibéré et imposé par eux, un programme étatiste, tel qu'il puisse convenir aux socialistes s'il plaît à ces derniers de s'engager dans les liens légers d'une participation plus ou moins continue et plus ou moins active.

De quelques apparences qu'elle fût ingénieusement masquée, une telle entente n'en assurerait pas moins la prépondérance des opinions extrêmes.

Certes, plus que jamais nous demeurons fidèles à l'idée de concentration; mais nous ne voulons pas d'une caricature de concentration qui, comprenant le parti S. F. I. O., ne serait qu'un cartel déguisé.

Fidèle à l'un des principes essentiels de sa doctrine et à sa tradition constante, l'Alliance démocratique répudie toute collaboration, directe ou indirecte, latente ou déclarée, avec le parti socialiste et avec les alliés de celui-ci. Elle tient pour également contraire aux intérêts de la France et aux intérêts de la République le renouvellement d'une expérience dont l'union nationale était venue interrompre,

il y a deux ans, les conséquences extrêmes. Elle adjure les républicains, abstraction faite des dénominations et des nuances, de s'y opposer et de se grouper en prenant pour base de leur union, non des affinités verbales ou artificielles, mais le sentiment qu'ils ont en grand nombre des difficultés où nous sommes et des résolutions qu'elles commandent.

C'est dans un tel esprit que s'est formée, parmi des circonstances malaisées, après la rupture de l'union nationale, la majorité qui soutient le cabinet du 11 novembre. Ceux qui la composent se sont inspirés de l'exemple du pays. Celui-ci a tendance à prononcer des choix bien déterminés entre des opinions contraires et il s'embarrasse de moins en moins, lorsqu'il vote, des lignes divisoires, souvent fort artificielles, qui sillonnent le cadastre parlementaire.

Il leur a suffi de se savoir et de se sentir d'accord sur les questions les plus pressantes et les plus difficiles, ce qui paraît bien être la condition première à remplir par toute majorité. Celle-ci n'a point cessé de voter, depuis deux ans et demi, pour le même programme, représenté et défendu par le même homme d'État, à qui la France demeure à jamais reconnaissante des services historiques qu'il lui a rendus.

Va-t-on tenir aujourd'hui pour un titre nul, sinon pour une cause de faiblesse, cette preuve de constance? Ou bien faudrait-il croire qu'il y a des majorités illégitimes? C'est en réalité ce que quelques-uns osent prétendre, par un insigne démenti donné à toute la théorie du régime.

Nous refusons de reconnaître une orthodoxie obscure qui ferait qu'une même doctrine politique serait vraie ou fausse, selon que certains hommes ou certains partis auraient résolu de la suivre ou de l'abandonner. Une majorité existe; elle a prouvé qu'elle était durable. Nous nous devons de l'appuyer et de la défendre. Nous souhaitons qu'elle se fortifie et s'accroisse et que plusieurs lui reviennent qui ont, pendant près de trois ans, soutenu avec elle le même chef et le même programme. Nous demandons qu'elle ne soit point sacrifiée à la recherche d'une majorité inconnue. Car nous savons trop et il n'est que trop facile de prédire ce qu'il en adviendrait : nous entrerions dans une suite de ministères à court terme, dont l'histoire n'offrirait qu'un pur intérêt de statistique.

Rien cependant ne serait plus propre à discréditer le régime parlementaire que l'instabilité du gouvernement. Aux yeux du pays, elle se confondrait aisément avec les vacances du pouvoir et elle contribuerait pratiquement à un véritable transfert de souveraineté, les directions effectives et les organes permanents de l'État passant peu à peu à un syndicalisme administratif tempéré de bureaucratie.

C'est assurément faire preuve de clairvoyance que de poser, à titre de question préjudicielle et fondamentale, celle de savoir si l'on s'unira ou non aux socialistes, si l'on

recevra leurs directives, si l'on subira leur influence. Tout est là en effet. C'est se libérer des logomachies fictives que reconnaître la hardiesse du choix auquel se sont résolus les dirigeants du parti radical-socialiste. Ils ont opté pour le marxisme révolutionnaire. Nous avions été seul, il y a cinq ans, à l'affirmer. Il nous est agréable de penser que notre isolement a cessé. Mais pourquoi revenir partiellement sur cette reconnaissance d'un fait capital en écrivant que le Cartel se fonde uniquement sur des généralités oratoires et qu'il s'évanouit au contact des réalités positives? Il serait difficile de voir dans les Tables d'Angers des généralités oratoires. Ce n'est pas moins que le programme minimum du parti collectiviste, ainsi qu'en est loyalement convenu dans cette revue même M. Jean Mistler, le jeune et distingué député de l'Aude. On est peut-être pareillement fondé à regretter que M. Léon Bérard n'ait pas tenu compte d'un autre fait auquel, pour notre part, nous avons dès le principe, accordé une grande importance. Peut-on prétendre que la règle du jeu parlementaire est entièrement respectée, que la majorité actuelle donne le spectacle de « choix bien déterminés entre des opinions contraires », quand la combinaison ministérielle repose sur la collaboration du groupe républicain-socialiste, situé, par définition, plus à gauche que les radicaux, sans qui, sinon contre qui, l'on est censé gouverner? Le malaise ne viendrait-il pas essentiellement de cette indéniable inconséquence? Les républicains socialistes ne donnent-ils pas au ministère l'impression d'intérimaires tenant la place chaude en attendant le retour des enfants prodigues?

Une deuxième citation s'impose, très brève celle-là.

M. Léon Bérard avait à synthétiser dans un programme expressif tout ce par quoi, si l'on nous permet cet emprunt au vocabulaire philosophique, le *moi* de *l'Alliance* s'oppose au *non-moi* de celle-ci.

Or, à ce moment précis, la pensée si ferme de l'éminent orateur et écrivain se met à flotter, son style si coloré devient terne, la veine si riche de son développement semble s'épuiser. Les grands bonheurs d'expression font place aux banalités les plus fatiguées.

La majorité actuelle, pensons-nous, résistera d'autant plus aisé-

ment aux entreprises de séduction ou de contrainte menées par l'opposition, qu'elle voudra bien réfléchir aux œuvres les plus urgentes qui se proposent à elle ou au gouvernement : conduite d'une négociation au bout de laquelle sera dressé le bilan de la victoire; organisation de la paix; allégement des charges fiscales; réformes sociales; appui à donner, par la législation et par le budget, à toutes les catégories du travail national; statut juridique destiné à régler selon la justice et selon l'intérêt général les rapports de l'État et de ses agents.

Ce paragraphe n'apprend rien aux Français moyens. Il ne leur procure pas l'impression d'une politique originale et consistante impitoyablement confrontée avec celle de la minorité dans sa manifestation la plus récente : les Tables d'Angers.

Dans quel sens sera conduite la négociation qui doit aboutir à l'établissement d'un bilan de victoire? C'est toute notre politique extérieure qui se trouve ainsi mise en cause. Il aurait fallu s'expliquer, ne fût-ce que d'un mot, où le talent de M. Bérard n'eût pas été embarrassé de faire tenir beaucoup de choses. Y a-t-il, en cette matière essentielle, dissentiment entre la majorité et la minorité? Nous ne vivons pas à une époque où cela puisse se traiter par prétérition.

Organisation de la paix! Voilà qui peut s'entendre en bien des façons et comme l'on eût aimé à savoir si *l'Alliance* met dans cette locution tout ce que la minorité radicale et collectiviste y renferme de projets, d'espérances et d'anticipations.

Allégement des charges fiscales. Ce n'est point là un article-étendard, si l'on manque au devoir d'expliquer. Elle aussi, la minorité, réclame des dégrèvements. Elle les veut même copieux et somptueux, avec cette particularité qu'elle entend les faire servir à l'aggravation des impôts personnels et des droits successoraux dans une intention, non dissimulée, de nivellement social.

Réformes sociales, appui à donner, par la législation et le budget, à toutes les catégories du travail national. Prétérition encore, prétérition toujours. Ici c'est la formidable question de l'Étatisme qui est mentionnée et n'est même pas effleurée. Le formulateur esquive la difficulté en se donnant l'apparence d'ignorer que, si la majorité ne vient pas aux prises avec la minorité sur le terrain de l'Étatisme, il n'y a plus entre elles de divergences essentielles.

On trouve un peu plus de netteté à l'affirmation d'un statut

des fonctionnaires, mais la question du syndicalisme, qui touche aux fondements mêmes de notre ordre politique et social, n'est pas serrée de près. La phrase apparaît timide et balbutiante.

Est-il besoin d'insister? Il y a disproportion évidente entre les motifs et le dispositif. Si l'on s'en tient à la première partie de la Déclaration, la majorité et la minorité sont séparées par des principes inconciliables, mais cette dualité ne se retrouve plus dans l'énoncé d'un programme vague et indéterminé dont se couvriraient, sans trop d'effort, les Tables d'Angers, dans l'occasion.

Il nous devient alors très aisé de conclure.

Nous ne nous arrêterons pas à ce fait absolument superficiel et négligeable de l'approbation donnée par le Congrès de Dijon, à une politique de combat qui n'a jamais été ni dans les origines, ni dans les traditions de *l'Alliance*. Le très grand intérêt qui s'attache au Congrès lui est venu d'ailleurs. Pour la première fois, avec cette netteté coupante du moins, nous avons vu en conflit la tendance immanente de la démocratie française avec les exigences logiques du régime parlementaire. Le mot drame est venu se placer, plus haut, sous notre plume. Disons qu'à Dijon le drame s'est noué fortement, toutes réserves faites quant au dénouement.

Le régime parlementaire a sa logique. Il se caractérise par un mouvement pendulaire suivant une théorie bâtie sur la pratique anglaise. En France nous n'avons joui d'une situation vraiment parlementaire qu'à de rares intervalles, et toujours pour une très courte durée. Nous ne reviendrons pas sur la démonstration que nous en avons fournie dans nos précédentes études.

A l'heure présente, si l'on n'y regarde pas de trop près, la situation politique déterminée par la reconstitution du ministère Poincaré peut passer à la rigueur pour conforme aux données exactes du parlementarisme. L'illusion ne résiste pas à un examen approfondi. La majorité et la minorité ne sont pas à ce point tranchées et irréconciliables qu'elles ne se fondent, à l'intérieur des commissions, dans une large camaraderie, laquelle, en portant un radical-socialiste à la présidence de la commission des finances, n'a pas laissé de

confier à la minorité le principal levier de commande. Nous savons, par ailleurs, que la minorité n'est point interdite de l'eau et du feu, comme disaient les Latins. Elle exerce sur la dispensation des faveurs administratives et la collation des emplois préfectoraux et sous-préfectoraux un contrôle aussi étroit que du temps où elle était majorité. Les batailles parlementaires depuis quatre mois font beaucoup de bruit. En réalité, elles ne se livrent qu'à propos d'affaires secondaires. Les votes centristes de quasi unanimité continuent à être la règle dans les questions importantes. On relève dans tout cela une part considérable de théâtralité.

De ce simulacre que chacun s'attend à voir s'évanouir d'un moment à l'autre, des hommes pleins d'ardeur et de talent, tels que M. Paul Reynaud, aspirent à faire une réalité durable. Encore une fois, ils ont pour eux la logique pure et avec eux cette fraction militante de l'opinion qui s'est manifestée au Congrès de Dijon. Sont-ils sûrs d'avoir pour eux et avec eux le gouvernement et son chef? M. Poincaré n'est-il pas le personnage le plus représentatif de l'état d'esprit centriste?

A une restauration parlementariste le Centrisme immanent oppose ce que nous ne craignons pas d'appeler une force de la nature. Le gouvernement des Centres, ainsi qu'il y a quelques mois l'éminent professeur en Sorbonne, M. Seignobos, s'évertuait à le démontrer dans un remarquable article de l'*Année politique française et étrangère*, reste seul dans les vœux et les préférences du monde politique et parlementaire.

M. Seignobos dit « la seule politique *viable* ». Mais ceci est une autre histoire.

Elle serait viable, elle serait même assurée d'un long avenir, exempt de traverses graves, si le parti radical n'en était venu à adopter, sans restrictions et sans réserves, le programme collectiviste marxiste et, par conséquent, à laisser prendre sur lui-même par la S. F. I. O. une hypothèque de premier rang. La condition essentielle du gouvernement des Centres fait donc défaut, puisqu'il ne saurait fonctionner normalement s'il ne se trouve, vis-à-vis de l'extrême droite et de l'extrême-gauche, dans un état de complète indépendance,

Ainsi donc, la politique expérimentale conclut au gouvernement des Centres, mais en constatant que celui-ci est rendu impossible du fait de la tutelle exercée sur l'un des Centres, et le principal, par les collectivistes révolutionnaires.

Nous en revenons alors au système parlementaire pur : droite contre gauche dressées en bataille, sans trêve et sans merci, — au Cartel de l'Ordre disputant résolument la France au Cartel du Désordre.

Soit, mais nous demandons qu'on « réalise » avec la dernière précision ce que cette hypothèse deviendrait en passant dans les faits.

Elle implique d'abord l'arrivée au pouvoir d'hommes à poigne, décidés à observer la règle du jeu, non gênés par le souvenir d'anciennes collaborations avec le parti radical et résolus à pousser la démagogie cartelliste dans ses derniers retranchements en se coupant toute retraite.

Elle implique ensuite, dans l'ordre doctrinal, non seulement l'abandon, mais le contre-pied de l'Étatisme précollectiviste.

Elle suppose, enfin, que les initiateurs de cette politique ont paré d'avance à la question de force pour le cas, non dénué de vraisemblance, où elle viendrait à se poser. On n'a pas la certitude, en effet, que du jour où les radicaux-socialistes et les collectivistes se verraient appliquer, sans ménagement, le traitement c'est-à-dire le boycottage dont eux-mêmes usaient envers l'ancienne opposition de droite, la lutte se poursuivrait exclusivement sur le plan parlementaire. Jusqu'ici l'état provisoire d'opposants, où les radicaux et les socialistes sont apparemment relégués, comporte une forte part de fiction et n'entraîne pour ses victimes aucun inconvénient pratique. Si, dans un temps donné, les gauches devaient subir les épreuves attachées au métier d'opposant pour de vrai, des commotions politiques et sociales entreraient dans le champ des possibilités. La violence pourrait bien faire sa réapparition sur le forum. De nombreux articles parus en ces derniers temps font voir que plusieurs d'entre les chefs des partis extrêmes ont des rêves de Fructidor dans leur âme inquiète et que, le cas échéant, ils ne seraient pas empêchés par des scrupules doctrinaux de toucher aux libertés publiques.

Il ne faut pas oublier qu'on se consolidant tous les jours davantage le syndicalisme administratif a changé du tout au tout en France les données du problème de l'ordre. Une majorité de droite, gouvernant avec vigueur, n'est rien de moins qu'assurée d'obtenir le concours et l'obéissance de l'administration centralisée. Et les idées de coup d'État, si chères à quelques conservateurs français, pourraient trouver dans les gauches, parvenues au paroxysme de l'exaspération, une réalisation de fascisme rouge inattendue.

Un des écrivains les plus autorisés du parti radical-socialiste donnait récemment un avertissement très net aux modérés. Voici en effet le couplet que M. Eugène Lautier dédiait à l'Alliance démocratique dans *L'Homme libre* du 19 mars dernier :

« Vous avez tort de défier les républicains. Comme en 1885
« contre la réaction, comme en 1887 contre le boulangisme,
« comme en 1900 contre le nationalisme, ils accepteront toutes
« les alliances à gauche. »

Après avoir noté que pour M. Lautier on n'est pas républicain si l'on n'est pas au moins radical-socialiste, faut-il conclure que MM. Flandin et Le Trocquer sont pénétrés de cet avertissement formulé comme un anathème et qu'ils redoutent plus que tout l'ostracisme des partis de gauche qui met un candidat ministériel hors de la République?

***

Nous sommes-nous éloignés de notre point de départ? Nous ne le pensons pas.

Le Congrès de Dijon s'est prononcé contre le gouvernement des Centres en faveur du droit commun parlementaire, tel qu'il existe depuis quatre mois. Nous nous sommes proposé de montrer que ce droit commun n'est qu'une apparence, qu'il ne diffère pas sensiblement au fond du gouvernement des Centres. Celui-ci reste dans la pente irrésistible des choses, il est voué fatalement à faire aboutir, en les rendant acceptables par de savants ménagements de transitions, les solutions collectivistes. Désormais, toute lutte décidée et résolue contre le

collectivisme, ne saurait être menée à son terme sans susciter des résistances extra-parlementaires.

Au point où nous en sommes, il n'y a plus de combinaison politique, soit conjonction des Centres, soit gouvernement de majorité à l'anglaise qui nous puisse dispenser d'une option, dont chaque jour accroît l'urgence, en même temps que le péril, entre la défense de l'ordre capitaliste et la capitulation devant le socialisme collectiviste. Ceux qui veulent la conjonction des Centres sont dans l'illusion très gratuite de croire qu'ils rendront par ce moyen le socialisme inoffensif. Ceux qui en tiennent pour la règle du jeu parlementaire afin de mieux mater le collectivisme, ne discernent pas à quoi cela les engage, pour peu qu'ils se soucient de pousser l'entreprise au delà du faux semblant.

Le Congrès de Dijon n'a pas vu distinctement ces choses. Mais de les avoir seulement entrevues suffit à justifier et au delà le très vif et exceptionnel intérêt que ses délibérations ont provoqué.

FELS

STÉPHY

PREMIÈRE PARTIE

« Mon Dieu »! se dit Stéphanie.

Mais il s'agissait bien de Dieu! Tous les liens justement qui pouvaient relier Stéphanie à Dieu venaient de se détendre terriblement, à la vue de cet inconnu qui avançait vers elle. Tous ses gestes et ses pensées de jeune fille, ses réflexes de douce marionnette divine l'abandonnaient, à mesure qu'approchait cet homme, de l'air faussement désœuvré, en effet, des espions qui coupent télégraphes et téléphones, et il ne lui restait plus soudain qu'un cœur et un corps sans commandes... Car il approchait... Lui ne savait pas qu'il venait vers Stéphy... vers cette jeune fille anonyme assise au-dessous du plus vieil arbre de Central Park et dont on ne saura jamais non plus le nom, car l'étiquette qui le disait s'était hissée à son faîte, au cours du siècle. Il jetait, par dessus les haies et les parterres, ces regards qu'on jette du train ou du bateau sur la jeune fille accoudée à la barrière et au quai, entre les signaux et les affiches, publicité du désir... Chacun de ses regards était un dernier regard... Mais Stéphy savait qu'il arrivait, fatalement, car cette allée, qui semblait à chaque instant l'éloigner, était au contraire une allée méandre qui débouchait sur elle. Il s'attardait derrière chaque massif, faisant du moindre arbuste un profond tunnel et franchissant à grands pas l'espace découvert... C'était bien une attaque en règle... Maintenant, derrière l'hortensia gigantea, à travers des fleurs bleues et

des feuilles rouges, elle apercevait son vêtement, un fond de ciel noir de la taille d'un homme... Puis, quand il eut tourné, elle vit pour la première fois le côté droit de son visage, si terriblement pareil, hélas! au côté gauche... Stéphy avait compté encore sur quelque déformation qui eût enlevé à l'inconnu cet aspect de perfection et d'achèvement, par lequel elle se sentait d'avance comblée, mais vaincue... Mais ce côté droit était mat et bronzé, comme le gauche, et non, comme il l'eût fallu, blond et marqué de petite vérole; cette oreille droite n'était pas pointue mais ronde, comme l'autre... On ne voyait même pas, au front et au nez, le raccord de ces deux moitiés, parfaites... C'était bien une de ces têtes modèles qui disent l'avenir dans les foires, ou si faciles à porter, dans les révolutions, une fois tranchées... Stéphy frissonna... Il n'y avait vraiment plus de recours... Ah! pourquoi était-ce vrai qu'un jour, venant droit à vous par une allée méandre, surgit celui qui doit venir... Comme il venait tôt! Comme il aurait mieux fait de ne venir que dix ans plus tard, une fois Stéphy mariée, de ne venir jamais, car si Stéphy était décidée à compter toute sa vie avec son absence, elle n'avait encore jamais imaginé qu'il pût être présent... Son sang battait, ses oreilles bourdonnaient, la rumeur de la ville prenait un rythme; pour la première fois, sur ce disque de la terre qui avait jusque-là tourné à vide, une aiguille s'était posée et de grands éclats en sortaient, comme au départ d'une symphonie... et soudain, — ah! comme Stéphy maudissait ce docteur Feuchtwanger qui avait fait supprimer les dossiers des bancs dans le parc pour ne pas favoriser les scolioses des nourrices, — délaissant pour toujours son manteau d'hortensias, de rhododendrons ou de ricins, il parut.

Il eut un sourire, comme s'il attribuait à Stéphy la ruse du chemin qui l'avait amené à cette jeune fille, hésita, et vint s'asseoir près d'elle. Il avait laissé entre eux cette place vide que le plus hardi des suiveurs laisse toujours sur le banc, à sa première rencontre, entre la femme et lui, place étroite d'un enfant ou d'un maigre mari. Stéphy avait eu le courage de lever les yeux... Ah! pourquoi distingue-t-on par deux les yeux, la masse des cils, et les sourcils dans de tels visages humains : c'était un regard de Cyclope qui l'avait enveloppée... Il la regardait sans dire mot, avec insistance, comme on

regarde un piège... Qu'il touchât du doigt ou des lèvres une partie de ce visage, un de ces boutons à pression sur cette blouse, de ces lacets sur ces souliers, et le mécanisme jouait... Aussi s'en gardait-il... Il paraissait irrité et déçu de trouver, dans ce coin solitaire, sans défense, la plus jolie jeune fille qu'il eût vue en Amérique, et tant de décence, et tant d'abandon, et cet insupportable appât d'un événement fatal.

— Évidemment, — murmura-t-il...

Bien plus tard Stéphy se demanda si elle n'avait pas compris aussitôt ce mot incompréhensible. C'était un cri de résignation et de rage... le cri du contrebandier, par exemple, qui depuis le crépuscule gravit et dévale, et trouve au sortir du col, à l'aurore, tous les douaniers réunis... Évidemment, — à l'heure où vous vous croyez séparé du monde et collé avec la solitude, une jeune fille sans tache et sans défaut! Évidemment, — au jour où vous pensez n'avoir plus à toucher jamais un semblable du bout des doigts, vous allez avoir à vous râper le corps contre un corps, dans l'amour, le mariage, ou la haine naissante. Évidemment, — le cœur vierge, avec le poil aux aisselles l'âme généreuse, avec l'Odol et l'ambre antique!... Il répétait ce mot. Il en faisait une accusation contre tout ce qui avait participé à la rencontre : évidemment New-York! évidemment ces cygnes dans le bassin! évidemment le printemps! L'idée du printemps surtout l'exaspérait, car il s'agissait là d'un piège de second ordre, peu fait pour lui... Stéphy le sentait, et d'ailleurs elle n'aurait pas refusé un ouragan, un cyclone, mais il n'y avait rien à faire. New-York était depuis deux jours, en effet, dans cette saison inconnue en Amérique. Pour la première fois de sa vie, Stéphy voyait l'hiver, au lieu de tourner en canicule, se résoudre en un air pur et léger. Ce bonheur, cette moindre pression que l'on goûte en été au faîte des montagnes, on le goûtait aujourd'hui dans Broadway, et tous les New-Yorkais, dans les ascenseurs, dans les restaurants, avaient ce maintien plus digne et loyal des gens placés à haute altitude. Les bêtes du jardin zoologique avaient compris les premières, puis les banquiers. Ce mot printemps, que les acteurs seuls prononçaient ici en jouant des pièces européennes, on le criait aujourd'hui en pleine

Bourse. Des coulissiers ignorants croyaient à une valeur nouvelle. Une brise, aussi pure de relents que de parfums, agitait sur les arbres et les arbustes de Central Park, à défaut de gros feuillages, les étiquettes d'aluminium ou de corne... Jamais l'aluminium n'avait tinté aussi tendrement à New-York, ni la corne : c'était le printemps.

Déjà Stéphy avait eu avec ce qu'elle croyait son destin sa première compromission : ce n'était pas de face qu'elle recevait l'homme inconnu. Ce n'était pas de face qu'ils allaient se regarder longuement, sans fin, comme le Hollandais et Senta. Ils n'étaient point debout, les bras le long du corps dans le garde à vous du sublime; ils ne voyaient point à distance dans les yeux l'un de l'autre. Côte à côte, assis sur ce banc plus étroit qu'une banquette de train, silencieux dans leur voyage immuable, ils avaient déjà l'air d'un couple las, et de s'être tout dit... C'était donc ainsi qu'on l'on se précipite l'un contre l'autre, des profondeurs de la création!... Ils regardaient devant eux, muets comme après une grande brouille. Ce n'était plus seulement cette passion contenue dix ans et déchaînée ce soir, mais un immense désir de réconciliation avec cet inconnu qui agitait Stéphy. Des passants, voyant ce beau couple désuni, souriaient, avaient l'air de dire : ils se réconcilieront! C'était bientôt dit : se réconcilier d'une séparation éternelle, du silence des âges, Stéphy en désespérait.

L'homme se leva.

Évidemment! comme il dirait! Évidemment! un homme qui ne vous a jamais vue, que vous n'avez jamais vu, est excusable de ne pas comprendre que vous l'attendez depuis l'enfance!... que vous êtes Stéphanie Moeller, que vous n'avez accepté la vie, la famille, l'amour du piano, la natation, l'idée du mariage avec un être insignifiant, l'idée de fils, de fille, et la notion de vieillesse, et la notion de mort qu'à la condition de le voir arriver un soir, avec son œil et son sourcil unique, et d'être ce qu'il voulait faire de vous, tout cela ne durât-il qu'un jour. Mais elle aurait souhaité un minimum d'un jour. Un quart d'heure, c'était vraiment peu... Au milieu des ombres graciles des arbustes, l'ombre de l'homme se tenait, droite. Ah! qu'une ombre d'homme

est dure au printemps, entre les ombres des feuillages, même vue à travers des larmes.

L'homme avait sans doute compris. Il se rassit. Ce spectacle invisible et criminel qu'il semblait contempler d'un œil impie ou ironique, bien au delà des rhododendrons, ce tigre mangeant cette biche, ce corsaire coulant ce voilier, cet assassin obligeant le prêtre à profaner cette hostie, ce spectacle devait avoir pris fin, car il en détourna les yeux, et les porta sur Stéphy, bleue et rose. Ah! que le professeur Feuchtwanger fit bien en supprimant les dossiers des bancs, par lesquels le voisin eût pu savoir que jamais cœur n'a battu aussi fort... Stéphy sentait bien ce jeu de mots entre cœur pris pour organe et cœur pris pour amour, mais quand ferait-on des calembours, sinon devant la fatalité!

L'homme se rapprocha, étouffant entre eux le mari et l'enfant.

***

Aujourd'hui elle était arrivée à l'heure pour attendre l'homme de la veille, à l'heure comme pour les trains, une demi-heure d'avance. Le printemps durait encore. Cela faisait un jour plein, et avec un peu de chance New-York pouvait espérer avoir cette année un printemps d'une semaine. Au dîner, le père Moeller, rentré en sueur dans ses vêtements d'hiver, tout comme il allait rentrer ce soir transi dans ses vêtements d'été, avait transmis à Stéphanie la science du printemps allemand, léguée par le grand-père Frédéric. C'était une saison dans laquelle jamais n'éclataient les guerres, — où finissaient les guerres en cours évidemment, mais c'était tout, — et qui donnait à l'Europe des oiseaux spéciaux, inconnus aux États-Unis, les rossignols pour les nommer. Les fleurs, au lieu de s'ouvrir aussi vite qu'un coffre-fort sous le bon mot, avaient une enfance, une jeunesse, et aux plus grands arbres de l'Allemagne, aux hêtres, aux chênes millénaires, poussaient soudain par centaines les plus petites feuilles qui soient au monde. Dans le val, où coulait la rivière dégonflée de son flux d'hiver, mais non amaigrie par l'été, et dont l'eau collait sur la berge à sa ligne idéale, des bancs étaient préparés devant chaque colline verdissante, chaque amandier en fleurs.

Le grand-père Moeller, qui commençait à installer l'électricité dans sa petite mégisserie des environs de Heidelberg, avait ménagé par des ampoules, sous la longue tonnelle qui menait à la terrasse sur le Mein, un tunnel coloré par lequel vous étiez conduit, avec de savants dégradés de lumière, jusqu'à la pleine lune. Aussi la transition entre le jour et la nuit paraissait toute naturelle. Frédérick Moeller admettait que de jour l'Allemagne eût l'air un peu désordre, mais il était si facile de lui donner la nuit un aspect de propreté éternelle, grâce aux ampoules de couleur. Par une série de petits projecteurs, il colorait même tous les cuirs au séchoir sur le quai, qui devenaient, pour le navigateur attardé, des dépouilles de veau d'or et de vache azur. Son voisin, le mégissier Schumpf, dévoué à l'acétylène naissante, et, de l'autre côté du Mein, Rumpelnick, avec son gaz tiré de la tourbe, s'entendaient avec lui pour obtenir sur la rivière de grands arcs en ciel couchés en plein clair de lune. Voilà ce qu'était le printemps...

Sous l'arbre où Chaplin avait tourné ses premiers films, alors que ce coin de Central Park n'était pas reconstitué encore dans Hollywood, près du bassin où avaient été donnés aux jeunes dames de sa troupe les premiers baptêmes du cinéma, entre des arbustes dont le mouvement sous la brise avait été le premier frisson des plantes filmées, mais aujourd'hui d'une pose plus rigide que ne l'eût réclamée Daguerre, Stéphy attendait. L'homme, évidemment, était en retard. Il était évident qu'en obéissant le plus passivement possible aux policemen dans les barrages, en manquant plus ou moins volontairement un passage du subway, il allait s'arranger pour donner un peu de jeu au destin, et écarter l'une de l'autre, avant que ce ne fût trop tard, deux terribles roues dentées. Mais il avait compté sans Stéphy. Elle était décidée à l'attendre jusqu'au soir, s'il ne venait que le soir, et d'ailleurs, s'il ne revenait jamais, toute sa vie à l'attendre.. Elle frissonnait quand passait un petit télégraphiste, comme s'il y avait un service de la poste pour les jeunes filles amoureuses du banc 108... Qu'importait au fond que l'homme revînt? L'idée d'avoir à l'attendre ainsi, tous les jours, l'après-midi de trois à quatre, lui suffisait presque déjà. Elle n'épouserait que le mari qui lui donnerait la permission de cette promenade quotidienne. Il y

avait peu de chance pour qu'on lotît jamais cette part de New-York, c'était un terrain sacré... Elle verrait les cygnes, blancs et noirs, mourir l'un après l'autre. Ce serait toujours une satisfaction pour elle, que l'étude des bêtes passionnait, de savoir qui vit le plus longtemps, du cygne blanc ou du cygne noir. Beaucoup d'amoureux avaient tiré moins de l'amour. Ces arbres grandiraient, fleuriraient, mourraient... Qui résiste le plus du rhododendron ou de l'hortensia, elle pourrait enfin le dire; et toujours elle reviendrait, avec l'image de cet homme à tête sans soudure qui hier avait pris sa main, sa main droite, caressant chaque doigt, passant à chacun d'eux un anneau invisible, les détachant doucement l'un de l'autre pour leur enlever cet esprit de communauté si insipide chez les doigts, avec des mouvements si sûrs que Stéphy, qu'aucun homme n'avait jamais touchée, y voyait un rite, une des premières douceurs de l'amour, et suivait ces caresses avec angoisse, prête à être surprise, à la conjonction de l'index et de l'annulaire, d'une terrible volupté. Toute la nuit, elle avait senti sa main droite, dans son lit, sur son corps, en main sacrée.. Que de tâches peu nobles allaient retomber désormais à la main gauche, dans la vie! Son fiancé, son futur fiancé, jamais elle ne lui donnerait que la main gauche, et de la main gauche seule ébourifferait ses cheveux roux, — elle les voyait roux, — s'il l'exigeait... Ainsi attendait Stéphanie, si bleue, si blanche, et si rose, que jamais le grand-père Moeller n'aurait eu besoin de la teindre au projecteur, sur son banc comme sur un banc de gare, mais toute en éveil, car tout était le train, ce taxi, cet autobus, ce ciel, ce bruit de feuilles... Car dans les arbres c'était comme en Europe. D'abord un grand coup de vent faisait tomber les feuilles mortes qui restaient de l'hiver. Puis, sur chaque grand arbre, des feuilles éclosaient suivant un plan qui n'avait rien à voir avec le massif futur du feuillage, de façon à ce que le printemps, avant de recouvrir le hêtre ou le chêne, d'abord l'enguirlandât. L'absence des rossignols pouvait d'ailleurs à cette heure du jour passer pour leur silence.... Des passants parfois s'arrêtaient devant Stéphanie. Certains ressemblaient si peu à l'homme d'hier, qu'elle était prise d'indignation. Des yeux, des nez, des oreilles qui étaient des insultes à l'autre nez, aux autres oreilles... Mais ils se ren-

daient vite compte qu'ils masquaient à cette jeune fille, non seulement New-York, mais la vie entière, et ils passaient, comme leur nom l'exige.

Il vint par où elle ne l'attendait pas, par derrière elle. Elle en frémit, car elle eut l'impression que son dos n'était pas préparé, qu'il manquait là, sur sa nuque, sur ses épaules, un apprêt dont par devant elle était déjà recouverte, et qui tenait à la fois de la cuirasse et de l'épiderme à vif. Il s'assit près d'elle, veillant à ne pas la heurter, avec cette politesse et cette précaution qu'ont les marteaux pilons à un centimètre de vous... Il la regardait de son même visage dur et ironique, inutilement d'ailleurs car elle attendait moins la dureté ou l'ironie qu'un visage de feu, et elle supportait sans peine ses regards. Elle était en toilette d'été, mais avait pris un manteau, qu'elle jetait sur ses épaules quand soufflait la brise. Lui au contraire, dans un de ces complets qu'on ne fait qu'en Europe, un complet de printemps, était tout à son aise auprès de cette belle fille qu'il semblait retirer tantôt du froid et tantôt du feu... Elle se taisait, rapprochant insensiblement sa main droite. Il vit cette main esclave, déjà désignée par Stéphy pour obéir à tous les caprices du maître, l'écarta doucement, prit la main gauche. Des larmes vinrent aux yeux de Stéphanie. Une sorte d'honneur la gagnait toute, à l'instant où elle était prête à penser inutile ou vulgaire une partie de son corps. Jamais elle n'avait eu l'orgueil de croire que cet homme pourrait l'aimer toute, des cheveux aux orteils. Cet amour, le seul qu'elle éprouverait jamais dans sa vie, elle voulait bien qu'il choisît sur elle son domaine préféré, la main droite seule, s'il le fallait, et que tout le reste du corps fût jeté en pâture au prochain fiancé. Mais le geste de l'homme lui redonnait confiance, lui permettait de penser que d'elle il accepterait tout, ses deux yeux, ses deux genoux, sur lesquels d'ailleurs se posait maintenant la main masculine, gravant en ce corps malléable une empreinte aussi ineffaçable que la main du sultan sur Sainte-Sophie. Elle n'était plus qu'aveuglement, que défaillance. Dans un dernier sentiment de défense elle se promettait par serment d'être aussi implacable pour son fiancé futur qu'elle était en ce moment indulgente et faible. Son amour pour cet inconnu, — ce mot inconnu la

faisait sourire de pitié, s'appliquant au seul être qu'elle eût prévu, des dents aux ongles, — s'augmentait de l'aversion qu'elle ressentait déjà pour l'autre. Toutes les joies de l'amour qui ne lui apparaissaient qu'indistinctes quand elle pensait à l'inconnu, devenaient presque précises en son esprit lorsqu'il s'agissait d'en priver son successeur... Pas de cuisine non plus pour ce dernier, pas de ces knoedel au miel que le consul d'Allemagne avait proclamés inimitables, même en Bade; la vie, en lui, serait entretenue par les conserves et les compotes. Il ouvrirait d'ailleurs les boîtes lui-même... Elle rentrerait tard; le couvert, il le mettrait. Jamais elle ne l'inviterait aux championnats de sa piscine, dont elle était championne. Si elle avait des enfants de lui, elle profiterait de la moindre scène pour leur dire à la majorité qu'il n'était pas leur père...

Maintenant, les regards perdus, l'homme contemplait, comme hier, au delà des hortensias et à travers New-York, le spectacle invisible. Il y avait moins d'amertume dans le pli de ses lèvres. Au lieu des profanations d'hier, peut-être voyait-il seulement des spectacles cruels, mais naturels : un aigle tuant un cygne, un ennemi devant un ennemi, des mères affolées sur un paquebot qui coule jetant leurs enfants à la mer... Rien qui indiquât dans le rictus que les ennemis étaient frères, que les mères auraient pu attendre une minute de plus... De toute la distance qu'il y a entre la profanation et le crime, Stéphy le sentit rapproché. Il était là, immobile. Pour le rappeler à elle et à soi, Stéphy n'avait rien, que ses mains. Elle ne savait pas son nom, et aucun autre nom ne lui convenait. Cette première entrevue que Stéphy avait imaginée comme une confidence, comme un aveu de toutes pensées, comme un échange de prénoms, d'histoires de famille, où se seraient dévoilés les noms des animaux favoris, c'était au contraire un pacte de mutisme, une déclaration de silence. Elle sentait que cet homme entendait ne l'accepter que sans nom, sans surnom, sans prénom, sans passé!... Le néant, c'était la dot exigée. L'enveloppe à son nom dans son sac pesait à Stéphy comme la marque à laquelle elle allait être reconnue pour une de ces jeunes filles qu'on appelle, auxquelles on écrit... Ses initiales réparties sur ses vêtements la brûlaient au fer rouge... Mais elle comprenait; cette nudité, ce désha-

billage de tout ce que lui avait apporté sa vie, sa vie heureuse, elle l'acceptait. Ah! que l'autre déshabillage eût paru facile, en comparaison. Si l'inconnu préférait un symbole à une jeune fille délimitée dans le temps et l'espace, c'était son affaire, elle acceptait, elle devenait orpheline, muette... Tous ces noms de dessous, aussi, dont on affuble les vierges, le nom de pudeur, de préjugé, de scrupule, l'abandonnaient. Jusqu'au mot souffrance lui paraissait un nom propre, le nom d'un de ces êtres avec lesquels il suffit de se brouiller pour les éviter désormais. Elle se rappela que, d'après le professeur Francke, aux cours de grec, le Minotaure exigeait le nom des jeunes filles qu'on lui amenait et s'arrangeait pour ne pas les confondre. A travers les arbustes, d'un regard aussi acéré que l'homme, dans ce théâtre invisible dont il suivait les tableaux, elle vit chaque jeune fille grecque clamer son nom... Elle sourit de leur naïveté... Elle vit Psyché, faisant craquer le plancher nocturne sous ses pas, se tachant à sa lampe à huile... Pauvre Psyché... Jamais elle ne serait Psyché...

Le soleil se couchait. Venu par le chemin tout droit, l'inconnu partit cette fois par le méandre.

***

Le printemps dura huit jours. Le père Moeller avait pu retrouver un rossignol mécanique et avait invité ses amis. C'étaient des amis encore d'hiver, mais qui, avec leurs cravates multicolores, pouvaient faire de très convenables amis de printemps. Le rossignol chantait en agitant la tête, puis les ailes, puis la queue, et terminait sur une patte, protocole fixé immuablement par l'histoire naturelle de Schreiber, et contrôlé au clair de lune par le grand-père Frédéric, avec la lunette de nacre qui lui avait aussi servi à contrôler un soir les moues de Lola Montès. Mais si les gestes du rossignol continuaient à être exacts, son chant n'était plus authentique, car il avait fallu donner la boîte à musique à un réparateur américain. Bien que l'un des invités, qui avait étudié en Suisse, complétât à la flûte les roulades, on n'obtenait qu'un chant de serin dont tous se lassèrent, et ils se mirent à chanter des chœurs

allemands et des lieder. Pour que le policeman irlandais n'intervînt pas, il suffisait d'intercaler dans le programme, toutes les heures, l'hymne irlandais. Les jeunes gens bavardaient avec Stéphanie, la taquinaient. Elle s'étonnait de ne pas leur en vouloir, de ne pas voir des ennemis en tous ces futurs fiancés, de retrouver avec aise tout ce qu'elle croyait avoir répudié pour toujours, ces modes de sociabilité inférieure qui s'appellent la gaîté, le flirt, la danse. Quelques-uns osaient la nommer Stéphy. Elle répondait gaîment aux jeunes gens flattés, et incapables de deviner que ce nom n'était plus que la façon la plus banale de l'atteindre. On dansa la valse. Chacun des fiancés s'étonnait de tenir ce soir en ses bras une Stéphy si confiante, si douce à conduire, et ne voyait rien de l'implacable jeune fille anonyme, et s'attribuait le mérite de cette parfaite rotation, qu'une loi supérieure à celle de la rotation des globes commandait... Mais soudain, vers onze heures, une vague de chaleur pénétra par les fenêtres, les hommes s'épongeaient, les femmes devenaient cramoisies. Au lieu de tartes aux airelles, on fit venir des glaces... Le printemps était fini.

Le lendemain, l'inconnu proposa de marcher un peu, de quitter ce jardin. Ils échangèrent ces arbres et ces fleurs, qui portaient chacun leur nom anglais et leur nom latin sur leur étiquette, contre des voisins moins repérés dans la création, contre les gens de la rue. Leur promenade les mena dans un dédale de ruelles peuplées d'Italiens, qui au premier signe de l'été avaient arboré des chemises rouges ou noires, hissé de toutes les mansardes des linges bleus ou ocres, tous ces dessous colorés auxquels on reconnaît en Amérique, dans la canicule ou après un assassinat, ces peuples orientaux identiques par le froid et le calme, sous leur veston yankee, aux autres américains. Il avait pris le bras de Stéphy. Il lui avait demandé la permission et elle avait dit oui. Il s'appuyait, il la forçait à éprouver, à soupeser ce qu'elle n'avait imaginé qu'impalpable et sans poids. Elle acceptait sans débat cette instance, puisqu'elle avait dit oui, et elle n'était pas de celles qui disent oui en faisant les gestes du non. Si elle y résistait un peu, c'était pour mieux la ressentir, comme un chien s'appuie à la caresse, c'était par consentement. Tout en elle

était consentement. Ce n'était pas qu'elle fût ignorante, ou naïve... Mais l'amour paternel qui l'avait entourée, la musique, l'évocation constante des douceurs de l'Europe, le respect de l'amour que témoignait le père Moeller chaque matin dans la lecture de son journal aux suicides et aux crimes, une vocation aussi, avaient fait se développer avec un synchronisme absolu cette jeune fille et la passion contenue dans chaque jeune fille. Ses sentiments et elle-même avaient, ce qui est si rare au monde, le même âge.. Ils allaient, et jamais elle n'eût rêvé la vie aussi belle... Elle redoutait seulement la rencontre d'un ami, non pas qu'elle craignît d'être vue, mais parce qu'à son salut son compagnon eût été forcé d'admettre, ce qu'il semblait nier en ce moment, qu'elle était sans histoire et sans nom.

Sa seule peine était de constater que le domaine de son amour ne se limiterait pas, comme elle avait pu l'espérer, au coin du Central Park, mais qu'hélas! toutes les rues, toutes les boutiques étaient annexées par lui sur leur passage. A cause de cette prévision de sa vie après son amour, qui la dominait, elle en éprouvait une vraie souffrance. C'était autant de places de désenchantement que ces promenades lui préparaient. Ces quartiers italiens où Stéphy justement aimait venir, dans ses heures d'insouciance et de bonheur, admirer les statuettes de plâtre encore molles et apprendre sur les enseignes l'orthographe napolitaine, ne lui offriraient plus bientôt qu'un affreux itinéraire. Revoir — son compagnon d'aujourd'hui une fois perdu — les Trois Grâces enlacées, avec ce poli aux aisselles qui semble dû à un épilage, revoir le petit Laocoon dans ses orvets gigantesques aux yeux bouchés, revoir, au cri de la madre, toutes les petites italiennes se relever en montrant un derrière d'un pigment si brun qu'il ne pouvait être attribué à aucune cure de soleil, et des bandes de chats italiens, — aucun édit n'ayant encore prévalu contre la maffia des chats, — se disputer une tripe de canard, allongée et sanctifiée par la lutte, y aurait-il pire supplice? Comme Stéphy aurait préféré continuer le martyre de son amour au coin du parc, ne corrompre dans cette grande corruption que les hortensias, les cygnes, les gardiens et la suite des spectacles invisibles, alors que dès maintenant y étaient compromis pour

toujours, dans cette cage les bouvreuils milanais, dans cette autre les écureuils romains, et là-bas les pompiers de New-York qui passaient, et l'incendie, et le feu. Pourquoi tout n'avait-il pu se passer sous l'arbre du parc, ses fiançailles, sa nuit de noces, le départ ou la mort de son compagnon? On ne devrait s'aimer que sur un navire, un radeau; on le laisse aller, une fois tout fini, et tout le reste du monde est sauf... C'est ainsi qu'elle raisonnait, dans son égoïsme, et qu'elle pensait à diriger la promenade vers les quartiers qu'elle n'aimait pas et où elle aurait plus tard une raison suprême de ne jamais pénétrer. Mais déjà, honteuse, elle détournait brusquement l'homme sur la droite. Il se demandait pourquoi elle le jetait dans cette avenue brillante, puis le conduisait par des passages, puis, après avoir contourné cette vieille église, l'obligeait à y pénétrer, à entendre l'orgue. Pourquoi, dans un itinéraire aussi précis que s'il s'agissait de sortir d'un labyrinthe, elle l'arrêtait devant le luthier de Old Street, puis devant le magasin de fourrures. C'est que décidément elle lui sacrifiait tout, c'est qu'elle lâchait son amour sur toutes ses rues, ses boutiques, ses promenades préférées, c'est qu'elle marquait d'une tache indélébile tout ce qu'un égoïste eût gardé pieusement intact. Le remède, qui eût consisté à aimer dans la laideur, hors du temps, de l'espace, pour que les beautés du monde sortissent intactes de l'amour, elle y renonçait. Déchaînée dans son rallye, elle marquait pour toujours la piste sur laquelle la future grosse Stéphy poursuivrait chaque dimanche la Stéphy heureuse et lamentable. Le soir, elle ne possédait plus guère, à elle, dans cette ville, que son quartier même et sa maison. Dans tout le reste de New-York elle avait lâché, comme ces éleveurs d'alevins, des milliers de petits regrets, de souvenirs enfants, de douleurs en œuf... Il ne leur restait plus qu'à grandir, on verrait plus tard... C'est le mari choisi parmi les danseurs d'hier qui aurait la charge de la consoler. Elle voyait d'ici sa maladresse et sa lourdeur... Elle aurait soin, pour qu'en aucun cas il ne prît son bras, de l'alourdir encore par des paquets. S'il tenait à fumer, elle lui mettrait elle-même sa cigarette au bec, comme à un crapaud, qu'il était!

Le père Moeller qui rentrait tard de la lutherie Hartford,

ne soupçonnait aucun changement dans sa fille. Lui, spécialiste dans l'essayage des cors et bassons, et que choquait l'écart d'un vingtième dans le ton du cuivre ou du bois colophané, n'entendait pas que la voix de Stéphy se transformait.

— Bonsoir, fils, — lui disait-il chaque soir.

Stéphy gardait en effet une pureté de jeune homme, qui venait sans doute de ce qu'elle n'avait pas eu autour d'elle une mère, c'est-à-dire un être de même essence, plus avancé seulement en âge et en décrépitude, et qui, quel qu'il puisse être, donne l'exemple de l'être féminin impur et dégradé. Aux abords d'une mère, bien rare est la jeune fille vraiment intègre dans son orgueil et dans sa dignité. Cette routine, cet esclavage du corps, imposé à la femme par la femme, Stéphanie ne les ressentait pas. Les habitudes de son corps, elle se refusait à les considérer comme des imperfections générales, fruits de contagion ou d'héritage; elles n'étaient qu'à elle, elle en prenait la responsabilité devant quiconque. Elle n'avait point eu, dès ses douze ans, à prendre en charge un stock de crèmes, de baumes, de névralgies et de migraines maternelles. Dieu s'est cru malin parce qu'il s'est arrangé pour vous faire suivre la dégradation de ce que vous admirez le plus; Stéphy avait eu, grâce à la mort, raison contre cette loi maudite. De sa mère, morte quand elle avait trois ans, Stéphy ne savait pas que l'image forte et rayonnante qu'elle gardait, c'était en fait l'image d'un jeune homme. Fille de deux hommes, elle avait des moyens d'archange de se renseigner sur les meilleures poudres de riz ou les meilleurs remèdes.

Le repas s'achevait parmi les mouvements de générosité sans borne du père Moeller, qui forçait Stéphy à accepter sa part de légumes frais, la bourrant d'azote pour sa vie infernale.

— Et maintenant que veux-tu que je te joue, Stéphy?

— Bach.

— Quoi de Bach?

— Tout.

Il jouait tout. Il se mettait au piano comme s'il allait tout jouer. Quand il osait s'arrêter, il choisissait le milieu d'une phrase; il obéissait en cela à Stéphy qui, tout enfant, éprouvait une telle peine à la fin du morceau qu'elle aimait,

qu'elle préférait l'interrompre. Ou bien il fallait passer sans transition, pour lui plaire, de l'opus précédent à l'opus suivant; on aurait toujours le temps de faire halte au sommet de l'allegro... Moeller enchaînait donc avec docilité la dernière note du Requiem à la première note de la Passion... et ce changement subit d'altitude vous étreignait le cœur plus que tout développement... Vers onze heures, il s'interrompait...

— On a calculé qu'il faudrait vingt-sept jours et demi pour jouer tout Bach.

— Alors joue tout Schubert.

Il jouait tout Schubert. Dans l'appartement du dessus, les Goldstein, qui avaient hésité jusque-là, mettaient dans leurs oreilles des boules Quies, car on peut prévoir un arrêt dans l'exécution de Bach, à cause de son immensité même, mais plus d'espoir avec un musicien mort relativement jeune... Ils les enlèveraient à l'aube pour pouvoir entendre à huit heures le réveille-matin... Des sirènes sifflaient dans le port.

— Le *Berengeria* arrive, — disait Moeller, s'arrêtant deux phrases avant la fin de la Symphonie inachevée. — Sa sirène basse est fausse d'un ton entier! Il pourrait vraiment y avoir des accordeurs pour sirène. On ne supporterait pas cela à Hambourg. Les jours de brouillard, vers Terre-Neuve, ce doit être une belle cacophonie!

Vers une heure du matin, on frappait. De même que les vautours et requins sont prévenus à des distances incalculables de la présence d'un cadavre, de même il est impossible de jouer tout Schubert sans que des effluves n'alertent tous les Allemands à la ronde, et ne vous les amènent par le dernier Elevated. Arrivait, avide de Schubert, l'eau à la bouche, le blanc de l'œil plus brillant dans l'ombre du couloir que celui du cannibale au repas, Julius Bergmann, directeur des publications photographiques chez Hanfstaengel, tenant à la main en cadeau sa dernière épreuve de peintre allemand ou flamand, Vénus de Cranach ou Mégères de Bosch. Julius avait inventé un procédé pour neutraliser les reflets dans les musées, et expliquait ses photos avec fierté et rougeur, comme s'il avait empêché par des moyens personnels et persuasifs la

Vénus ou les Mégères de bouger. Arrivait aussi Rudi Spetzheim qui assurait sur la vie, accompagné d'un petit Dackel, assuré à sa propre maison. La Compagnie acceptait les suicides... Il avait oublié de poser la question sur les suicides de chiens... N'osant demander à Johann de tout recommencer, ils s'asseyaient, vite au courant de la musique, plus déconcertés par Stéphanie, qu'ils courtisaient et retrouvaient chaque fois différente, se croyant chacun le symbole de la fidélité, alors qu'ils aimaient trois cent soixante-cinq Stéphanie dans leur année! C'était surtout ces deux hommes dont l'image assiégeait Stéphy lorsqu'elle avait à penser à son futur mari. Elle ne détestait pas les voir. Alors que sa passion l'amenait souvent à faire presque abstraction du compagnon inconnu, et que son arrivée la comblait d'un bien supplémentaire mais presque inutile, il n'y avait d'agréable avec Julius et Rudi que leur présence même. Cette présence ne commençait que lorsque leur première jambe avait passé la porte, elle finissait totalement dès qu'ils étaient dans le couloir, mais elle semblait tellement en avance dans la vie de Stéphy sur les événements, qu'elle en avait un caractère faux et comique qui égayait la jeune fille. Eux, sous le regard ironique, sentaient vaguement en eux leur future culpabilité, et ne pipaient pas. Mais dès que la soirée s'était terminée, au milieu de la troisième strophe du Lindenbaum, et qu'ils avaient disparu, leur présence réelle commençait, et poussait Stéphy à jeter avec rage la photo de Vénus que Julius lui avait tendue aussi modestement et piteusement que si c'eût été la sienne, et à la déchirer comme une lettre, sans la lire...

Elle se couchait, en prononçant un nom. Car elle n'avait pu supporter, malgré ses résolutions, de ne pouvoir appeler par un nom l'homme inconnu. Elle l'appelait l'Ombre. Elle sentait bien en quoi ce nom était faux. Cet homme n'était que muscle, que dureté. Il n'y avait qu'à voir, par le soleil, l'ombre de l'Ombre, si nette, à mouvements si sûrs, pour être fixé sur ce qu'elle contenait en tendons et en os. C'était une ombre contre laquelle le passant maladroit rebondissait à quatre pas... Ce pouvait être au plus un comprimé terriblement solide de cent ombres, de mille ombres. Mais sa lumière, ses habitudes n'étaient pas celles d'un vivant. Chaque fois qu'il apparaissait,

Stéphy avait le sentiment qu'il Revenait; dans ce désœuvrement continuel, il avait toujours l'air de mener une occupation terriblement prenante, et terriblement inutile à cet univers. Il était ombre parce qu'il était recouvert d'un enduit et d'une sorte d'absence sur laquelle rien ne prenait; elle le sentait insensible au chaud, au froid, — elle n'osait chercher plus loin... A mesure aussi que le cercle des vivants diminuait pour Stéphy en consistance, il n'était pas étonnant que celui des ombres devînt solide... Les symboles et les êtres changeaient pour elle d'âge et de nature. Soudain au premier plan, tout ce qui était rêve, inexistence, rejetant de vieilles formes, revendiquait du sang et un corps de coupe moderne, et le jour allait venir où, à la vue d'un beau jeune homme, souriant et confiant, Stéphy dirait : Bonjour, la Mort!

***

Stéphy sortait maintenant tous les après-midi avec l'Ombre, excepté le dimanche, réservé au Gesangverein de la 2e Avenue. Aussi détestait-elle les dimanches. Ils n'étaient plus la fête dans la semaine; ils en étaient exclus. Il arrivait les dimanches à Stéphy tout ce que le sort destinait, non à l'amie de l'Ombre, mais à madame Julius et à madame Rudi : elle était nommée soliste, elle recevait le diplôme avec franges de première conseillère pour orphelins, une série de grades aussi peu faits pour elle en ce moment que pour Saint-Michel celui d'adjudant et la médaille militaire. Ce jour sauvé du déluge sur lequel s'entassaient ses amies d'enfance et leurs mères, la Vénus de Cranach et un basset assuré contre le suicide, et où la messe semblait une action de grâces de tous ceux qui avaient évité la passion et le bonheur, ce Te Deum de l'obscurité et de l'immobilité, l'exaspérait. Jusqu'à la musique l'importunait, car par une contradiction sans bornes, c'est à sa vie mesquine qu'appartenait cet élément immatériel, tandis que sa vie divine — elle l'avait tout de suite deviné — ne la comportait pas et que l'Ombre n'aurait su distinguer Mozart de Puccini. Tout ce qui avait été la légèreté de son âme, sa noblesse, sa nostalgie, ce n'était plus qu'une surcharge bourgeoise dont elle s'allégeait en quittant sa maison, et, à mesure qu'elle appro-

chait de Central Park, elle avançait dans un domaine où baissaient cette résonance, ces échos, ces motifs qu'elle avait toujours entendus jusque-là, pour arriver près de l'Ombre les oreilles plus impénétrables que celles des Goldstein avec leurs boules Quies, au centre d'une surdité que trouait à peine, — qui eût dit à Stéphy qu'un jour elle en serait émue aux larmes! — un orgue lointain qui jouait la Tosca. Elle, qui n'avait vécu qu'au milieu de musiciens, qui voyait tous les gros jeunes gens ses amis capables en chaque point du monde, à chaque heure du jour, de tourner aux chefs-d'œuvre de la musique comme à cet orgue pour deux sous, elle éprouvait un obscur orgueil à s'asservir à cet homme sorti si sec de toutes ces ondes, effluves et courants où nageaient, avec la conscience des filles du Rhin, tous les membres du Gesangverein. De ce monde jusque-là doublé de symphonies et de sonates, de ces couchers de soleil doublés de Brahms, ces aurores doublées de Schumann, le capitonnage divin tomba tout à coup, et elle voyait pour la première fois l'univers dans sa vraie et muette épaisseur.

Il ne s'agissait pas seulement de la musique. Tout ce qu'elle avait cru l'élément supérieur de sa vie se reléguait de soi-même dans un monde inférieur. Les moments qu'elle avait cru sacrés, sur la foi du père Moeller, grâce à des combinaisons de lumière et d'astres, le lever de la lune, l'horizon rouge, tous ces moments où elle arrivait justement à supporter un peu le gros Julius, elle les écartait. Lune, soleil, lui paraissaient aussi artificiels que les ampoules de Frédéric. Elle en voulait à ces accessoires d'avoir laissé Bergmann s'approcher d'elle, et d'exercer impunément leur fonction d'appareilleur. Le soir, sous les étoiles, elle fermait sa fenêtre sans s'attarder comme sur une publicité outrageante, et les constellations l'offensaient de leurs combinaisons louches. Elle était presque satisfaite de voir un beau nuage, parti de Brooklyn en corvette, arriver à Riverside en porc, avec son groin et jusqu'à sa queue. Il y avait aussi, par bonheur, des aurores d'eau sale, des crépuscules infestés de relents. La tendance naturelle des nuages, des aurores à se dégrader rachète un peu leur suffisance. Elle courait à l'Ombre, évitant les librairies, les lutheries, les magasins de fleurs ou de parfums, toutes les

offres infâmes. Elle s'asseyait, sous cette lumière implacable qui passe pour pure, mais provient en fait d'un vieil astre taché. On était dans ces après-midi torrides où ne se pose ni la question de la bière, ni celle de la tendresse, où du fait de la lâcheté humaine devant l'effort se commettent le moins d'actes et de crimes amoureux. Elle jouissait de ces heures presque stérilisées. L'Ombre arrivait, et, dans cette conversation d'êtres atteints d'amnésie et privés d'imagination, aveugle, sourde, et sans narines, elle ne se sentait plus qu'une bouche et des mains.

Elle ne lisait plus. Il n'est pas de lectures pour qui nie le passé et renie d'avance l'avenir. Elle rougissait de ses enthousiasmes. Pas un vers de Gœthe ou de Shakespeare qui ne convînt beaucoup plus à Julius ou à Rudi qu'à l'Ombre. Une parenté indéniable reliait le gros et le petit homme à chacun des plus grands héros, les formules d'amour et de génie semblaient spécialement faites pour eux et pour les amis médiocres qu'ils amenaient; Hamlet ou Faust n'étaient plus que des acteurs chargés de jouer supérieurement la vie de Bergmann ou la vie de Spetzheim. Les prétendants ne se doutaient certes pas, quand Stéphy les mettait trop rapidement à la porte, que c'était à cause de leur ressemblance croissante avec des êtres sublimes; et Stéphy essayait aussi de congédier d'elle tout ce qui pouvait l'apparenter aux héroïnes jadis chéries. De la fidélité, du dévouement, elle pressait sans hésiter tout ce qu'y avait déposé la poésie ou l'histoire — de l'angoisse aussi, de l'attente, — et le mot le plus éloigné d'elle était le mot : je t'aime. Tous ces distiques, tous ces vers célèbres qu'elle savait par cœur, elle eût voulu les oublier, tant ils étaient des allusions à une existence à vingt maris, dont elle était divorcée. Pauvre Laure, qui aimait Pétrarque à cause de ces sonnets hebdomadaires, pleins de chevilles, et dont chacun d'ailleurs n'était qu'une cheville entre deux moments d'oubli! Car pour Stéphy les plaisirs de la poste et de la correspondance aussi étaient les plaisirs d'amoureux inférieurs. Une fois chez elle, elle n'attendait rien. Le facteur pouvait sonner, elle n'attendait aucune carte postale, aucune lettre, aucun special delivery. Toutes ces boîtes aux lettres géantes, ces voitures de poste qu'une juste estimation des besoins du

monde exige plus rapides que les voitures même des pompiers, tous ces tubes qui s'entrecroisent dans la ville heurtant les secrets montants aux secrets descendants, ne contenaient rien de Stéphy, rien pour Stéphy. Ses nouvelles, à elle, c'était ce silence au milieu même du silence, cet arrêt de toute pensée, ce froid apporté soudain, avec affranchissement spécial, au centre de son cœur. On devine pourquoi Rudi, qui faisait chaque matin de longs détours pour passer devant chez Stéphy, trouva dans la poubelle ses œillets encore tout frais, — d'autant plus frais qu'il avait muni chacun d'un tube de son invention qui les entretenait d'eau une semaine et permettait de les placer non seulement dans un vase, mais sur un chapeau ou à plat pendant d'une étagère, — parmi les morceaux de la photographie du Cranach, qui imposaient à la vue des boueux les deux globes de seins restés intacts, et, entre le haut des cuisses, un triangle aride et poli comme un os à oiseau.

Au retour de ces promenades où il n'était pas plus question de la promenade d'hier que de la promenade de demain, elle passait dans sa chambre et s'y déshabillait comme dans une chambre étrangère. Elle se sentait hôte chez elle-même. Elle veillait à ne rien casser, à ne rien déranger, mais pour le compte de celle qui lui succéderait, de cette Stéphanie qui épouserait Julius, dans une existence où compteraient les miroirs Bidermeier et les gravures de Sainte-Barbe. Elle ne portait plus les anneaux, les bracelets donnés par ses amis, elle ne distinguait plus les bijoux de l'or monnayé. Elle s'était arrêtée dans la nouvelle installation de sa chambre, et couchait sur un matelas. Il serait toujours temps, dans cette vie future de vengeance sur les hommes, d'avoir un cosy corner et un divan de panne. L'heure du sommeil venait; elle se donnait à l'inconscience sans pensée, sans chaîne autour du cou, sans supplément humain.

— Tu pourras épouser qui tu voudras, Stéphy, — lui avait dit un jour Johann... — J'aimerais mieux cependant que ce ne soit pas un Français ou un Italien, ils sont légers...

Elle pensait à cette phrase en s'endormant. Léger, ce bloc taillé dans ces métaux tombés d'une autre planète, dont le regard lui-même avait un poids! Léger, cet homme dont la

vie semblait amenée à proximité de sa vie par quelque divinité de fer, qui allait peut-être tout à l'heure l'éloigner pour toujours, après l'affleurement. Léger, le bronze, la gravitation! Légère, l'Ombre!... Un Français? Stéphy avait cru en effet reconnaître à l'accent qu'il était français; elle l'admettait maintenant, tant elle tenait pour les solutions maudites... Eh bien, c'était donc avec un Français qu'elle se promenait dans New-York désormais saccagé, tous deux sous un joug visible, attelés à quelque traîneau, dans cette promenade hâtive qui ne menait à rien, comme ces couples qui allaient à la recherche de l'or. Peu importaient sa race, son état, ou ses vices. Bien qu'elle eût souvent senti que nous étions dans l'époque où il y a eu entre deux hommes les plus grandes différences en courage, en morale, en sagesse, et où la loyauté et la lâcheté ont atteint leur écart maximum, Stéphy ne cherchait pas à situer l'Ombre, sur cette immense marge. Elle ne se demandait pas s'il avait pris part à la guerre, ou si à la guerre il avait combattu ou déserté; elle avait trouvé avec lui une manière d'être qui convenait au bolchéviste, au criminel, et au bourgeois, à l'homme gâté par la vie ou au paria. Rien en ses gestes, en ses paroles qui pût choquer le contrebandier d'alcool, ou le criminel évadé, ou le magistrat, ou le philanthrope... Elle avait vu aussi, à l'annulaire de l'Ombre, la marque indélébile d'un anneau... C'était un évadé du mariage.. Johann pouvait se rassurer... On ne peut pas dire que soient légers les boulets de forçats, l'alcool pur et la bigamie...

***

Mais les liaisons infernales elles-mêmes ont leur phase d'innocence ou d'idylle.

Le milieu de mai était venu, et avec lui la grande chaleur. Rares étaient les conducteurs d'automobiles qui n'avaient pas le pied nu sur l'accélérateur. L'Ombre eut l'idée de mener Stéphy jusqu'à la mer, qu'elle avait jusque-là évitée, ne sachant les rapports que cet homme entretenait avec l'Océan, et n'osant lui avouer qu'elle était championne de natation avant qu'elle sût s'il nageait. Elle n'en savourait que plus son état d'esclave, privée soudain de l'Océan, et prenait

son bain le soir avec délices, comme une sirène punie, dans un bassin de faïence où ses relations avec l'eau étaient ridicules. Il loua un canot. Il lui fit contourner les ilôts voisins avec des manœuvres de poignet qui eussent comblé d'admiration les foules compétentes de Nogent-sur-Marne, et attentif au moindre remous, sans se douter que son canot portait la femme qui se fût arrangée le jour du déluge pour sauver un peu plus que la famille de Noé. Elle était pour la première fois face à lui. Tête découverte, il élargissait ses bras au maximum de son envergure, il montait et baissait ses genoux accouplés, il laissait sa chevelure s'élever, puis tomber, bref tous les mouvements de printemps que les oiseaux font devant leurs femmes. Stéphy souriait de voir son ami l'Océan le forcer à cette parade, et lui donner ces petits gestes élégants et finis à l'aide de courants géants et de vagues de fond. Le soleil le dégageait de toute obscurité, et il ne restait que ses yeux bruns, ses cheveux noirs, ses mains de bronze, qu'un être d'un noir rayonnement, où les dents blanches éveillaient parfois une idée de luxe, l'idée d'un squelette d'ivoire, — que l'Ombre au soleil. A cette distance qui sépare sur les radeaux celui qui va manger de celui qui va être le repas, elle osait pour la première fois le regarder tendrement, amusée de le voir ramer en veston, exploit qu'on n'avait guère dû accomplir sur ces bords depuis l'arrivée des Quakers, et écarter à coup d'aviron, comme des naufragés dangereux, les monstres en caoutchouc gonflés qu'allaient chevaucher les nageuses. Ce contact du caoutchouc contre ce qu'il y a de plus dur au monde attendrissait Stéphy; et surtout elle était fascinée par ce veston. C'était bien l'uniforme de l'inconnu; il n'était pas gonflé aux poches, il n'avait de bosses ni au côté droit ni au côté gauche, c'était un veston idéal que n'affligeait pas comme ceux des autres hommes des grossesses changeantes; on devinait qu'il ne contenait ni portefeuille, ni papier d'identité, ni lettres, et que si le canot chavirait, elle serait noyée avec un inconnu.

Elle remontait le débarcadère, quand un faux mouvement et la brise relevèrent sa robe, et l'Ombre put voir la large jarretelle rose qui séparait son bas de sa culotte. Elle en fut malheureuse. — Il en verra bien d'autres, disait en elle une voix brutale. Mais elle s'en voulait de sa maladresse. Il y

avait dans l'épisode une vulgarité qui isolait des autres cette promenade pour la ranger parmi les excursions de vendeuses et de gigolos. Il s'était assis, au pied de l'échafaudage d'où l'on plonge. Elle le pria d'attendre...

— Ohé! Ohé! — cria-t-on soudain, au-dessus de lui.

Il leva la tête et vit, au plus haut de l'estacade, toute tendue, mais inclinée déjà dans sa chute et lançant avant elle sur les eaux l'ombre qu'elle visait, Stéphy qui plongeait. Elle pénétra en flèche au cœur de la mer. Jamais existence n'avait été rayée plus franchement, et plus nettement de la terre; puis, reparaissant, par remords eût-on dit, ou à cause de quelque faux départ incompréhensible aux profanes, elle revint s'asseoir près de son ami. Ses jambes étaient nues jusqu'au corps, sa poitrine visible; elle s'étendit sur le dos, sur le ventre, rachetant au prix de son dévêtement complet le geste d'impudeur du vent, n'ignorant pas quelle proie elle dévoilait, mais incapable de supporter l'idée de cette bande rose que l'Ombre cherchait en vain maintenant sur sa jambe parfaite... D'autres se sont données, un jour, pour qu'on n'interprétât pas mal un geste maladroit. Jamais son compagnon n'avait vu femme dont veines et artères fussent enfoncées aussi profondément dans le corps, en dépit de ses fines attaches. Le créateur avait dû forer dans les os du poignet et des chevilles pour les dissimuler ainsi. De ce travail généralement si mal ajusté de tendons et de système artériel et qui ressort autant que celui de mauvais électriciens, nulle trace sur Stéphy... La seule imperfection était peut-être au talon, un tout petit peu de corne, presque rien, vraiment rien, ... le défaut qui devait un jour, quand l'homme serait rassasié, envahir ce corps jusqu'aux oreilles.

Tous les après-midis ils revinrent. Ceux qui cherchent depuis des siècles une utilisation rationnelle du flux et du reflux, peuvent se renseigner auprès de Stéphy; elle avait trouvé leur emploi. Rien comme la pression de la mer pour calmer celle des artères... Enjambant, de la jeune démarche dont la mère de Stendhal enjambait son fils assoupi, une suite de corps étendus où les corps sentimentaux se distinguaient aux grandes lettres ouvertes dans leur maillot, initiales de leur flirt que le soleil allait graver sur eux, elle

montait en courant l'estacade, car elle n'entrait jamais dans la mer par son rivage. La mer pour Stéphy était quelque chose qu'on n'atteint qu'en montant, en gravissant soixante-deux marches. Elle avait un maillot blanc uni, sans raies horizontales ou verticales car elle n'avait ni à être grandie ni à être rapetissée, et qui se rattachait sur l'épaule, inutilement d'ailleurs, par un petit lacet rose. C'était tout ce qui trahissait son origine germanique, tout ce qui restait sur elle de la civilisation des Othon et des Guillaume : elle plongeait au sein des océans, elle effleurait les jeunes squales, les soles et les turbots avec un nœud rose à l'épaule... Attendant son tour de plonger, elle levait les bras, elle écartait les doigts, pour prouver qu'elle était bien humaine, que rien en elle n'était palmé, elle se gonflait à cette hauteur de la bouffée d'un air pur qui n'avait pas effleuré tous ces phoques étendus, et en trois ou quatre mouvements raflait les attitudes dont se sont nourries toutes les sculptures. Parfois un geste : elle agitait la main vers un moutonnement de la mer d'où s'élevait vers elle un bras nu : c'est qu'elle reconnaissait dans cette poudre d'eau un de ses pairs, un champion de la race des eaux. A son tour! L'Ombre voyait ses bras s'ouvrir, se lever, au creux des aisselles flamboyer le poil blond comme si elle devait arriver lisse à la mer, et elle tombait par le visage sur le marbre bleu en un temps qui paraissait une seconde, mais qui lui permettait de battre chaque fois le record du mot Ombre, dit par elle à voix basse. Vingt-deux fois aujourd'hui... Elle avait sa dignité, qui était de faire le moins possible d'écume. Elle disparaissait sans remède, souvent plus d'une minute, et son ami qui la croyait occupée à nager au loin les yeux fermés, ne se doutait pas qu'aussitôt immergée elle coulait à fond, s'étendait sur le sable, sur la plage des vrais habitants de la mer, reconnaissait tristement un débris d'épave, un coquillage de la veille, reprenait devant les objets de sa chambre marine la confiance qui lui manquait maintenant devant ceux de sa chambre humaine, ondulait, tellement au-dessous du niveau des peines mortelles, déplacée soudain par un remous de fond qui venait de la Lusitania, touchait machinalement à ce qui doit être la pendule des lémures, le thermomètre des étoiles de mer, éprouvait tous les désespoirs qu'on a pu éprouver à l'intérieur

d'une seule aspiration, et il fallait tout le poids de l'Océan pour empêcher les larmes de sortir de ses yeux. — Je sais bien que l'on ne pleure pas au fond de la mer, se disait-elle. Mais elle pensait aussi que l'on pleure où l'on peut. En ces lieux même d'ailleurs il fallait se surveiller. Un reflet bientôt tournait autour d'elle, s'approchait, curieux. C'était Hillmacher qui s'étonnait de voir Stéphy immobile. Il descendait vers elle, regardait de sa tête chavirée ce beau corps libéré de la respiration humaine, tentait de dénouer le lacet rose, jusqu'au moment où elle lui tirait une courte langue par laquelle le goût de la mer l'envahissait. Il la prenait de force aux hanches, la lançait vers la surface, restant par discrétion tout au fond. Elle remontait, les jambes si étroitement jointes qu'entre elles la plus petite limande n'eût pu passer, le buste gonflé de son souffle soudain défaillant, et, une fois crevé le plafond de l'Océan, expirait.

Un jour il lui fit la surprise de la rejoindre dans la mer. Il y alla à pied, seul de tous les baigneurs, évitant la planche à plongeon par laquelle on s'attendait donc à ce qu'il ressortît tout à l'heure. Il nageait bien, mais, habitué à l'eau douce, il prodiguait les mouvements inutiles, il avait dans ses reflexes une prudence hors de mise, comme d'ailleurs sur terre tous ceux qui croient que la vie est un adversaire mesquin, un fluide hypocrite et non une force brutale qui vous ignore. Il donnait l'impression que la mer personnellement lui en voulait. Il arrivait à en faire pour le spectateur un élément dangereux, alors que la vue de Stéphy nageant eût donné confiance à des hommes de plomb. Mais il était résistant et rapide. Supportée par des vagues dans lesquelles l'Ombre était obligée de se creuser un tunnel, prenant pied sur des îlots de profondeur dans lesquels il fonçait, Stéphy se laissait enfin rejoindre, étendait sa tête sur son coude gauche plié, et semblait dormir, toute immergée à part la joue droite, cependant qu'un geste maladroit sortait l'autre à moitié de l'eau, et le tenait anxieux et triste au-dessus de la dormeuse... Image du sommeil marin qu'elle eût souhaitée pour le sommeil terrestre... Ils sortaient de l'eau dignement, côte à côte, les pas encore liés par l'Océan, comme d'une messe. Le corps brun de l'Ombre s'offrait soudain aussi nettement aux yeux des femmes éten-

dues que les silhouettes de tir aux yeux des recrues. Stéphy l'admirait. Il avait ces larges épaules sur lesquelles il est doux de s'asseoir et qui prouvent d'ailleurs, entre autres preuves, puisqu'elles sont deux, que l'homme est fait pour avoir deux femmes. Quel corps parfait! On regrettait seulement, juste sur le petit doigt du pied gauche, une minuscule taie, la seule tache dans cette réussite, mais qui plus tard, quand l'homme aurait trahi et disparu, devait sauver son corps du mépris de la femme, et sur lui répandre tout entier une peau sensible et pitoyable... Seul point par où la souffrance semblât pouvoir lui venir... Elle s'arrangea pour marcher sur lui, de son pied nu... Il cria,... mais on se venge comme on peut, et c'était toujours une occasion de demander pardon à son assassin...

Puis ils s'étendaient jusqu'au soir, suivant cette loi qui pousse les nageurs, au sortir de l'eau, à nager sur la terre. Ils prenaient entre les corps couchés des places vides qui leur semblaient réservées de tout temps, comme à des morts qui regagnent le cimetière. Les bras, la nuque, les jambes de Stéphy devenaient soudain dorés. Une multitude de doux cheveux apparaissait si rapide qu'elle semblait croître sur elle, mais il n'en restait rien quand le corps était sec. De belles filles, s'arrachant au champ du repos, les enjambaient à leur tour; Stéphy remarquait bien quel regard son compagnon avait pour les tendres surfaces intérieures des belles cuisses. Elle n'en disait rien. Elle n'en pensait même rien. Tout était prévu à cet égard. Et bien d'autres choses!... Parfois un long soupir, mais pas de chagrin : c'est qu'elle avait oublié, bien que hors de l'eau, de respirer. Il enlevait de la main le fil de varech par lequel la mer avait tenté aujourd'hui de retenir Stéphy, il la débarrassait des grains de sable avec le soin de ceux qui vous retirent des points noirs du visage avec une clef de montre. Il avait avec Stéphy un souci exagéré des moindres choses, la regardant si elle toussait, se précipitant pour l'aider à se lever ou à s'étendre, s'excusant s'il la heurtait, et de lui montait en même temps une espèce de dédain suprême pour Stéphy entière, — cette indifférence qu'il aurait si je mourais, pensait-elle, si je disparaissais. Peut-être eût-il aimé ma main seule, ma jambe

seule, ma tête seule. Il est las. L'ensemble lui fait peur...

Le soleil se couchait. Devant eux, au fond de la mer, s'organisait un petit concours de nuages enflammés. Bientôt la mer était si rouge que les oiseaux de mer fuyaient vers un lieu sûr, vers la terre, et le soleil se rengorgeait, affectant de croire, à cause de tant de sang, à son propre suicide.

— Quelles histoires font ceux qui se couchent seuls, — disait en le montrant une voisine agacée.

Autour de la mer le crépuscule organisait à petits frais une sorte de banlieue, et la rive devenait un faubourg. Tout ce que Stéphy avait considéré comme les rebuts mêmes de son ménage avec un des fiancés futurs s'entassait là. Des hawaïens, entre des silences où ils semblaient pagayer avec leurs banjos, jouaient évidemment un de ces airs que Julius Bergmann fredonnait dans ses jours, non de bon soleil, mais de bon magnésium. Peu à peu, dans l'ordre de réveil des morts, avec des intervalles pour faciliter le jugement dernier, baigneurs et baigneuses s'éloignaient, laissant dans le sable l'empreinte d'une tombe légère et sexuée. Les oiseaux de mer qui n'avaient pas trouvé les hommes aussi hospitaliers qu'on veut bien le dire, regagnaient déjà le large. Tout ce que New-York avait pu secréter en dix ans de plus vulgaire en musique ou en rayons lumineux se déposait, déposait autour d'eux. La lune, — elle manquait, n'est-ce pas? — éclairait Stéphy toujours couchée sur le dos, et l'homme étendu près d'elle sur le ventre, dans un accouplement admis par le temps et trompé par l'espace. Accoudé, il la contemplait, d'un regard presque dur, comme le fauve contemple son appât et se venge déjà, par sa seule attitude du danger qu'il court en son honneur. Le regard errait sur elle entière, sans jamais s'adoucir; il ne devait y avoir en sa pensée, au sujet de la tête de Stéphy ou de ses jambes, que l'appréhension d'un goût différent pour les lèvres, comme au tigre pour l'agneau. Elle voyait que chez lui tous les organes d'attaque étaient beaux et presque immédiatement utilisables pour des besognes carnassières, les dents, les ongles, et elle attendait. Le nez était cruel, elle s'attendait à une cruauté spéciale du nez. Lui continuait à regarder, se demandant par quelle ruse le sort l'avait mise là, quelles sonnettes allaient tinter dès qu'il aurait mis la main

sur elle, et appeler tous les valets de la destinée. Tout le sang, tout le lait par lequel s'appâtent les hommes carnassiers était là, sous sa couleur la plus parfaite. Aucune marque de servitude, aucune rougeur même aux coudes : elle avait été bien élevée avec la vie. On voyait sur son poil tendre la frisure, indéfrisable pour une heure, qu'y avait laissée l'Océan. C'était bien là les jambes, piège à loups incomparable, qui vous attirent hors du néant et vous repassent au destin... Elle respirait juste de ce souffle qui donne de la vie et du prix à l'appât... Si cette femme-là consentait seulement à ne jamais questionner, ne jamais parler, ne jamais faire deux fois le même geste, si elle s'engageait à ne pas le soigner quand il serait malade, à garder au comble de l'intimité ce rôle d'inconnue qu'elle jouait depuis un mois; à se priver d'amour des mois entiers, à rester vierge sous les outrages, à ne jamais confier une de ses pensées, à ne pas concevoir, à ne pas vieillir, à ne jamais souffrir, alors ce serait peut-être à voir!

Il ignorait que c'était le programme exact de cette enfant.

JEAN GIRAUDOUX

(A suivre.)

FRANCE ET RUSSIE

LES ALERTES DE 1887

Au moment où l'on étudie, de tous côtés, les origines de la Grande Guerre, il est particulièrement intéressant d'analyser les motifs, purement pacifiques, qui ont amené la France et la Russie à conclure une alliance en 1891. De ce point de vue l'article que l'on va lire est singulièrement instructif[1]. M. Edmond Toutain, son auteur, fut secrétaire de l'ambassade de France à Saint-Pétersbourg de 1885 à 1888. Il lui a été donné d'observer de près l'attitude de la Russie à cette époque. L'année 1887 qu'il évoque ici fut particulièrement abondante en péripéties. Pour obtenir le vote du septennat militaire, le chancelier Bismarck ne craignit pas d'exciter l'opinion allemande contre la France par tous les moyens, ce qui eût pu amener une rupture, si notre pays s'était départi de son calme. Il n'en fut rien, mais, dans le temps où le chancelier poursuivait ces dangereuses manœuvres, la Russie se montrait chaque jour plus favorable à la France. Ulcérée des résultats du congrès de Berlin, elle redoutait de voir grandir encore davantage la puissance des Hohenzollern. Sans doute, à Saint-Pétersbourg on ne parlait pas encore ouvertement d'une alliance franco-russe, mais on verra qu'on y pensait. — (N. D. L. R.).

Au début de 1887 l'activité observée depuis plusieurs mois dans les préparatifs de guerre des grands États du continent venait de reprendre de plus belle. L'Europe passait par des alternatives d'inquiétudes et d'accalmie, et le malaise moral qui en résultait l'avait maintenant gagnée presque tout entière. De cette situation la Bulgarie portait évidemment une part de responsabilité, du fait qu'en ouvrant de nouveau la question d'Orient elle avait réveillé entre les pays intéressés de vieux antagonismes à moitié assoupis.

1· Cette étude doit trouver place dans un volume : *Alexandre III et la République Française*, qui paraîtra prochainement.

Mais la cause principale venait de Berlin. Depuis le traité de Francfort, l'Allemagne victorieuse, loin de diminuer ses charges militaires, n'avait cessé de les accroître, agissant comme une vaincue impatiente de préparer sa revanche. Bien que son armée comme ses armements fussent devenus, en nombre et en qualité, les plus puissants de l'Europe, le chancelier de fer, voulait plus encore. Il tenait maintenant à obtenir du Reichstag le vote du septennat militaire, c'est-à-dire de nouvelles augmentations de crédits et d'effectifs qu'il réclamait pour sept années consécutives. Sans doute cherchait-il, comme le faisait remarquer M. Herbette, notre ambassadeur à Berlin, à mettre une fois pour toutes, de son vivant, les affaires militaires hors des atteintes des discussions parlementaires. « Si le septennat », disait-il, « est appelé ici l'éternat, c'est que du point de vue de l'Empereur et du mien, en raison de nos grands âges, il équivaut à l'éternité. »

Aussi déclarait-il bien haut qu'un refus entraînerait la dissolution immédiate du Parlement et qu'après de nouvelles élections, si satisfaction ne lui était pas accordée, ce serait, selon toute probabilité, « la guerre inévitable ». En même temps, pour atteindre son but, il faisait fomenter dans la presse, avec l'aide de ses fameux « reptiles », une agitation destinée à exciter la fibre chauvine de l'opinion publique allemande et à entraîner le Reichstag.

Devant ce nouvel effort allemand ce n'était pas pour la Russie, la France et l'Autriche le moment de négliger la poursuite des réformes depuis longtemps projetées par leurs états-majors respectifs. Sans doute, on avait pu, tout récemment, entendre, lors des réceptions du 1er janvier, le Président Grévy affirmer à l'Élysée, devant les représentants de l'Europe, le ferme désir qu'avait son gouvernement d'éviter tout conflit, et, à Berlin, le vieil Empereur, aspirant après un règne glorieux à terminer sa vie dans la paix, proclamer bien haut que « l'année 1887 se passerait dans la plus constante tranquillité ». De son côté, le comte Herbert de Bismarck n'avait pas manqué de prodiguer à l'ambassadeur de France, comme son père et son souverain l'avaient fait l'un et l'autre au comte Schouvaloff, les déclarations les plus apaisantes.

Malgré toutes ces belles paroles, la presse germanique n'en continuait pas moins sa campagne d'excitation belliqueuse. Tout achat de matériel, toute construction de baraquements dans nos départements frontières, toute modification dans une de nos garnisons de l'est, étaient représentés par elle comme des provocations de notre part. On prenait notamment prétexte de la popularité croissante de notre ministre de la Guerre, le général Boulanger, pour nous prêter des idées de revanche prochaine, alors qu'au contraire nous faisions tout pour ne donner prise à aucun soupçon de cette nature, ne répondant même pas à l'envoi des nouvelles forces allemandes dans notre voisinage par des mesures du même genre. Sans rien sacrifier de sa dignité ni de son indépendance, la France restait fermement attachée à la paix.

Et cependant, en Angleterre, certains journaux se plaisaient à marquer les coups. Sans cesse partaient de Londres des nouvelles tendancieuses, fausses pour la plupart, destinées à jeter sur le continent, et particulièrement à Paris, l'alarme dans les esprits. S'inspirant du langage du marquis de Salisbury qui, dans son adresse au Parlement, laissait apparaître ses appréhensions, le *Morning Post* mettait en doute les idées pacifiques de la France. Si celle-ci était sincère, disait ce journal, ne devrait-elle pas ajourner des préparatifs de guerre qui excitent les soupçons de toute l'Europe? En même temps, à Saint-Pétersbourg, les feuilles slavophiles s'indignaient et traitaient de « machiavélique et méprisable » cette autre affirmation du *Times*, particulièrement troublante, qu'une convention à la fois dirigée contre la France et contre l'Autriche venait d'être signée entre l'Allemagne et la Russie.

D'ailleurs, l'ambassadeur du tzar à Berlin, au cours d'un cordial entretien avec notre représentant, démentait formellement cette nouvelle. Il confirmait, en outre, des renseignements rassurants quant aux dispositions de l'Allemagne, dont M. de Giers venait de faire part à M. de Laboulaye. « L'article du *Times*, observait le comte Schouvaloff, n'était que la reproduction d'une fable imaginée dans certains cercles politiques de Berlin par les adversaires du septennat militaire ». Évidemment les partisans de cette loi, comme ceux qui la combattaient, ne savaient qu'inventer

pour pousser à son adoption ou à son rejet. Peut-être aussi la recommandation adressée récemment par M. de Giers aux journaux russes « d'observer plus de convenance » à l'égard de l'Allemagne avait-elle été considérée dans le public comme la preuve d'une entente intime entre les deux Cours? « Ce qui est certain, assurait Schouvaloff à Herbette, c'est que nous désirons, nous Russes, vivre en bons termes avec Berlin, sans nous dissimuler, toutefois, le peu de sympathie qui, malgré la correction des rapports entre les deux gouvernements, existe certainement entre les deux peuples. Au fond, notre situation, de ce point de vue, est la même que la vôtre. Nous n'avons pas besoin de l'alliance de l'Allemagne. Alors, pourquoi la rechercherions-nous, surtout contre la France avec qui nous nous sentons tant d'affinités? Tous ces bruits qui courent, croyez-moi, ne sont que chimères. » La nouvelle politique adoptée par Alexandre III ne perçait-elle pas dans ce langage de son ambassadeur?

En laissant l'organe de la Cité lâcher des paroles imprudentes, le cabinet tory espérait peut-être trouver dans un conflit général le moyen de se dégager des difficultés qui l'étreignaient sur les frontières afghanes comme en Égypte. Telle était la question qu'à Saint-Pétersbourg se posait M. de Laboulaye. L'Autriche, dans son secret désir de substituer en Bulgarie son influence à celle de la Russie, eût peut-être cédé aux excitations qui lui venaient de Londres, si elle n'avait été retenue en même temps par des observations adressées de Berlin. Tandis qu'il prodiguait au Ballplatz des démonstrations d'amitié, le prince de Bismarck lui rappelait en même temps les principes adoptés en 1884 à Skierniewicz par les trois souverains en vue de « sauvegarder solidairement l'intérêt supérieur de la paix ». En cherchant de la sorte à priver l'Angleterre du concours qu'elle se flattait de rencontrer en Autriche, peut-être voulait-il surtout empêcher cette dernière puissance de faire jaillir la redoutable étincelle qui risquerait de mettre en feu l'Europe encore si remplie de matières inflammables? Il est évident que, si l'Autriche et la Russie se trouvaient alors entraînées dans deux camps différents, l'Allemagne aurait à se prononcer pour l'une ou pour l'autre; et nul ne doutait que ce fût pour l'Autriche,

malgré le désir du chancelier de ne pas se brouiller avec Pétersbourg. Dans ces conditions c'était la fin certaine de l'entente des trois Empires, sans aucun espoir d'un renouvellement. D'où, chez Bismarck, une pensée qui devait dominer toute autre : écarter l'éventualité menaçante d'une alliance franco-russe. C'est pourquoi, profitant d'une supériorité momentanée dans ses armements pour intimider la France, il s'efforçait d'amener celle-ci à proclamer bien haut ses intentions anti-belliqueuses. Il espérait qu'alors la Russie, ne pensant plus pouvoir compter sur elle et se croyant isolée, se tairait et reculerait.

Ce plan, percé à jour, est heureusement déjoué. Contrairement à l'attente du chancelier allemand, la France s'applique à observer le silence. De Saint-Pétersbourg, nos attachés militaires se plaisent à signaler, dans leur correspondance avec la rue Saint-Dominique, l'intérêt chaque jour croissant témoigné par Alexandre III à ce qui nous touche et les marques certaines de sympathie et de confiance dont est l'objet notre armée de la part des officiers, et particulièrement du Grand État-Major russes.

Alors, suivant les circonstances, Bismarck affecte à notre égard les attitudes les plus diverses. Tantôt, c'est en termes élevés qu'au Reichstag il parle de la France, « grand et puissant pays, ayant un passé guerrier et valeureux, avec, de tout temps, des chefs d'armée habiles... » « On ne doit pas, dit-il, estimer au-dessous de sa valeur la puissance de la France. Ce serait une erreur de la considérer comme vaincue du fait qu'elle se trouverait en ligne contre l'Allemagne... Si nous l'avons battue une fois, ce n'est pas une raison pour que nous la battions de nouveau. » Tantôt il insiste sur les tendances belliqueuses du général Boulanger et les dangers que ferait courir au maintien de la paix sa présence possible à la tête du gouvernement de la République. Parfois, au contraire, il s'efforce de rassurer l'opinion non seulement en France mais en Europe.

C'est ainsi qu'à diverses reprises il affirme à des agents diplomatiques accrédités à Berlin que « l'Allemagne n'attaquera pas sa voisine de l'Ouest aussi longtemps qu'elle-même ne sera pas attaquée ». Il le répète devant le Reichstag, ajou-

tant que « son pays ne cherche à se constituer au détriment de la France aucun agrandissement de territoire ». Et, comme s'il voulait faire valoir auprès de nous des circonstances atténuantes concernant le passé, il rappelle du haut de la tribune ses négociations de paix de 1871. « A cette époque — je dois le dire sincèrement — je n'étais pas porté à prendre Metz. J'étais seulement partisan de la frontière de langues. Si, malgré cela, j'ai dit : « Gardons cette place forte », c'est que les autorités militaires de mon pays m'avaient alors montré qu'elle représentait pour nous 100 000 hommes. Or, je vois aujourd'hui, pour notre sécurité future, autant d'importance qu'il y a seize ans à ce que vous ne refusiez pas les 100 000 hommes de plus dont nous avons besoin pour le moment où la guerre éclatera. Plus nous sommes forts, plus la guerre est improbable, tandis que je croirais celle-ci absolument certaine le jour où la France aurait quelque raison de se considérer supérieure à nous. »

***

Dans les premiers jours de février, notre ambassade recevait à Saint-Pétersbourg le résumé d'un entretien tout récent de M. Herbette avec le chancelier, indiquant les dispositions de celui-ci vis-à-vis de la France.

« Eh bien, avait dit le prince, sans autre préambule, après avoir fait asseoir l'ambassadeur auprès de lui dans son cabinet, aurons-nous la paix ou la guerre? — C'est une question à laquelle beaucoup mieux que moi Votre Altesse est à même de répondre », s'empressait de répliquer Herbette, qui lui exposait aussitôt les raisons pour lesquelles il croyait formellement à la paix. « Comment la guerre éclaterait-elle, alors qu'il n'existe aucun désaccord entre les deux pays? La France n'a nulle intention d'attaquer l'Allemagne et considère avec pleine confiance vos affirmations solennellement répétées que l'Allemagne n'attaquera pas la France. — Sans doute, observait Bismarck, tant que vous aurez au pouvoir des hommes aussi prudents et raisonnables que Freycinet et Jules Ferry. » Mais il se hâtait d'ajouter que tout serait à redouter si la direction des affaires passait un jour dans les

mains de Boulanger. Et, comme il se lançait alors dans une charge à fond contre le général et ses idées de revanche qui obligeaient l'Allemagne à prendre toutes ses précautions, l'ambassadeur profitait de l'occasion pour donner sur nos armements et sur les fameux baraquements les explications les plus rassurantes.

« Nous n'avons aucune envie de faire la guerre », ripostait le chancelier; « je l'ai dit au Reichstag. Nous avons pris plutôt *trop* que pas assez de territoires à la France. Nous avons aussi trop de Polonais et de Danois... L'Allemagne a tout le prestige et toute l'influence qu'elle peut désirer. Une autre raison d'un ordre plus spécial nous ferait redouter un conflit, c'est l'âge et l'état de santé de l'empereur. Tout, de notre part, vous le voyez, milite en faveur de la paix. Son maintien dépend de vous. »

Après avoir pris acte de ces déclarations, M. Herbette ne pouvait manquer de protester, de son côté, des sentiments pacifiques de la France, « sentiments absolument sincères mais reposant sur d'autres motifs que ceux de l'Allemagne. » Développant sa pensée, il insistait notamment sur « le profond attachement à la paix de notre régime politique et sur les dispositions calmes et laborieuses du peuple français. Aucune fraction de notre parlement, ajoutait-il, ne permettrait à Boulanger de sortir de ses attributions de Ministre de la Guerre, aucun cabinet ne pourrait lancer la France dans une guerre contre l'Allemagne qu'en cas d'atteinte à l'honneur ou aux intérêts vitaux du pays. »

En consignant le lendemain ses impressions dans un rapport à Paris, l'ambassadeur concluait de la sorte : « Notre attitude devra demeurer prudente, mais sans que nous cessions de poursuivre l'aménagement de nos forces avec patience et méthode. La paix dépend de notre sang-froid et de l'idée qu'on se fait à Berlin de notre relèvement et de notre patriotisme[1]. »

***

S'il passait alternativement d'un optimisme confiant à la crainte des éventualités les plus graves lorsqu'il parlait de

1. Herbette à Flourens, 29 janvier.

la France, Bismarck se déclarait plus rassuré en ce qui concerne la Russie. « Si nous n'avions à compter », disait-il devant son parlement, « que sur les circonstances qui peuvent se produire vers l'Est, il ne serait pas nécessaire de nous décider pour un projet comme celui qui vous est soumis ». Et il ajoutait que, de ce côté, il ne s'attendait ni à une guerre, ni même à une politique hostile. Il ne croyait pas davantage le cabinet de Pétersbourg à la recherche d'alliances ayant pour objet une attaque contre l'Allemagne. Démentant une fois de plus la conclusion d'un pacte entre les deux empires du Nord, il couvrait de fleurs l'empereur Alexandre; — ce qui faisait dire à Berlin, dans les milieux politiques comme dans la presse, que « toutes ces caresses étaient faites pour faciliter quelques négociations en cours ». A la vérité, elles étaient destinées surtout à tranquilliser le tzar, à qui les préparatifs militaires allemands apparaissaient comme une menace dirigée contre la Russie autant que contre la France.

Sans chercher à obtenir de Pétersbourg des engagements formels contre nous, le chancelier travaillait selon toute vraisemblance à nous isoler complètement en Europe. Telle était la pensée de notre ambassadeur à Berlin. D'ailleurs, celui-ci ne voyait guère d'espoir dans la possibilité d'une aide effective du tzar, au cas où l'armée allemande nous attaquerait. C'est qu'il constatait, disait-il, avec tristesse, qu'aucune voix, *pas même celle de la Russie*, ne s'était élevée parmi les grandes puissances pour réprouver la perspective d'un conflit qui, sans motif avouable de la part de Berlin, viendrait à éclater entre l'Allemagne et la France. Aussi estimait-il que non seulement nous devions nous tenir sur nos gardes, mais que, dans cette redoutable éventualité, nous n'avions à compter que sur nous-mêmes.

Au point de vue militaire et en ce qui concernait, du moins, le début des hostilités, M. Herbette pouvait avoir raison. Mais il montrait ainsi vis-à-vis de la Russie un manque de confiance que M. de Laboulaye, dans ses dépêches, s'efforçait de combattre[1]. N'avions-nous pas à Pétersbourg tout lieu

1. D'après les Allemands, M. Grévy aurait partagé ce manque de confiance. A la suite d'une entrevue avec le Président de la République, le comte Münster écrivait en effet de Paris, le 16 juin, à Bismarck : « Le Président m'a dit ne pas

de croire, d'après des déclarations répétées, que si nous étions l'objet d'une agression, la Russie conserverait sa liberté d'action? D'où notre ferme espoir que, suivant l'expression de M. de Giers, Alexandre III « aurait à dire son mot ».

M. de Laboulaye venait d'être mis par des confidences intimes au courant de nouveaux mais vains efforts tentés par Berlin pour s'assurer la neutralité de la Russie au cas d'une guerre avec la France. L'ambassadeur d'Allemagne à Saint-Pétersbourg, en remettant au tzar une lettre que Guillaume Ier lui écrivait à ce sujet, l'avait, dans une audience prolongée, entretenu de la question. Mais, contrairement aux appréhensions manifestées par Herbette, Alexandre III s'était nettement refusé à prendre un engagement quelconque de cette nature. Il semblait donc bien que si, dans ces temps troublés, il se trouvait en Europe une puissance disposée à nous témoigner ses sympathies mieux qu'en paroles et même à nous prêter son appui, c'était, à n'en pas douter, la Russie. C'est que celle-ci se rendait bien compte que, si elle nous laissait écraser, la coalition se reformerait contre elle. « Nous ne reviendrons en aucune manière à la politique de 1870 », s'accordaient à proclamer les principaux organes officieux. « Devant un conflit franco-allemand, c'est une neutralité attentive que nous observerions. Que les Français le sachent bien! Nous ne permettrions pas une seconde défaite de leur pays! »

« Ce langage », faisait observer M. de Laboulaye, « répond au sentiment général de la Russie. Nul ne peut ignorer maintenant, et Bismarck moins que personne, combien, chez le peuple russe, l'antipathie est grande contre l'Allemagne et combien est vive, au contraire, la sympathie pour la France. »

Le directeur des Affaires politiques du quai d'Orsay émettait une semblable pensée lorsque, à la même époque, il écrivait personnellement à M. Herbette : « Bismarck a beau faire des avances à la Russie, et celle-ci a beau les écouter, la con-

croire personnellement à l'assistance de la Russie dans le cas d'une guerre franco-allemande. Il estime même que ce serait une grave faute d'engager la France dans une alliance offensive et défensive avec la Russie, étant convaincu que celle-ci abandonnerait la France au moment décisif. » (Documents officiels allemands, Édition Costes, p. 342.)

fiance réciproque est faible. » Tout en ajoutant que notre attitude vis-à-vis du gouvernement russe réclamait une grande réserve, il reconnaissait, étant donné l'impossibilité de nous appuyer à ce moment sur l'Angleterre, que nous nous trouvions poussés par les circonstances à nous entendre avec Saint-Pétersbourg. M. Francis Charmes ne se dissimulait pas la gravité de la situation : « Vous êtes à l'avant-poste du péril, disait-il à notre ambassadeur à Berlin, nous comptons sur vous! » Mais que pouvait faire auprès de la Wilhelmstrasse le représentant de la République, malgré son habileté et la dignité de son attitude? L'agitation violente provoquée par Bismarck était de celles qui ne s'arrêtent que d'elles-mêmes.

Le chancelier malgré ses protestations pacifiques souhaitait-il vraiment la guerre, lorsque, jouant avec le feu, il en agitait ainsi le spectre en vue d'obtenir des élections favorables à ses projets? En réalité, ni lui, ni surtout l'empereur Guillaume n'avaient intérêt à se lancer dans une aventure dont l'issue restait douteuse. Ne devaient-ils pas se dire qu'une complète victoire, aussi glorieuse pour leurs armes qu'ils pouvaient l'espérer, les rendrait tellement forts qu'une ligue de l'Europe entière, à laquelle l'Angleterre serait probablement la première à adhérer, se dresserait peut-être alors devant eux pour en diminuer ou tout au moins en limiter les profits[1]. D'ailleurs Bismarck ne laissait-il pas percer sa pensée lorsque plus tard il écrivait dans ses *Souvenirs*, en faisant allusion à l'alerte de 1887, et même aux projets belliqueux qu'on lui avait prêtés en 1875 : « La guerre ne se serait pas terminée par un traité de paix conclu en tête à tête comme en 1871, mais par un congrès, comme en 1814. La France vaincue aurait siégé à ce congrès, dirigé peut-être alors par un nouveau Talleyrand[2]. »

***

Quels qu'aient été les efforts déployés au cours de cette première campagne, la majorité du Reichstag repoussa les

1. Lorsqu'à la fin de 1891 se négocièrent les accords franco-russes, M. de Giers déclara à M. Ribot « savoir combien l'Allemagne regrettait de n'avoir pas profité en 1887 de l'occasion qui s'offrait alors à elle d'attaquer la France ». (Livre Jaune sur les origines de l'Alliance, p. 19).

2. Bismarck, *Pensées et Souvenirs*, t. II.

projets du septennat et, contre la volonté du chancelier de fer, les partisans du triennat l'emportèrent. Aussi, mettant à exécution ses menaces, Bismarck faisait-il prononcer immédiatement la dissolution et préparer des élections nouvelles. Dans ces conditions, ce n'était plus sur les membres du parlement mais sur l'ensemble des électeurs qu'il lui fallait agir désormais. Alors s'ouvre une seconde campagne, infiniment plus violente et plus dangereuse que la première. Ayant engagé une grosse partie, le chancelier la joue avec tous les moyens dont il dispose : « Toute la presse gouvernementale », écrit M. Herbette, « à commencer par l'officieuse *Gazette de l'Allemagne du Nord* se met à l'œuvre pour représenter les craintes de guerre comme immédiates ». Les nouvelles les plus fantaisistes se succèdent concernant les prétendues intentions agressives de la France, les préparatifs d'attaque et de défense faits de part et d'autre. Le chancelier prend lui-même la direction des manœuvres alarmistes. « L'Allemagne n'attaquera pas la France », avait-il dit à la tribune au commencement de janvier, « mais la France peut à tout instant attaquer l'Allemagne ». Il avait eu soin d'ajouter que tout dépendait des hommes qui seraient chez nous au pouvoir, reconnaissant à Goblet, à Ferry et à Freycinet la volonté de maintenir la paix. Et, reprenant le thème développé dans un récent discours, puis devant notre ambassadeur : « Pourquoi le général Boulanger, disait-il, s'il arrivait au pouvoir, ne tenterait-il pas la guerre? »

Le monde des affaires se sentait excédé déjà par ces paroles énervantes et par la série de fausses nouvelles qui les accompagnaient, quand un vent de panique soufflé par le banquier de Bismarck, Bleichröder, vient bouleverser la Bourse de Berlin. Rapidement se propage l'annonce d'un vaste emprunt proposé par le gouvernement prussien et destiné à couvrir les dépenses militaires. Les polémiques de presse une fois épuisées, on se hâte de passer aux actes. Les Allemands résidant en Suisse et à Anvers ont reçu l'avis de se tenir prêts à rejoindre leurs corps. L'exportation des chevaux est interdite, des ordres de mobilisation se préparent, plusieurs classes de réservistes sont appelées. Pleins de zèle, les jeunes officiers complètent leurs équipements. Des concentrations

de troupes sont signalées sur les territoires russe et autrichien; on parle même d'armements en Belgique, en Suisse, au Danemark. « Rien n'arrête pendant quelques jours ce crescendo insensé, le public se croit à la veille d'une conflagration générale et la panique est à son comble . »

***

Malgré le parfait silence et le calme si digne qu'en dépit de quelques agitations autour du général Boulanger la France s'appliquait à garder, il était impossible à ceux qui la gouvernaient de ne pas sentir, devant le danger menaçant, leurs inquiétudes se transformer peu à peu en angoisses. Notre ministre des Affaires étrangères se souvint peut-être à ce moment de certaine démarche que, douze ans auparavant, sous l'inspiration du duc Decazes et avec le concours du prince Gortchakoff, le général Le Flô avait tenté près du précédent tzar. Sans doute, n'avait-il pas oublié non plus l'amicale et heureuse intervention dont Alexandre II, convaincu par les accents émus mais fermes du représentant français, s'était alors chargé auprès de l'empereur Guillaume, faisant échapper ainsi la France au péril d'une attaque brusquée de l'Allemagne. Quoi qu'il en fût, Flourens, à son tour, vit le salut de son pays dans cette Russie, sur l'appui moral de laquelle M. de Laboulaye l'avait toujours engagé à compter et se tourna vers Saint-Pétersbourg.

Dans une lettre particulière[2] dont tous les termes reflétaient le plus ardent patriotisme, il chargea alors l'ambassadeur de France d'exposer sans retard à Giers, et, s'il pouvait l'aborder, à l'Empereur lui-même, toute la gravité de la situation.

« Accumulant », écrivait-il, « ruse sur ruse et prétexte sur prétexte, l'Allemagne a concentré une puissante armée à portée de fusil de la France, tandis que celle-ci, confiante dans les paroles publiquement et solennellement réitérées de Bismarck, n'a pas rappelé un réserviste, n'a pas mobilisé un homme. Si donc la Russie, tombant dans le piège simultanément tendu à elle et à nous, se laissait entraîner dans

1. Herbette à Flourens.
2. 15 février.

une grande guerre en Orient, si, par suite, l'éventualité de son concours venait à nous manquer, ce serait pour la France l'attaque immédiate sur sa frontière de l'Est avant même d'avoir pu se mettre sur la défensive. »

Par la voix de Laboulaye, Flourens faisait appel « à la grandeur d'âme et à la loyauté de l'Empereur de Russie qui ne permettrait pas une telle infamie ». Il ne lui demandait ni de contracter une alliance, ni de s'engager dans une guerre; il lui demandait seulement de rester les mains libres. « Tant que la Russie demeurera libre », ajoutait-il, « nous conserverons l'espoir d'éviter une lutte désormais inégale pour la France, parce que la France a eu foi dans des engagements pris à la face de l'Europe et n'a pas voulu être soupçonnée de jouer le rôle de provocateur ».

Laboulaye ne suivit pas l'exemple du général Le Flô qui, par l'entremise du prince Gortchakoff, avait fait déposer entre les mains du souverain la correspondance reçue de Paris. Il comprit que, si les événements rappelaient — dans une mesure plus grave encore — ceux de 1875, les personnages et les caractères n'étaient plus les mêmes. De son côté, M. de Giers, circonspect à l'excès, n'ayant ni l'envergure, ni l'autorité d'un Gortchakoff, n'eût pas osé, comme son prédécesseur, engager le représentant de la France à se rendre au palais impérial sans passer par toutes les formalités préliminaires d'une audience et à exposer lui-même les choses à l'empereur. Alexandre II, plus facile d'accès, moins monarque oriental que son successeur, prenait ses décisions de façon plus rapide et plus ferme. En outre Laboulaye, malgré l'estime en laquelle le tenait déjà Alexandre III, n'avait pas encore eu le temps d'acquérir auprès du souverain l'extrême confiance dont jouissait jadis après plusieurs années de séjour le général Le Flô. Celui-ci, avec ses allures franches et militaires et grâce aux fréquentes occasions que sa double situation d'ambassadeur et d'officier général lui donnait de l'approcher, était alors considéré presque comme un ami par l'empereur. Le Flô comme Laboulaye eurent donc raison d'agir chacun à sa manière, en tenant compte de la différence des temps et des circonstances.

Notre ambassadeur, dès le reçu de la lettre de Flourens, s'empressa de se rendre auprès de M. de Giers. Le télégramme qu'il adressa à Paris en sortant de cette visite rend fidèlement compte de son entretien :

« Le courrier m'a apporté la lettre qui me fait part de vos patriotiques angoisses. M. de Giers que je me suis empressé de voir et à qui j'ai exposé que, dans les conjonctures présentes, les nations comme les hommes avaient besoin d'un témoignage sympathique et loyal de leur conduite, a très bien accueilli ma démarche. Il m'a promis de faire connaître à l'empereur quelle était notre situation en face d'une armée réunie à notre frontière et quelles seraient nos inquiétudes si le gouvernement russe, se laissant entraîner dans une guerre en Orient, perdait actuellement sa liberté d'action.

« Le ministre des Affaires étrangères de Russie, Votre Excellence l'aura déjà remarqué, est un homme très prudent, timoré même, qui évite toujours avec le plus grand soin toute parole pouvant engager pour l'avenir la politique de son souverain. De ce qu'il m'a dit antérieurement, de ce qu'il m'a répété encore avec plus de force, il doit résulter néanmoins pour nous la conviction que le cabinet de Saint-Pétersbourg, intéressé à suivre en ce moment ce qui se passe du côté de l'ouest, ne se prêtera à aucune aventure qui détournerait d'un autre côté son attention. »

Puis, après avoir communiqué quelques indications rassurantes dont venait de lui faire part le comte Schouvaloff au sujet des intentions de l'Allemagne, « vous savez que celui-ci », avait ajouté Giers, « est un homme très fin et en mesure, mieux que personne, d'être bien informé. S'il y avait quelque chose, il serait bien difficile de le lui cacher et nous en serions aussitôt avertis. Dans le cas où cela arriverait, je vous préviendrais sans retard de ce que nous aurions à faire. »

Ce que M. de Laboulaye avait maintes fois répété au Quai d'Orsay se trouvait ainsi confirmé. Le gouvernement russe comme l'empereur se montraient résolus à conserver leur liberté d'action en gardant les yeux tournés vers l'Europe occidentale. C'était bien la politique conseillée par Katkoff et par le parti slavophile. M. de Giers, ne doutant pas qu'elle

ait été adoptée par son maître, sentant peut-être aussi sa situation menacée, s'en rapprochait chaque jour davantage. Vis-à-vis du représentant de la France, il n'avait consenti qu'une seule promesse : celle d'observer et de nous tenir au courant. Il n'y avait à s'attendre ni à plus de confidences, ni surtout à plus d'engagements de sa part. Mais nous en savions assez par ses affirmations réitérées pour être certains que sa vigilance s'exercerait à notre profit.

***

Les élections eurent lieu le 21 février dans tout l'empire germanique, apportant une majorité favorable au septennat. C'était partie gagnée pour le prince de Bismarck, qui tenait désormais dans la main un parlement docile. Si ce résultat tant désiré avait été obtenu par une pression gouvernementale inouïe, il était également dû à l'appui du *Cartel noir* (schwarze Kartell). Ce syndicat électoral, formé par l'union des nationaux libéraux et de l'ensemble des conservateurs, s'était engagé, aussitôt la dissolution, à ne soutenir que les candidats décidés à voter la loi militaire. Une aide non moins puissante était venue de Rome. En prodiguant ses conseils au parti catholique, le Saint-Siège répondait aux vœux du chancelier. Celui-ci avait donc des raisons de se déclarer satisfait. Mais, comme il restait au dedans comme au dehors autant de sujets de craintes que de motifs d'énervement, il s'agissait encore pour le gouvernement impérial d'arriver à calmer les esprits et à rassurer l'Europe.

Si les cabinets étrangers étaient demeurés muets devant le spectacle des agissements de Bismarck, on pouvait du moins se rendre compte à des signes non équivoques combien les sentiments intimes des puissances se montraient peu favorables à cette « politique égoïste et hypocrite qui faisait litière des droits et des intérêts de tous ».

A l'intérieur de l'empire, les menées du chancelier étaient, — surtout dans les plus hautes sphères, — très sévèrement jugées. La dissolution et les excès de la campagne électorale qui l'avait suivie soulevaient les plus vives critiques de la part de l'héritier du trône. Le souverain, lui aussi, était

loin de les avoir approuvés. On parlait de ses inquiétudes, de ses anxiétés qui avaient exercé sur sa santé l'influence la plus fâcheuse. Dans l'empire d'Allemagne comme au delà de ses frontières, les esprits pondérés s'accordaient à blâmer les dangers du système de provocation employé contre la France, tandis que, par son sang-froid, notre pays avait su s'acquérir au contraire l'estime des autres nations. Et, en présence du calme des Français, naissait la pensée que nous étions peut-être mieux préparés à la guerre que nous ne le disions et ne le croyions nous-mêmes. « On avoue maintenant à Berlin, écrivait M. Herbette, n'avoir jamais cru sincèrement à nos intentions agressives. On rit aujourd'hui de ces baraquements que la presse et le gouvernement allemands représentaient comme portant, tel le fameux cheval de Troie, une armée d'invasion dans leurs flancs. » C'était là de ces fables dont le maréchal de Moltke et le petit-fils de l'empereur, le jeune prince Guillaume, à l'esprit toujours agité, s'étaient servis pour monter la tête du vieux monarque. Leurs efforts d'ailleurs n'avaient pas été vains.

Heureusement, à quelques jours de là, au commencement de mars, le général d'Abzac, passant par Berlin, fut invité par Guillaume Ier qui le connaissait depuis longtemps à venir s'entretenir au palais avec lui. Interrogé sur les prétendus armements de la France, il s'efforça de démontrer à l'empereur que tous ces racontars étaient de « véritables bourdes », et que nous n'avions fait aucun préparatif en vue d'une campagne effective contre l'Allemagne. Ces explications parurent rassurer le kaiser qui saisit l'occasion pour affirmer une fois de plus sa résolution de ne pas déclarer la guerre à la France : « Ce serait de ma part, dit-il au général, une imprudence d'autant plus manifeste que les dispositions de la Russie à l'égard de l'Allemagne deviennent aujourd'hui plus douteuses. Le tzar est, il est vrai, resté dans les mêmes dispositions que ses prédécesseurs vis-à-vis de la cour de Berlin, mais il n'est plus, comme eux, le maître absolu de l'opinion du peuple russe qui se ruera sans doute un jour ou l'autre sur les Allemands. Voilà plus de motifs qu'il n'en faut, conclut-il, pour que nous ne nous engagions dans une guerre avec la France que contraints et forcés. » Le prince

impérial Frédéric, que le général d'Abzac vit également pendant son séjour à Berlin, formula devant lui les mêmes jugements, notamment en ce qui concernait la Russie. Et, en quittant la capitale allemande, le général résumait ainsi devant notre ambassadeur les impressions que lui avaient laissées ses entretiens : « Ne nous préoccupons pas outre mesure, pour le moment, des bruits de guerre. *C'est surtout de la Russie qu'on a peur ici.* Aussi, est-ce en vue d'une éventualité se produisant de ce côté qu'on tient à augmenter les armements[1]. » Curieux contraste entre ces confidences recueillies auprès de la famille impériale et les paroles prononcées quelques semaines auparavant par le chancelier devant le Reichstag, alors qu'il se déclarait plus rassuré sur les frontières de l'Est que sur celles de la France.

Une semaine plus tard, l'arrivée de M. Ferdinand de Lesseps, apportant à M. Jules Herbette de la part de la Grande Chancellerie les insignes de grand croix de la légion d'honneur ne fit qu'accentuer encore la détente déjà provoquée par la venue du général d'Abzac. Ce fut alors le prince de Bismarck qui, dans l'hôtel de Pariser Platz, insista devant le « Grand Français » en présence de l'ambassadeur sur la force et la sincérité de ses sentiments pacifiques. Ce langage, que M. de Lesseps fut heureux de rapporter à Paris, Bismarck pouvait le tenir le 11 mars sans crainte d'avoir à le démentir le lendemain, tant il était certain de la soumission et de la discipline des nouveaux élus de son parlement. Ce fut en effet le 12 que le Reichstag vota en troisième lecture, à une imposante majorité, la loi militaire et les crédits demandés.

Rien n'empêchait le chancelier de proclamer s'il le voulait, comme le plus sûr garant de la paix ce résultat auquel il avait tout sacrifié; mais il avait trop réveillé le chauvinisme allemand et les haines contre l'étranger pour que cette paix ne fût pas désormais à la merci d'un incident fortuit ou d'une imprudence nouvelle. Cependant on pouvait considérer comme momentanément évité l'orage qui, trois semaines auparavant, avait été si près de fondre sur l'Europe.

S'il n'éclata pas cette fois, c'est qu'il régnait encore à Berlin un vieil Empereur de quatre-vingt dix ans, désireux de ne

1. Herbette : Flourens 4 et 6 mars.

pas voir troubler les dernières années de sa vie par les risques d'un conflit européen; c'est qu'il y avait sur le trône de Russie un souverain sage, résolu à tout tenter pour maintenir la paix. Et ce fut surtout parce que, sous la présidence d'un chef d'État plein de bon sens, sous la direction d'un président du Conseil et d'un ministre des Affaires étrangères profondément patriotes et conscients de leurs responsabilités, les Français en dépit des provocations du dehors surent garder ce calme dont nous avons montré la dignité et la grandeur.

***

Durant cette crise si grave qui avait mis la paix de l'Europe en danger, l'attention de la Russie s'était surtout concentrée sur la politique occidentale. Chacun sentait que du résultat des élections au Reichstag et de l'éventualité d'un conflit entre la France et l'Allemagne dépendait le rôle à jouer par le cabinet de Saint-Pétersbourg.

Celui-ci, malgré tous les ménagements observés par Berlin à son égard, avait montré le plus grande réserve vis-à-vis du gouvernement allemand. Ni Alexandre III, ni son ministre des Affaires étrangères n'avaient perdu leur sang-froid. Appréciant à leur juste valeur les déclarations et les menaces du chancelier, gardant confiance dans la conservation de la paix, ils cherchaient avant tout à éviter que les événements qui se préparaient ou se développaient en Orient leur fissent perdre la liberté de leurs décisions et de leurs mouvements. Dès le lendemain des élections allemandes, l'optimisme de M. de Giers ressortait de ses entretiens avec notre ambassadeur. Comme tous les esprits clairvoyants, il n'avait pas un instant douté que l'agitation de ces dernières semaines n'eût son origine en Allemagne. N'en voyait-il pas la preuve dans la coïncidence du retour du calme avec la cessation des nouvelles alarmistes venues de Berlin? Le vote du septennat allait, selon lui, exercer maintenant une influence apaisante sur l'esprit de Bismarck, celui-ci ayant obtenu ce qu'il voulait, c'est-à-dire une armée plus forte encore et soustraite pour des années au contrôle parlementaire. De la part de l'Autriche, Giers déclarait n'avoir à craindre pour le moment aucune

agression : « Elle n'osera pas! disait-il; et comme nous sommes décidés à ne pas l'attaquer, toute préoccupation doit être écartée de ce côté. Pas plus que nous, chacun peut le voir, l'Autriche ne fait de préparatifs d'armements. »

« La France et la Russie doivent garder leur pleine liberté d'action », écrivait en même temps le journal *Novosti* dans un article inspiré, selon toute apparence, par la chancellerie impériale. « Si l'une ou l'autre, en effet, s'engageait à conserver sa neutralité, l'Allemagne en profiterait, si c'est la France, pour expulser la Russie des Balkans, et si c'est la Russie, pour déclarer la guerre à la France ». Cette même feuille, insistant sur les raisons qui rapprochaient les deux pays dans leur politique extérieure, reconnaissait nos bons procédés à l'égard de Saint-Pétersbourg. « Au milieu de la crise orientale, ajoutait-elle, la Russie a trouvé à l'ouest de l'Europe une alliée. C'est même uniquement son immixtion dans les affaires d'Orient qui a fait dénoncer par Berlin la France comme l'ennemie du repos de l'Allemagne. » Quelque absolu que fut ce jugement, nous avions intérêt à le voir adopter par l'opinion russe. Toutefois fallait-il modérer tant soit peu le ton de certains organes de presse, trop enclins à propager la croyance que l'idée de la revanche et de la reprise de nos provinces perdues était profondément ancrée au fond du cœur de tous les Français.

Si, du point de vue gouvernemental, l'horizon apparaissait maintenant sous une clarté pacifique, les organes de la presse slavophile affectaient au contraire de considérer comme probable une rupture entre l'Allemagne et la France. Il semblait même que, loin de la redouter, ce parti politique la désirait presque, tant était grande sa confiance dans notre relèvement. Peut-être aussi, en tâchant de faire pénétrer dans les esprits des prévisions contraires à celles de M. de Giers, ces journaux cherchaient-ils à affaiblir la situation de ce ministre et à amener l'empereur à le remplacer par un homme d'État « moins porté » vers l'Allemagne, et surtout plus rapproché de leurs doctrines.

Pendant ce temps, le parti allemand, sans cesse agissant à Saint-Pétersbourg, se plaisait à répéter que « la Russie ne saurait compter sur la France avec laquelle le cabinet de

Berlin trouverait toujours un moyen de s'entendre ». N'allait-il pas, dans son ardeur à dénigrer notre pays, jusqu'à propager les inventions les plus fantaisistes? C'est ainsi que, pour justifier sans doute ses émoluments, un certain Catacazi, agent d'informations interlope aux gages de la police russe, avait annoncé au gouvernement impérial, en y mêlant le nom de notre ambassadeur à Vienne, M. Decrais, l'ouverture de pourparlers entre la France et l'Allemagne au sujet du Luxembourg. Il s'agirait, soutenait-il, de l'abandon du Grand-Duché à la France en échange de notre neutralité dans les affaires d'Orient. En même temps, à Paris, des agents de Berlin se livraient à un jeu analogue, donnant à entendre que l'Allemagne, quand elle le voudrait, saurait s'arranger avec la Russie.

Après avoir démasqué de suite cette double intrigue, c'est à la déjouer que nous devions nous appliquer à Saint-Pétersbourg. Il nous fallait y veiller d'autant plus que les fables en question, — aussitôt démenties d'ailleurs par notre ambassade, — n'avaient qu'un objet : faire naître dans l'esprit d'Alexandre III et dans celui du cabinet de Paris des doutes sur la loyauté réciproque des deux gouvernements.

Mais, comme des calomnies de ce genre il reste souvent quelque chose, le tzar, devant son entourage, s'en était montré tant soit peu ému. M. de Laboulaye avait trouvé trace de cette préoccupation dans les questions embarrassantes que venaient parfois, à brûle-pourpoint, lui poser des familiers de l'empereur. « Pourquoi, lui avait dit certain soir, pendant un bal de Cour, le général Tchérévine, un des hommes ayant le plus l'oreille de son souverain, pourquoi parlez-vous toujours en France de la revanche? Ce mot ne devrait-il pas être rayé de votre dictionnaire? — Ce qu'il faut voir dans nos aspirations, se borna à répliquer M. de Laboulaye, en éludant sa réponse, c'est le double désir de conserver la paix et d'assurer à notre politique une indépendance nous permettant de marcher d'accord avec la Russie dans les questions qui peuvent se présenter. » De même, à quelques jours de là, le comte Woronzof-Dachkoff, ministre de la Cour, lui aussi ami personnel du tzar, avait profité d'une visite à notre ambassadeur pour lui demander son opinion sur l'éventualité d'une

triple alliance entre la Russie, la France et l'Allemagne. « Le prince de Bismarck, répondit M. de Laboulaye, n'admettrait certainement pas une entente à trois, dont l'Allemagne ne serait pas le pivot. »

Quoi qu'il en fût, les efforts du parti allemand pour faire avorter le rapprochement en train de s'opérer entre la France et la Russie demeuraient généralement vains. Le général de Schweinitz venait d'en faire l'expérience, en se voyant refuser une entrevue qu'il avait essayé de se ménager avec Katkoff. Ce n'était donc pas seulement les agents plus ou moins avoués du cabinet de Berlin mais l'ambassadeur d'Allemagne lui-même qui cherchaient à mettre à profit tout incident ou toute circonstance de nature à détourner de nous les dispositions favorables d'Alexandre III.

A propos du voyage de M. de Lesseps, leurs insinuations venaient s'appuyer sur les commentaires tendancieux de certains journaux allemands, autrichiens et même anglais qui s'appliquaient à représenter le « Grand Français » comme porteur de propositions secrètes. Le *Morning Post*, sans doute à l'instigation d'agents officieux de Berlin, n'était-il pas allé jusqu'à prétendre que l'éminent voyageur avait pour mission de discuter avec le chancelier allemand, sur la base du « do ut des », l'échange de la neutralité de la France à l'égard de l'Allemagne contre l'appui de celle-ci en faveur des aspirations françaises en Égypte. Aussi notre ambassadeur avait-il été invité par M. Flourens à calmer les préoccupations manifestées à cette occasion par M. de Giers. Ce voyage, lui assura-t-il, ne cachait aucun but politique. Il s'agissait d'une simple visite de Lesseps à son ami Herbette, celui-ci l'ayant choisi comme parrain pour la remise des insignes de la dignité à laquelle il venait d'être promu.

Puis, c'étaient des imprudences de langage émanées de publicistes slavophiles, qui provoquaient des observations de la part des autorités allemandes. D'autres fois encore, des correspondances plus ou moins officieuses, désagréables pour le cabinet de Berlin et adressées de Saint-Pétersbourg à des journaux étrangers, dénaturaient sciemment la pensée de M. de Jomini, connu pour leur inspirateur habituel. Les récriminations auxquelles ces procédés servaient de prétextes

ne manquaient pas d'émouvoir le souverain russe, toujours désireux de ne pas froisser ses parents Hohenzollern. Mais si, dans ces différentes circonstances, il nous était encore possible de remettre les choses au point, la partie devenait pour nous plus difficile quand des événements imprévus risquaient de rapprocher la cour de Saint-Pétersbourg de celle de Berlin. C'est ce qui se produisit le 1er-13 mars[1], jour où fut découvert un redoutable complot nihiliste tramé contre la vie du tzar.

***

Malgré l'émotion intense causée par cette tentative criminelle, la presse russe, durant les premières semaines, garda, par ordre, le silence le plus absolu. Ce fut seulement dans son numéro du 16 mars (vieux style) que le *Messager officiel* put faire une première allusion à l'arrestation des coupables et à l'ouverture du procès. Aussi M. Flourens prit-il occasion de cet article pour charger le représentant de la France d'exprimer à M. de Giers les sentiments du Président et du gouvernement de la République : indignation profonde partagée par la France entière contre les misérables auteurs de la conjuration, mais satisfaction unanime en apprenant que le souverain russe avait pu échapper à un aussi redoutable danger. En déclarant à M. de Laboulaye combien ces élans de sympathie touchaient Leurs Majestés, Giers l'avait vivement remercié des avertissements et des renseignements précieux fournis quelque temps auparavant par les autorités françaises.

Peut-être le ministre russe eût-il été bien inspiré en bornant là l'expression de sa reconnaissance et en constatant d'une façon moins marquée que « les idées révolutionnaires n'étaient pas aussi enracinées à l'intérieur de la Russie que dans certains pays du dehors, d'où arrivaient », ajoutait-il, « les ordres mettant en mouvement des instruments aveugles ». M. de Giers semblait ainsi partager l'erreur signalée l'année précédente par un écrivain russe auteur de ces lignes : « On constate avec étonnement l'indifférence que provoque le

1. Date anniversaire de l'assassinat d'Alexandre II.

nihilisme à Saint-Pétersbourg et combien peu on le redoute. Le nihilisme est démodé, ce qui est pour lui le pire des enterrements. Je sais qu'on s'en occupe encore beaucoup à l'étranger, mais, dans l'intérieur de l'empire, on le croit vaincu, et à Pétersbourg on ne se donne plus la peine de réfléchir à ce qu'il est devenu. » En affectant trop souvent de considérer la France comme le principal foyer révolutionnaire de l'Europe, les dirigeants des vieux États monarchiques avaient le tort de fermer les yeux devant le mouvement socialiste qui s'étendait de plus en plus chez eux. Les récentes élections allemandes venaient suffisamment de le prouver.

Aussi, répondant à des insinuations de la presse prussienne qui tendaient à imputer aux anarchistes français l'acte du 1er-13 mars, le journal russe *Svet* en recherchait-il plutôt l'origine en Allemagne : « Il faut attribuer un crime à ceux auxquels il profite, et, certes, ce ne serait pas à la France. » Et, quelques jours après, répliquant à une feuille de Berlin, le *Nouveau Temps* écrivait : « On pourrait presque croire que ces individus ont été envoyés en Russie de l'étranger par quelqu'un d'intéressé à provoquer la confusion dans ce pays. » « On s'applique chez nos voisins », faisait d'autre part observer M. Katkoff dans la *Gazette de Moscou*, « à saisir le moment psychologique pour agiter le spectre révolutionnaire et empêcher qu'il ne s'établisse de bons rapports entre la France et la Russie. »

Il y avait, en effet, pour les empires du Centre une occasion à ne pas laisser échapper. C'est pourquoi la question des anarchistes revenait immédiatement à l'ordre du jour dans le public et dans les journaux germaniques. De son côté, la presse de Vienne trouvait le moment opportun pour « parler de la solidarité des puissances conservatrices ». L'Autriche et l'Allemagne avaient vraiment beau jeu à dénoncer de nouveau la France comme le foyer des révolutions et à faire répandre cette idée par des agents officiels et officieux. On les voyait, en effet, partout, ces agents observateurs, parfois même provocateurs, qui, sous l'impulsion de Bismarck, s'étaient peu à peu répandus en masse, soit d'eux-mêmes, soit par ordre, dans les divers milieux de la société russe. Cette véritable invasion avait sévi surtout sous le règne

d'Alexandre II. Ouvriers, commerçants, industriels, banquiers, parfois fonctionnaires et même officiers allemands qui, installés depuis de longues années sur le territoire de l'empire, avaient fini par obtenir une naturalisation, tous travaillaient de concert et vers le même but. Leur influence, chaque jour grandissante, ne s'employait pas seulement à poursuivre pacifiquement l'annexion économique des provinces baltiques et à ébranler l'action russe dans les Balkans; ils allaient répétant de tous côtés que l'Allemagne et l'Autriche représentaient, seules encore en Europe, les vieux principes conservateurs qui font la force des monarchies. Ce parti germanique, remarquablement organisé dans presque toute la Russie, notamment à Pétersbourg, trouvait un puissant appui — souvent même une direction — auprès de toute une coterie de fonctionnaires de la Cour, adversaires résolus de ce qu'il appelaient « l'esprit occidental ». Des encouragements, en admettant qu'ils en eussent besoin, leur arrivaient parfois des marches mêmes du trône, sur lesquelles, depuis le début du siècle, tant de princesses allemandes, par suite de leur mariage avec des grands-duc, étaient venues s'asseoir.

Quelques jours après la découverte du complot, notre ambassadeur voyait déjà se développer cette campagne qu'il s'agissait d'arrêter sans retard : « Ne serait-il pas opportun », écrivait M. de Laboulaye au Quai d'Orsay, « de prévenir dès maintenant dans leur germe les difficultés que peut susciter à notre politique la présence sur le territoire français d'étrangers glorifiant — comme ils viennent de le faire dans une réunion récemment tenue à Paris — l'assassinat de l'Empereur Alexandre II? Et pourtant nous ne devrions pas oublier certaine recommandation adressée par M. de Giers à l'un de mes prédécesseurs : « Gardez chez vous nos nihilistes. C'est là que, hors de la Russie, ils sont encore le mieux surveillés et qu'il leur est le moins facile de nous nuire. » Le Ministre russe aurait eu raison d'ajouter : « A la condition toutefois qu'ils soient muselés ».

***

Tandis qu'en France et en Russie les gouvernements évitaient tout ce qui pouvait risquer de troubler la paix, l'Alle-

magne ne montrait pas qu'elle eût renoncé à sa politique de provocation. Bientôt, en effet, un nouvel incident — cette fois incident de frontière — allait pendant plusieurs jours faire de nouveau redouter un conflit. Durant ces dernières semaines, les violations de territoires étaient devenues fréquentes de la part des douaniers allemands dans la région des Vosges. Celle qui eut lieu le 20 avril n'aurait présenté qu'une importance relative, si elle n'avait pris une gravité particulière du fait des circonstances qui l'accompagnaient.

M. Schnæbelé, depuis de longues années commissaire spécial de surveillance à la gare frontière française de Pagny-sur-Moselle, était considéré comme un consciencieux fonctionnaire bien noté pour son zèle et son habileté à remplir ses devoirs professionnels. Étaient-ce ces qualités qui le rendaient suspect aux Allemands? Toujours est-il qu'à la suite d'un rapport des autorités de Strasbourg le signalant à l'attention de la Cour de Leipzig, celle-ci l'avait compris dans des poursuites pour tentatives d'espionnage; elle délivrait en même temps un mandat d'arrêt contre lui pour le jour où il viendrait à pénétrer sur le sol de l'empire. Schnæbelé ignorait sans doute les mesures prises lorsque, le 18 ou le 19 avril, il reçut une communication officielle de M. Gautsch, son collègue allemand d'Ars-sur-Moselle, localité lorraine la plus proche. Cette lettre lui donnait rendez-vous sur la frontière dans le but de régler d'un commun accord une affaire de service. Il s'agissait de déterminer l'emplacement exact d'un poteau-limite qui venait d'être renversé.

Considérant à bon droit une telle convocation comme un sauf-conduit, le commissaire français s'y rendit sans hésiter. Mais, à peine s'était-il aventuré de quelques mètres sur le territoire lorrain, que soudain il se sentait assailli brutalement par deux agents qui dissimulaient sous des blouses grises leur véritable qualité. Après avoir réussi à se dégager et à reculer sur le sol français[1], il s'y voyait poursuivi, renversé, arrêté, puis traîné menottes aux mains à Novéant, enfin transporté jusqu'à la prison de Metz pour y être écroué préventivement et mis au secret. Aussitôt informé, notre Garde des Sceaux,

1. Ce récit de M. Schnæbelé fut confirmé par plusieurs témoins qui travaillaient dans les champs au moment de l'incident en question.

d'accord avec son collègue des Affaires étrangères, chargeait le procureur général de Nancy de se rendre à Pagny en vue de procéder sur place à une enquête.

Tout d'abord deux questions principales se posaient. Le commissaire de surveillance français avait-il passé la frontière sur un appel officiel de son collègue, — ce qui sans nul doute le mettait sous la sauvegarde de ce dernier, — et pouvait-il être prouvé qu'il y eût guet-apens? D'autre part, sur quel territoire, allemand ou français, l'arrestation avait-elle été opérée? Cette affaire relevant ainsi du droit international, il s'agissait de la régler sans retard en se plaçant au point de vue diplomatique, plus favorable que tout autre à un arrangement. Aussi notre représentant à Berlin fut-il immédiatement chargé par M. Flourens de présenter à la Wilhelmstrasse la réclamation de la France.

Grâce à la prudence qu'en attendant le retour à son poste de l'ambassadeur en congé, le chargé d'Affaires français, M. Raindre, apporta dans ses premières démarches, toute complication grave put être écartée dès le début. Au cours de l'enquête et des négociations menées ensuite parallèlement à Berlin et à Paris, MM. Herbette et Flourens firent également preuve de tact et de sagacité. Leur action était, d'ailleurs, aidée par le calme dont ne se départit pas le gouvernement français, notamment le Président du Conseil, et aussi — comme le constate M. de Freycinet dans ses *Souvenirs* — par la fécondité des ressources jointes à la science juridique du Président de la République. M. Grévy sut en outre arrêter certaines paroles imprudentes du général Boulanger, évitant ainsi que, dans l'éventualité d'un conflit, une part de responsabilité pût être rejetée sur le ministre de la Guerre français.

A la première nouvelle de l'incident, l'émotion avait été d'autant plus vive à Paris et parmi les populations de nos départements frontière que les esprits croyaient à un apaisement complet dans l'état des relations franco-allemandes. Elle s'était traduite immédiatement par une baisse considérable des valeurs de bourse et un ralentissement marqué dans les opérations commerciales entre les deux pays. Aussi fut-ce un soulagement général quand, dans les derniers jours d'avril,

la France apprit le règlement définitif de la question. Malgré l'attitude peu conciliante prise par le comte Herbert de Bismarck et les arguties opposées tout d'abord par les autorités et les juristes allemands, le chancelier dut finalement s'incliner, comme il s'y était engagé à l'avance, devant la preuve indéniable de l'illégalité de l'arrestation. Il fut reconnu que la lettre de Gautsch, qui donnait rendez-vous à Schnæbelé, aurait dû constituer pour les fonctionnaires des deux pays un sauf-conduit certain[1]. On ne pouvait dire, pourtant, que le prince de Bismarck eût apporté quelque bonne grâce au cours de cette négociation. Persistant dans ses accusations d'espionnage et même de haute trahison contre l'agent français, dont, insinuait-il, on n'ignorait pas à Paris les agissements, il ne cessa de soutenir que l'arrestation avait été opérée sur le territoire allemand, et s'attacha jusqu'au bout à justifier la conduite des autorités impériales. Quoi qu'il en fût, le chancelier, se rendant compte en même temps de l'exaspération que des difficultés de ce genre produisaient dans les masses profondes de la nation française, donna le 29 avril l'ordre de relâcher le Commissaire de surveillance. Celui-ci ne reprenait, pas plus d'ailleurs que son collègue allemand d'Ars-sur-Moselle, possession de ses fonctions.

La France sortait avec honneur de ce différend. En restant sur le terrain juridique elle avait déterminé dans toute l'Europe un mouvement général de sympathie en sa faveur. En Russie notamment, l'opinion publique avait attentivement suivi toutes les phases successives de l'affaire. La presse russe blâmait unanimement les procédés du cabinet de Berlin qu'elle considérait comme une « manœuvre provocatrice ». Dans les sphères officielles on se réjouissait de la solution intervenue; on rendait hommage à la sagesse et à l'habileté du gouvernement de la République ainsi qu'à la prudente réserve observée par nos journaux de toutes nuances. M. de Giers s'était exprimé devant notre ambassadeur dans les termes les plus flatteurs pour notre ministre des Affaires étrangères. « Le sang-froid dont a su faire preuve la diplomatie française, disait-il, a été particulièrement remarqué et apprécié. »

1. Note du 28 avril remise par Bismarck à Herbette.

De ce pénible incident il restait à Pétersbourg comme à Paris l'impression que, si Bismarck avait cédé, c'était en raison de la mauvaise posture où il venait de se mettre dans une question de droit international. Vis-à-vis d'un pays comme l'Allemagne, nous ne devions donc pas nous sentir, pour l'avenir, à l'abri d'autres difficultés du même genre, dont le règlement toujours pénible ne fait qu'exciter les esprits et aigrir des rapports entre les peuples.

C'était pour la presse moscovite une occasion de nous faire entendre les paroles les plus amicales. L'organe de M. Katkoff, protestant contre l'augmentation toujours croissante des armements allemands, établissait un parallèle entre le langage sympathique à la Russie tenu par les journaux français et l'attitude hostile des feuilles de Cologne et de Berlin. « Les rapports étroitement amicaux du baron de Mohrenheim avec les membres du cabinet de Paris, observait la *Gazette de Moscou*, répondent plus que jamais en ce moment à la situation internationale de notre pays et à ses intérêts nationaux. Dans toute l'Europe, la France est seule à se conduire avec nous d'une façon correcte et désintéressée. En dépit de ses institutions si différentes des nôtres, son gouvernement, fermement opposé à toute propagande révolutionnaire, sait se comporter à l'égard des traditions monarchiques des autres États avec un loyal respect qui pourrait servir d'exemple. »

Ainsi l'Allemagne, si mauvaise psychologue à toutes les périodes de l'histoire, n'arrivait avec ses provocations répétées qu'à s'aliéner les sympathies des autres nations. Sa politique contribuait même à resserrer les liens qui déjà se nouaient au-dessus de sa tête entre ses deux puissantes voisines de l'Est et de l'Ouest.

EDMOND TOUTAIN

LETTRES ET JOURNAL INTIME DU COMTE AXEL DE FERSEN

La personnalité de Fersen est demeurée jusqu'à ce jour assez mystérieuse. Ce n'est pas faute de documents : Fersen a laissé un journal intime d'une importance considérable (il ne comprend pas moins de dix mille feuillets)[1] et de nombreuses lettres.

Ces textes conservés dans les archives de Stafsund (près de Stockholm) et celles de Lœfstad (Ostrogothie) ont déjà été consultés par M. Klinckowström et M. Heidenstam. Mais leur publication intégrale et leur étude minutieuse n'avaient pas été faites jusqu'à ce jour. Cet important travail a été mené à bien par madame Söderhjelm, à l'obligeance de qui nous devons de pouvoir publier les textes que l'on va lire.

Rappelons que le comte Axel Fersen, né en 1755 à Stockholm, appartenait à une des plus grandes familles suédoises. Son père était sénateur, feld-maréchal et maréchal de la noblesse. Par sa mère il appartenait à une famille d'origine française : les la Gardie.

Dès l'âge de quatorze ans, Fersen fit un voyage dans les diverses cours d'Europe. De 1774 à 1778, il vécut à la cour de Gustave III dont il fut le compagnon favori. En 1778, nouveau voyage en Europe : à Londres, Fersen songe à épouser une demoiselle Leyel, mais les négociations échouent: à Paris, il est présenté aux souverains. Marie-Antoinette lui témoigne tout de suite beaucoup de sympathie... De 1780 à 83, Fersen, qui avait un goût très marqué pour la carrière des armes, combat en Amérique, aux côtés de Rochambeau, dont il est l'aide de camp. En 83, lors de son retour en France, Marie-Antoinette ne lui dissimule pas qu'elle éprouve à son égard un sentiment des plus vifs. Toutefois, d'après la correspondance de Fersen à sa sœur (qui fut toujours pour lui une confidente), la reine n'admet véritablement le Suédois dans son intimité qu'en 1788. A cette époque Fersen était,

1. Ce journal, tenu au jour le jour, embrasse les années 1770-1809. La partie qui porte sur la période 1776-1791 a été brûlée du vivant de Fersen.

depuis quelque cinq années déjà, colonel du Royal-Suédois et il avait noué des liens d'amitié avec de nombreux Français.

La beauté de Fersen semble avoir été assez généralement reconnue par ses contemporaines. Il est assez piquant de retrouver dans les lettres qui lui furent adressées les messages particulièrement enflammés d'une dame dont l'identité n'avait pu être révélée jusqu'à ce jour, mais dont le nom est aujourd'hui connu grâce aux travaux de madame Söderhjelm : il s'agit de la comtesse de Saint-Priest, femme du ministre de Louis XVI dont on a lu récemment les mémoires dans la *Revue de Paris*.

On se souvient peut-être du jugement formulé par Saint-Priest sur Fersen et il paraîtra d'autant plus intéressant de connaître l'opinion du Suédois sur le ministre de Louis XVI.

Fersen avait beaucoup d'estime pour Saint-Priest.

M. de Saint-Priest, écrit-il à son père le 1er février 1790, *joint à l'esprit du caractère et de la fermeté et si l'occasion s'en présentait c'est le seul sur lequel le roi puisse s'appuyer. Je suis fort bien avec lui, sa maison est la mienne, il me comble de bontés, de politesses et de confiances. Je sais par lui ce qui se passe, et souvent même il me consulte. Malgré tout cela, je ne lui dis que ce que je veux, et je suis prudent; la réserve est plus que jamais nécessaire.*

Fersen a toujours été un homme froid et réservé, toutefois on comprendra qu'en l'espèce il crut bon de surenchérir encore sur sa prudence ordinaire. Voici d'ailleurs quelques phrases extraites des lettres de madame de Saint-Priest à Fersen. Elles donnent à penser que Fersen ne rendait qu'avec modération le sentiment qu'il avait inspiré.

Je vous écrirai toujours, vous serez mon seul ami, mon bonheur sera de vous revoir. Mais je ne vous ferai plus lire dans mon cœur, ce sera le seul secret que je garderai pour moi; je ne vous cacherai aucun des autres; cela me serait impossible, je vous le répète; vous devez me croire et être content de moi.

Un autre jour :

Comme je vous l'ai souvent dit, si mon sentiment pour vous n'avait pour base l'estime et l'amitié, il y a longtemps qu'il n'existerait plus. Vous pouvez le croire, ma conduite le prouve, je n'ai aucun motif de feindre avec vous, je vous rends justice et je vous aime pour vous. Le reste ne dépend ni de vous ni de moi. Je suis contente de votre bonheur et ne désire plus le mien.

On devine par ces extraits que l'amour de Fersen pour la reine n'était pas ignoré de madame de Saint-Priest. Il serait inexact pourtant de croire que la vie du comte fût tout entière consacrée à la reine. On a des raisons de penser qu'il eut maintes aventures.

L'une d'entre elles a une véritable importance historique. Il s'agit de sa liaison avec madame Sullivan, une Italienne d'origine, qui, après plusieurs intrigues retentissantes, s'était établie quasi conjugalement avec un Anglais nommé Crawford.

En 1789-90, au temps même où Fersen fréquentait plus régulièrement que jamais Versailles puis les Tuileries, sa présence et ses conseils paraissant de plus en plus nécessaires à la reine, ses visites à la maison Crawford n'en étaient pas moins fréquentes. Et les expressions très dénuées d'ambiguïté qui émaillent le récit de ces visites dans son Journal Intime ne permettent pas de douter de la nature de ses relations avec madame Sullivan-Crawford.

On sait la part essentielle que Fersen eut dans l'organisation de la fuite de Varennes; ce fut lui qui, avec l'aide généreuse des Crawford (madame Crawford, plus favorisée, il est vrai, avait les mêmes résignations que madame de Saint-Priest), monta toute l'affaire. Il quitta, d'ailleurs, la famille royale à Bondy pour se réfugier à Bruxelles, où la nouvelle de l'arrestation de Varennes lui parvint bientôt. Il devint aussitôt un des plus actifs organisateurs du mouvement contre-révolutionnaire à l'étranger et multiplia les démarches en faveur de Louis XVI.

Mais la séparation d'avec la reine lui pesait lourdement, et en 1792, au mépris des dangers auxquels une pareille expédition l'exposait, il entreprit un voyage secret à Paris. Le roi Gustave III lui avait, par ailleurs, confié une mission secrète auprès de Louis XVI, ayant pour objet la préparation d'une nouvelle évasion.

Les pages que l'on va lire permettront de suivre les curieuses étapes de ce voyage, au cours duquel Fersen revit et la souveraine et madame Sullivan. Tous les commentaires qui accompagnent les textes de Fersen sont de madame Söderhjelm. — (N. D. L. R.)

UN VOYAGE SECRET DE FERSEN A PARIS

Marie-Antoinette avait formellement déconseillé Fersen de venir à Paris. Mais cette idée le hantait. Son désir de la voir s'accrut encore, lorsqu'il reçut de Paris des lettres où Crawford lui racontait qu'il avait vu la reine. Il note dans son Journal intime, le 11 janvier :

Mercredi 11. — Lettre de Sullivan, écrite par Simolin. Des nouvelles. Une d'elles apportée par Hodges, une de Crawford, il a vu la R (eine) et causé avec elle.

« Je ferai tous mes arrangements pour arriver le 3, à 6 heures du soir, » écrit Fersen à Marie-Antoinette le 27 janvier 1792. Il était maintenant d'autant plus convaincu de la nécessité de son voyage à Paris, que Marie-Antoinette s'était laissée entraîner par les Constitutionnels à commettre un acte que Fersen considérait comme absolument contraire aux intérêts de la famille royale. Elle venait en effet d'adresser à l'Empereur un appel qui n'exprimait ni ses opinions à elle ni celles

du roi. Dans une lettre à Fersen, elle avoua que cet appel avait été rédigé par Duport, Lameth et Barnave. Mais, bien qu'elle reniât l'appel aussitôt après l'avoir envoyé, l'hostilité des puissances européennes redoubla. Tout le monde allait dorénavant se désintéresser du sort de la famille royale et de la monarchie. Pour Fersen qui voyait la gravité de la situation, il s'agissait donc de prendre immédiatement les mesures qui s'imposaient, sans quoi il serait bientôt trop tard. Il se décida à partir. « La reine a consenti que j'aille à Paris, » dit-il dans une note du 21 janvier, « mon voyage à Paris est fixé au 3 février ».

A son ami Taube, il écrit quelques jours plus tard, le 29 janvier :

Mon arrivée à Paris est fixée au 3 février à 6 heures du soir; je partirai d'ici le 1er, car ma santé n'est pas assez bonne pour courir beaucoup la nuit et il faut que je puisse arriver à l'heure; je ne serai de retour ici que le 15 ou 16 selon la tournée que je serai obligé de faire en France.

Mais à peine avait-il envoyé cette lettre, qu'il reçut une lettre de Marie-Antoinette, le priant de différer son voyage : il écrit dans son Journal intime :

D(imanche) 29. — Lettre d'Elle, qui me prie de différer mon voyage jusqu'à ce que le décret sur les passeports soit rendu et la tranquillité un peu rétablie à Paris. On y parlait beaucoup du départ du Roi. Les papiers indiquent par Calais : voilà le fruit de l'indiscrétion française, ceux qui en ont imaginé le projet l'ont dit à tout le monde et les espions l'ont mandé. Ce contretemps me fâcha.

Quelques jours plus tard, il y eut contre-ordre. Il écrit dans son Journal :

M(ardi) 31. — Reçu lettres que je peux venir, mais il faut attendre l'arrivée de Simolin.

M. Simolin, l'ami de Fersen et de Crawford, ministre de Russie à Paris, avait été rappelé de son poste, depuis que Catherine et Gustave III avaient refusé de reconnaître la Constitution. Il avait, par l'entremise de Crawford, obtenu une entrevue avec Louis XVI. « A la suite d'une conversation que j'eus avec la reine, elle me dit que le roi désirait envoyer quelqu'un auprès de l'Empereur », raconte Crawford dans sa notice, et ajoute : « On ne pouvait faire un meilleur choix que Simolin. J'ai connu peu d'hommes dans la carrière diplomatique. qui tinssent une marche plus régulière, plus sûre, ou qui eussent un tact plus juste que lui. »

En attendant l'arrivée de Simolin, son espoir fut de nouveau déçu, Il note dans son Journal le 3 février :

Vendredi 3. — Lettre d'Elle qu'il est impossible à cause des passeports individuels de venir et qu'il faut y renoncer. Cela est mal pour moi et les affaires. On a feint de soupçonner le départ du Roi; on a excité du bruit dans Paris, le tout pour empêcher la nouvelle garde du Roi de prendre ses fonctions, ce qui est fixé au 10, et on a fait les passeports pour empêcher le départ, s'il devait avoir lieu. Le moyen n'est pas mauvais.

Le 5 février il écrit à Taube :

Mon voyage à Paris ne peut plus avoir lieu. Le décret qui vient d'être fait sur les passeports le rend impossible. Il faut, pour en avoir, se présenter. Malgré tout cela j'avais persisté dans mon projet, et, en me défigurant un peu, j'aurais peut-être pu passer comme domestique de M. de Reutersweard. Mais la Reine m'a mandé que c'était trop risquer et que cela pourrait les compromettre, que d'ailleurs la fermentation qui augmente tous les jours à Paris en rend le séjour très dangereux, qu'on va faire des perquisitions dans les maisons et que le bruit qu'on ne cesse de répandre sur le départ du Roi a augmenté beaucoup la surveillance au château! Ainsi il faut abandonner ce projet, je prendrai donc le parti d'envoyer au Roi et à la Reine le mémoire du roi[1] et ses lettres et j'appuierai de toutes mes forces leur contenu, mais ces passeports rendent, au moins pour le moment, la fuite du Roi impossible.

Si le Roi se décide à envoyer M. Crawford en Angleterre, il faudrait qu'il lui écrivît une lettre de sa main remplie de ces choses flatteuses qu'il savait dire mieux qu'un autre et qui ont toujours un effet assuré. Il vaudrait mieux m'envoyer une lettre chiffrée et je la lui donnerais. Il est à Paris depuis un mois, mais il revient dans quelques jours. La Reine l'a traité avec beaucoup de bonté et lui a parlé de tous ses projets avec la plus grande confiance. Je me chargerais de sa correspondance, car il craint de ne pas écrire assez bien le français, c'est ce qui l'a empêché de donner des nouvelles au Roi au mois de juillet et il n'a jamais osé envoyer la lettre qu'il écrivait alors, et que je vous envoie à présent, de peur qu'elle ne fût pas bien.

1. Gustave III.

Trois jours plus tard, de nouvelles instructions lui firent changer d'avis :

Pris mon parti d'aller à Paris sur une lettre de la R(eine) qui me mande que le décret sur les passeports ne sera pas sanctionné, et des Français qui ont très bien passé, écrivent pour en prévenir.

Simolin arriva le 9 février. Fersen note pour ce jour :

J(eudi) 9. — Assez beau; doux. Simolin arrivé à 11 heures sans aucun obstacle. Dîné avec lui chez Breteuil. Il est fort bien, il va à Vienne de la part de la Reine pour instruire l'Empereur de leur position, de l'État de la France et de leur désir positif d'être secouru. Il les a vus secrètement. La Reine lui a dit : « Dites à l'Empereur que la nation a trop besoin du Roi et de son fils pour qu'ils aient rien à craindre, c'est eux qu'il est intéressant de sauver. Quant à moi, je ne crains rien et j'aime mieux courir tous les dangers possibles que de vivre plus longtemps dans l'état d'avilissement et de malheur où je suis. » Simolin a été touché aux larmes de sa conversation, il m'a porté des lettres charmantes de la Reine à l'Impératrice, à l'Empereur et au prince Kaunitz.

Le départ de Fersen eut lieu le 11 février. C'était une entreprise risquée, car depuis Varennes il était très mal vu en France. Aussi le voyage fut-il très mouvementé. Accompagné seulement de son ordonnance, Reuterswärd, il se mit en route. Les deux voyageurs, déguisés en courriers diplomatiques, étaient porteurs de missives de Gustave III, roi de Suède, pour la cour de Portugal, missives fictives que Fersen s'était donné beaucoup de mal à fabriquer, mais qui toutes portaient le sceau royal. Ils arrivèrent pourtant heureusement à Paris, après de multiples incidents. Mais ce n'est qu'à l'arrivée que commencèrent les véritables difficultés.

Le plus difficile fut peut-être de se soustraire à la jalousie de Crawford, car madame Sullivan tint Fersen caché dans une chambre à l'étage supérieur de la maison de Crawford, à l'insu de celui-ci. On fit croire au valet de chambre qui lui servait les repas au lit, que Fersen était le fils de madame Sullivan qui s'était enfui de la cour de Wurtemberg[1] et devait se cacher. Ce n'est que lorsque les soupçons de Crawford s'éveillèrent, que Fersen se décida à sortir de sa cachette. Au moyen d'une lettre fictive à madame Sullivan, il fit croire à Craw-

1. Madame Sullivan avait été la maîtresse du duc Charles-Ernest de Wurtemberg, de qui elle avait eu trois enfants.

ford qu'il venait d'arriver à Paris et qu'il repartirait aussitôt. Pour plus de sûreté, Fersen s'éloigna en effet pour quelques jours de Paris.

Mais il y avait d'autres difficultés que celles dont nous venons de parler. En se rendant aux Tuileries par exemple, il s'exposait à de multiples risques. Le premier soir de son séjour à Paris il eut une entrevue avec Marie-Antoinette et le lendemain il vit le roi. Les notes de son Journal intime pendant ces jours sont très personnelles. Comme elles se rapportent à son dernier séjour à Paris et relatent sa dernière entrevue avec Marie-Antoinette, nous les publions ici intégralement. Elles sont d'autant plus intéressantes qu'elles nous donnent une idée de ce que fut la double vie que menait Fersen au cours de ces années.

S. 11. — Temps gris, doux. Envoyé par le courrier de Simolin une lettre à Stedink[1]. Simolin parti à 11 heures : moi à 9 heures 1/2 en chaise de courrier avec Reutersverd, sans domestique. Nous avions un passeport de courrier pour le Portugal sous des noms supposés, les lettres et le mémoire du Roi au Roi de France adressés à la Reine de Portugal, que j'avais mis sous l'enveloppe de l'ambassade de Suède à Paris avec un faux chiffre, en contrefaisant la signature du Roi et une de même contrefaite à Bergstedt, le chargé d'affaires, signée Franc, le tout cacheté des armes de Suède faites ici. J'avais aussi, pour ma sûreté, une lettre de créance comme ministre près de la Reine de Portugal : à 8 heures nous étions à Tournay. Couché là.

D. 12. — Beau et doux; parti à 3 heures 1/2 du matin. Reutersverd fut voir le soir M. d'Avoncourt commandant pour avoir les postes. Il le prit pour un courrier suédois et lui dit qu'il n'arriverait que dans quinze jours à Paris et serait arrêté partout. A Orchies on ne nous dit rien. Nous déjeunâmes à Bouchain, dînâmes à B... et couchâmes à Tournai. Notre chariot cassa à Péronne. Nous y fûmes à 4 heures. Arrivé à Gournai à 1 heure 1/2 du matin. Je me tenais très caché : j'avais une perruque; partout on fut très poli et surtout à Péronne, même les gardes nationaux.

L. 13. — Très beau et doux. Parti à 9 heures 1/2; arrêté deux heures à Louvres pour dîner; arrivé sans accident à Paris à 5 heures 1/2 du soir, sans qu'on nous dise rien. Laissé descendre mon officier à l'hôtel des Princes, rue de Richelieu.

1. Ministre de Gustave III à la cour de Catherine II.

Pris un fiacre pour aller chez Gog[1]..., rue Pelletier. Le fiacre ne savait pas la rue. Crainte de ne pas la trouver. Un autre fiacre nous l'indiqua, Gog... n'y était pas. Attendu dans la rue jusqu'à 6 heures 1/2. Pas venu. Cela m'inquiéta. Voulus aller prendre Reutersverd, il n'avait pas trouvé place à l'hôtel des Princes. On ne savait où il était allé. Retourné chez Gog... Pas rentré. Pris le parti d'attendre dans la rue. Enfin à 7 heures arrivé. Ma lettre n'était arrivée que le même jour à midi et on n'avait pu le joindre avant. Allé chez *Elle*[2]; passé par mon chemin ordinaire; peur des gardes nationaux; son logement à merveille; *resté là.*

M. 14. — Très beau et doux. Vu le Roi à 6 heures du soir. Il ne veut pas partir et il ne peut pas, à cause de l'extrême surveillance, mais, dans le vrai, il s'en fait un scrupule, ayant si souvent promis de rester, car c'est un honnête homme. Il a cependant consenti, lorsque les armées seraient arrivées, à aller avec des contrebandiers toujours par les bois, et se faire accompagner par un détachement de troupes légères. Il veut que le congrès ne s'occupe d'abord que de ses réclamations et, si on les accordait, insister alors pour qu'il sorte de Paris dans un lieu fixé. Si on refuse, il consent que les Puissances agissent et se soumet à tous les dangers. Il croit ne rien risquer car les rebelles en ont besoin pour obtenir une capitulation. Il portait le cordon rouge, il voit qu'il n'y a de ressources que la force, mais, par une suite de sa faiblesse, il croit impossible de reprendre toute son autorité. Je lui prouvai le contraire. Cependant, à moins d'être toujours encouragé, je ne suis pas sûr qu'il ne soit tenté de négocier avec les rebelles; ensuite il me dit : « *Ah! ça, nous sommes entre nous et nous pouvons parler, je sais qu'on me taxe de faiblesse et d'irrésolution, mais personne ne s'est jamais trouvé dans ma position; je sais que j'ai manqué le moment, je l'ai manqué. C'était le 14 juillet. Il fallait alors s'en aller et je le voulais. Mais comment faire, quand Monsieur lui-même me priait de ne pas partir, et que le maréchal de Broglie qui commandait me répondait : « Oui, nous pouvons aller à Metz mais que ferons-nous quand nous y serons? » J'ai manqué le moment, et, depuis, je ne l'ai pas retrouvé. J'ai été abandonné de*

1. Goguelat, secrétaire de Marie-Antoinette.
2. La Reine.

tout le monde. » Il me pria de prévenir les puissances : qu'elles ne devaient pas être étonnées de tout ce qu'il serait obligé de faire, qu'il y était obligé et que c'était l'effet de la contrainte : « *Il faut, dit-il, qu'on me mette tout à fait de côté et qu'on me laisse faire.* » Il désira aussi qu'on expliquât aux puissances qu'il n'avait sanctionné le décret sur les séquestres des biens des émigrés que pour les conserver; sans cela ils auraient été pillés et brûlés, mais qu'il ne consentirait pas à ce qu'on les vende comme biens nationaux. Il a aussi voulu, par là, faire passer son veto sur les passeports. La Reine me dit qu'elle voyait Alexandre Lameth et Duport, qu'ils lui disaient sans cesse qu'il n'y avait de remèdes que des troupes étrangères, sans cela tout était perdu, que ceci ne pouvait durer, qu'eux avaient été plus loin qu'ils ne voulaient et que c'étaient les sottises des aristocrates qui avaient fait leurs succès et la conduite de la cour qui les aurait arrêtés, si elle s'était jointe à eux[1]. Ils parlent en aristocrates, mais elle croit que c'est l'effet de la haine contre la société actuelle où ils ne sont rien et n'ont aucune influence et de la peur voyant que tout ceci doit changer et voulant se faire d'avance un mérite. Malgré cela, elle les croit mauvais, ne s'y fie pas mais s'en sert, cela est utile; tous les ministres sont des traîtres qui trahissent le Roi. M. Cahier de Gerville surtout est le plus mauvais et menace sans cesse de quitter le conseil et de dénoncer les confrères. Bertrand est bon, mais, seul, il ne peut rien. Narbonne et Lessart feront tout pour se conserver et rien pour le Roi. Cahier de Gerville était un petit avocat à 700 livres par an. Madame Rocherette était maîtresse de Gouvion et lui disait tout. Elle n'avait que des soupçons; interrogée le lendemain du départ, elle a dit des horreurs sur la Reine. Ayant été demandé si elle n'a pas entendu passer par cette porte et si elle n'a pas eu peur, en ne venant pas avertir, elle dit qu'elle y entendait passer si souvent, quand le Roi était couché, que cela ne lui paraissait pas nouveau. Depuis quelque temps la garde était souvent triplée. Ce jour du 20 juin, elle l'était de l'après-dîner. M. de Valori, à qui on avait dit le matin qu'il serait envoyé en courrier avec les deux camarades, l'avait dit à mademoiselle I..., sa maîtresse

1. Aux partisans de la Révolution.

qui l'était aussi de M...[1], un enragé. En passant le grand Carrousel la Reine envoya M...[1] qui l'accompagna et qui ne savait pas où était le petit Carrousel : il le demanda à la sentinelle de la garde à cheval. A Châlons ils furent reconnus. Un homme avertit le maire, qui prit le parti de lui dire que, s'il en était sûr, il n'avait qu'à le publier, mais qu'il serait responsable des suites. Les gardes du corps bons à rien. M. de Dampierre qui était venu les voir donnait le bras à une des femmes du Dauphin, pour aller en voiture. Elle l'avertit de s'en aller, qu'on lui en voulait; il lui dit que non, il monta à cheval et, à cinquante pas, on le tira dans la plaine comme un lapin. Quand il fut tombé du cheval, on le massacra et ils revinrent à la voiture les mains ensanglantées et portant la tête.

La Reine donna un morceau de bœuf à la mode que j'avais mis dans la voiture. Une voix cria : « N'en mange pas, ne vois-tu pas qu'on veut t'empoisonner? » Elle en mangea sur-le-champ et en fit manger à M. le Dauphin. Latour-Maubourg et Barnave fort bien. Pétion indécent. Le premier ne voulut jamais monter dans la voiture du Roi. Il dit qu'il devait être assuré de lui, mais qu'il serait intéressant de gagner les deux autres. Pétion dit qu'ils savaient tout, qu'ils avaient pris une voiture de remise près du château, menée par un Suédois. Il feignit de ne pas savoir mon nom et s'adressa à la Reine pour le savoir. Elle répondit : « Je ne suis pas dans l'usage de connaître le nom des cochers de remise. » Madame Rocherette se présenta toute parée; elle comptait être femme de chambre; elle avait plusieurs fois avant le départ cherché le portefeuille de la Reine. Ils furent, depuis 6 heures du matin jusqu'à 7 heures du soir, depuis Meaux aux Tuileries sans oser baisser ni stores ni jalousies. Pendant les 6 heures toujours des officiers dans la chambre attenante. Ils voulaient coucher dans la chambre de la Reine. Tout ce qu'elle put obtenir fut qu'ils resteraient entre les deux portes. Deux ou trois fois, ils sont venus, dans la nuit, voir si elle était dans son lit. Une nuit qu'elle ne pouvait dormir et qu'elle alluma sa lanterne, l'officier entra et s'établit en conversation. Un camp devant les fenêtres qui faisait un sabbat infernal toute la nuit. Les officiers dans la chambre se relevaient toutes les deux heures.

1. Omis par Fersen.

Je dis que, pour la vraisemblance, je devais faire une pointe vers l'Espagne jusqu'à Orléans ou Tours et que je serais de retour lundi ou mardi à 9 heures 1/2 : je la quittai, je trouvai Reut... au pont Royal. Nous allâmes en fiacre chez Elle[1]. Je fis la même route qu'avec le Roi[2]. Cela me le rappela vivement. A 10 heures Frantz me fit entrer; je logeai avec Joseph[3]... qui avait deux chambres. Lui[4] était sorti, nous prîmes le thé ensemble; à 12 heures 1/2 je me couchai.

Mercredi 15. — Beau, froid. Je me levai à 10 heures 1/2; je fis ma toilette tout seul. Frantz m'apporta à déjeuner. Quand lui sortait à midi 1/2, elle me venait voir un moment; on m'apportait un peu à dîner qu'on dérobait de la table sous prétexte de donner à Joseph...; quand ils étaient seuls, j'avais peu de chose; quand il y avait du monde, j'avais plus. Je faisais bon feu et je lisais; après dîner il fallait rester bien tranquille, car le salon était au-dessous; ils allaient au spectacle et je restais seul jusqu'à 9 heures 1/2. Quand elle rentrait, je descendais dans le salon, on avait soin de renvoyer les gens et de fermer les portes; je prenais le thé à 11 heures; son valet de chambre à lui rentrait, et, de peur qu'il ne rentrât, je remontais chez moi; elle venait un moment et, sous prétexte qu'elle voulait manger, je mangeai du poulet et de la soupe et de la compote. A 11 heures 1/2 elle me quittait car, vers le minuit, il rentrait, alors il fallait me coucher bien doucement pour ne pas faire de bruit; on avait fait accroire à la deuxième femme de chambre... sœur de Joseph, que c'était son fils à elle qui s'était enfui de chez le Duc de Wurtemberg; et qu'elle ne voulait pas que *lui* le sût. Elle avait de moi une grande pitié et, comme il y avait deux chambres, elle m'apportait, sans me jamais voir, du bois et d'autres choses. Je lus quatre ou cinq romans pendant le temps que j'y restai et le journal de M...[5], officier anglais que son équipage révolté avait mis en pleine mer dans un petit canot avec 17 hommes et qui s'est heureusement sauvé.

Jeudi 16. — Froid. Neigé un peu.

1. Madame Sullivan.
2. La nuit de la fuite 20-21 juin 1791.
3. Joséphine, femme de chambre de madame Sullivan.
4. Crawford.
5. Omis par Fersen.

Vendredi 17. — Froid. Neigé. Reutersverd m'écrivit qu'il avait été obligé de donner son nom pour la police, qu'il avait pris le parti de donner le véritable et de dire qu'il venait pour des emplettes et un remboursement pour le comte Colonel Vanderburck. Effectivement il en avait un à recouvrer.

Samedi 18. — Très froid, neigé. On avait arrêté 21 personnes à Senlis. Cela m'inquiéta, mais je pouvais passer ailleurs.

Dimanche 19. — Très froid, neigé. Pendant qu'ils étaient au spectacle, fait venir Reutersverd. Dit d'aller chez Bergstedt, le chargé d'affaires, avec une lettre où je lui disais tout et lui demandai un passeport de courrier. Reutersverd me dit qu'on ne soupçonnait rien, qu'il n'était pas suivi.

Dimanche 20. — Très froid. Neigé. Il y avait un pied de neige partout... les fiacres à 3 et 4 chevaux. Reutersverd m'écrivit que Bergstedt demanderait le passeport, mais qu'il voulait me voir. J'avais prévu le cas et lui avais donné rendez-vous dans la rue devant la maison à 7 heures du soir, et, quand elle fut sortie, je m'y rendis par la porte de derrière avec Frantz. Bergstedt était effrayé. Tout fut arrangé : ce serait un passeport de courrier pour Reutersverd, et moi comme son laquais. Nous convînmes de tout, au cas où je serais arrêté. Bergstedt me parut plutôt démocrate et Reutersverd me confirma qu'il était grand admirateur de l'ancienne assemblée, des Lameth, etc., etc. J'avais fait venir madame Louvet[1], je lui parlai, en rentrant, de mes affaires. A 9 heures 1/2 elle vint et resta jusqu'à 11 heures 1/2. Alors je lus jusqu'à 12 heures 1/2 et me couchai. Souvent *lui* mangeait mes restes croyant que c'était elle qui avait mangé. Elle m'avertit le matin que Gog... lui avait écrit à lui pour le voir. J'imaginais que, ayant dit que je viendrais lundi ou mardi, elle voulait l'avertir pour qu'il fût chez lui. Précaution inutile et qui me fâcha. Gog... vint à 6 heures 1/2. Elle alla au spectacle, mais lui resta à la maison avec Gog... à m'attendre; ils sortirent à 8 heures 1/2. La Reine fut aux Italiens. Deux Jacobins qui voulurent s'opposer aux applaudissements furent très mal traités.

Mardi 21. — Beau, très froid. Un pied de neige. A 6 heures

1. La concierge de Fersen.

je sortis. Je trouvai Reuterswerd, avec qui je fis tous les arrangements pour le départ à minuit. Fis acheter pelisse, chaussons, etc. Il porta à Elle[1] un billet où j'avais l'air de lui annoncer mon arrivée et demandai à le voir *lui*. On me fit entrer en cachette. Nous jouâmes bien notre rôle. Il le crut; j'écrivis un billet à Elle[2] que j'étais arrivé. Gog... vint. Elle me mandait que la réponse à ce mauvais mémoire qu'Elle avait envoyé à l'Empereur fait par Barnave, Du Port et Lameth venait d'arriver et était détestable. Je pris le thé et soupai avec eux, je *lui* fis le même conte qu'à elle sur mon prétendu voyage; à minuit, je les quittai, Frantz me fit sortir par la grande porte, nous ne trouvâmes pas Reuterswerd : ce qui m'inquiéta; au bout d'un quart d'heure il vint; nous nous rendîmes à son auberge, le Prince Royal, rue Croix-des-Petits-Champs, où son hôte, quoique démocrate et protestant, l'avait comblé d'amitiés. Comme tout le monde, excepté le portier, était couché, je montai à sa chambre, j'y trouvai mon petit chien Odin qu'il avait été chercher et que j'emmenai. Je mis toutes mes pelisses et à 1 heure nous montâmes en voiture; je n'avais rien dans mes poches qui pût me trahir, ni lui. Cependant je n'étais pas très rassuré, et, comme c'était mardi gras, il y avait beaucoup de gardes nationaux ivres; c'était aussi à cause de ce jour-là que je n'étais pas parti la veille, comme je le voulais. Reut... me conta mille choses de Paris...

J(eudi) 23. — A Orchies, qui est un gros endroit, on ne nous dit rien. Le postillon nous avertit que nous pouvions jeter nos cocardes à une lieue d'Orchies. Nous étions hors de France. On ne nous visita pas et nous étions trop heureux d'en être dehors. A 4 heures nous étions à Tournay, nous y dînâmes bien, et dans la même chambre où nous avions couché en allant. Quelle différence! J'écrivis un mot à Paris et à 5 heures 1/2 nous partîmes. Presque tous les Français en sont partis et nous vîmes qu'on travaille aux fortifications. Le soir et la nuit furent excessivement froids; les roues criaient comme en Suède. Je voulais coucher à Hal, mais, faute de place, nous allâmes à Bruxelles, où nous arrivâmes à 3 heures du matin ayant extrêmement froid et surtout pour

1. Madame Sullivan.
2. La Reine.

aller se coucher sans feu. Ma joie fut grande d'avoir si bien réussi et de me trouver chez moi.

La partie la plus intéressante de ces notes est celle qui a trait à sa visite chez Marie-Antoinette. Ce qui nous intrigue, c'est que Fersen — ou quelqu'un autre — a effacé deux mots dans son Journal. Malgré la rature, on peut deviner que les mots effacés sont : *resté là.* Il ressort d'ailleurs de son Journal qu'il était resté chez la reine de 8 heures de l'après-midi du lundi jusqu'à 6 heures mardi soir. Les risques étaient gros, pour qu'il ait pu entrer et sortir aux Tuileries plus d'une fois.

Mais pourquoi y était-il resté vingt-quatre heures sans voir Louis XVI? Pourquoi Fersen ne le vit-il pas tout de suite? Par prudence? Certainement non, car Marie-Antoinette était plus mal vue que le roi, et courait des risques plus grands en acceptant une telle entrevue. On devine que Fersen avait d'autres raisons pour voir la reine seule...

De retour à Bruxelles il écrivit à Taube :

Je suis parti d'ici le 11 et je suis arrivé à Paris sans aucune difficulté, le 13 à 6 heures du soir. J'ai vu LL. MM. le soir, et encore le lendemain au soir, à minuit. Je suis reparti et j'ai été obligé, pour éviter les soupçons, d'aller jusqu'à Tours, et revenir par Fontainebleau. J'étais de retour à Paris le 19, à 6 heures du soir; je n'ai point osé aller au château. J'ai écrit pour savoir si on avait des ordres à me donner, et je suis parti le 21 à minuit.

On voit encore ici que Fersen dissimulait à son ami Taube le vrai caractère de sa visite aux Tuileries, puisqu'il dit qu'il avait rencontré le premier soir le roi et la reine, alors qu'il avouait dans son Journal qu'il s'était rendu chez la reine par l'entrée « habituelle » et qu'il n'avait pas vu le roi. Il dissimulait la vérité, parce que cette lettre à Taube était quasi officielle, presque un rapport, et devait être lue par Gustave III et peut-être par d'autres. S'il pouvait franchement parler à un ami, il lui était impossible de dire publiquement la vérité. Enfin, la seule explication qu'on puisse donner de la jalousie avec laquelle Fersen tenait secrète cette première rencontre est que cette partie de sa visite avait eu un caractère exclusivement privé.

LA MORT DE MARIE-ANTOINETTE

Revenu à Bruxelles Fersen redoubla d'efforts pour sauver la reine. Mais les moyens lui manquaient pour atteindre un résultat positif. Un voyage qu'il entreprit à Vienne pour voir l'empereur d'Autriche demeura tout à fait vain.

Pendant ce temps, à Paris, les phases du drame se précipitaient. La famille royale était incarcérée au Temple et l'on commençait de craindre le pire, en ce qui concernait non seulement le sort du roi, mais celui de la reine.

Le 4 novembre, Fersen écrit à Taube :

On a proposé à l'Assemblée de faire le procès du Roi et de faire juger la Reine par un tribunal criminel ordinaire, mais cela a été renvoyé jusqu'à la fin de cette semaine, car le rapport du comité de législation, qui est chargé du dépouillement des precis (pièces?) du procès ne peut être prêt qu'à cette époque; on croit être sûr qu'ils seront jugés, mais que le peuple leur fera grâce et qu'on leur donnera une pension pour vivre, mais je ne sais où; mon Dieu, quelle horreur et quelle triste extrémité pour eux, quel avilissement...

La guerre se rapprochait tous les jours de Bruxelles où s'étaient réfugiés Fersen et ses amis. Le 4 novembre (le même jour qu'il avait écrit la lettre ci-dessus mentionnée à Taube) Fersen entendit pour la première fois la canonnade; mais Mercy, qui refusait toujours de croire le pire, expliqua qu'on tirait le canon parce que c'était le jour de la Saint Charles. Le 6 novembre, Fersen revint dans son Journal sur le même sujet :

Très beau. Dîné Crawford. En allant promener au bois de la Cambre avec Sullivan[1] et Simolin, nous entendîmes une canonnade vive de gros canon du côté de Mons; elle dura jusqu'à 6 heures du soir. Il arriva deux courriers dans la journée, dont l'un à 8 heures du soir; mais on ne disait rien; on débitait dans la ville qu'ils avaient rapporté que les Français avaient été battus. M. de Mercy fut demandé à 8 heures du soir chez madame Sullivan, où il était, par l'archiduchesse; tout cela paraissait inquiétant; mais il est impossible que les Autrichiens aient des revers; M. de Mercy, à qui le Baron[2] le fit demander, dit qu'il n'y avait pas de nouvelles. Le gouvernement donna un bulletin pour dire qu'il y avait eu une affaire d'avant-postes et que les leurs s'étaient repliés, étant trop faibles.

Le lendemain on ne pouvait plus dissimuler la défaite écrasante subie par les Autrichiens et la marche sur Bruxelles de 80 000 Français.

1. Madame Sullivan.
2. Baron de Breteuil.

Fersen note dans son Journal :

A 9 heures la nouvelle fut publique, et la consternation et la peur générales; on aurait cru que les Français étaient aux portes de la ville. On ne voyait que des gens courant pour chercher des moyens de s'en aller; tous ces malheureux émigrés, sans argent, sans ressources, étaient au désespoir. On ne trouvait pas un seul fiacre; tous étaient retenus pour aller à Anvers ou ailleurs; et toute la journée on ne voyait que des partants et des équipages arriver de l'armée; depuis deux jours il y avait ordre de ne pas donner de chevaux de poste sans permission; tout cela alarmait. Je fus dire la nouvelle à Crawford et les engager à faire leurs paquets et je fis faire les miens et nous nous arrangeâmes pour aller ensemble, avec Simolin, par Anvers à Breda... Je fus chez Mercy lui demander si on avait eu soin des diamants de Joséphine[1]; il eut le front de me dire qu'il ne savait pas qu'il y en eût, qu'il avait bien reçu une boîte, mais qu'il en avait remis la clef à l'archiduchesse à son arrivée, tandis que c'était moi qui lui avais écrit la lettre dans le temps et envoyé la boîte. Je tâchai de lui donner du courage en lui prouvant que rien n'était perdu, qu'il fallait rassembler toutes les forces éparses dans le pays, prendre une bonne position entre Mons et Bruxelles, y attendre les Français et les attaquer; par ce moyen on les éloignait de chez eux et de leurs moyens et on les battrait facilement; il me dit qu'il avait déjà écrit, qu'il allait le faire encore, mais qu'avec un homme comme le duc Albert il n'y avait rien à espérer et qu'il ne fallait songer qu'à s'en aller; car probablement les Français seraient à Bruxelles dans huit jours, ou peut-être demain; on avait déjà fait partir les archives et, dans la matinée, on vida toutes les caisses. L'effroi, l'étonnement et la crainte étaient peints sur tous les visages... La Marck vint nous dire que l'archiduchesse était de la partie, que Metternich partait dans la nuit et Mercy avec lui, que le gouvernement était presque tout parti....

V(endredi) 9. — Il fut décidé qu'on monterait en voiture. On voulut m'engager à brûler le portefeuille qui contenait les papiers de la Reine, mais je n'en fis rien; je le plaçai avec les miens dans la voiture de Simolin; j'avais résolu la veille

1. Marie-Antoinette.

de les remettre à Lord Elgin pour être envoyés en Angleterre, mais l'insurrection d'Anvers me fit changer d'avis, ou plutôt madame Sullivan ne les lui fit pas donner dans la nuit lorsqu'il les envoya chercher par son courrier. Enfin à midi nous partîmes. A 9 heures nous arrivâmes; nous eûmes mille peines à nous loger... Je couchai dans ma voiture.

Chassés de Bruxelles, Fersen et ses amis erraient maintenant de ville en ville, rencontrant à chaque arrêt des amis ou partisans qui se trouvaient dans la même terrible situation. Fersen n'avait de nouvelles ni de Paris ni de Suède.

Il arriva à Düsseldorf le 20 décembre et c'est là qu'il trouva les premiers journaux. Ils lui apprirent la comparution de Louis XVI à la barre de la Convention pour répondre de ses actes. « *La Gazette* du 12 parle de l'interrogatoire du roi à la barre. Quelle indignité! Il a répondu à merveille », voilà comment Fersen commenta la lecture des journaux. Dans ses notes, il suit, pas à pas, l'évolution du procès de Louis XVI :

V(endredi) 18. — Beau, froid, gelée... Nouvelles de Paris, bonnes pour le Roi.

L(undi) 21. — Temps gris. Le 14, le jugement du Roi ajourné au 15. L'esprit du peuple pas si bon pour lui. On a posé trois questions : est-il coupable? quelle peine mérite-t-il? la nation doit-elle confirmer la sentence? Les débats ont été longs.

M(ardi) 22. — Temps gris. J'étais fort triste, sur eux, sur la Suède, et sur mon avenir, et sur les affaires en général. S'ils périssent, tout est perdu pour moi.

Le même jour il écrit à Taube :

... On m'apporte dans le moment la *Gazette d'Aix-la-Chapelle*; ce n'est qu'en frémissant que je l'ai lue. Le jugement n'est pas fait encore; il avait été ajourné au lendemain, et, comme on me l'avait mandé, on a agité plusieurs questions. Dieu les protège et les conserve : c'est l'unique ressource qui leur reste.

Le lendemain il note :

M(ercredi) 23. — Temps gris. Pluie. A 11 heures, reçu le supplément de la *Gazette de Cologne*, mauvais pour le Roi. J'en fus accablé, quoique j'y fusse préparé; cependant j'espérais

encore, car le 17 à midi il restait encore 200 membres à voter. Le soir je reçus de l'archevêque de Tours le détail ci-joint. J'en fus atterré, tout espoir me semblait ôté. C'était chez Crawford. Le père Elisée vint et nous rassura en nous faisant remarquer qu'il n'y avait qu'une majorité de 12, que, des 200 qui restaient à midi le 17, il n'y avait eu que 36 pour la mort, que cela devait indiquer quelque mouvement dans Paris, que d'avoir proposé et ajourné le sursis, tandis qu'il avait antérieurement été décrété que le jugement quelconque serait exécuté, était encore bon signe et qu'il y avait tout à parier que le sursis passerait; mais quelle affreuse position pour le Roi et la famille! Cela déchire le cœur. Elle seule me consolait, mais sans elle je serais mort de douleur.

Dans les lettres à Sophie[1] et à Taube, il ne dissimulait plus son angoisse. Le 24 janvier, avant de savoir les derniers résultats du vote, il écrit à Taube :

Oh, mon ami, combien en ce moment je sens encore plus le bonheur de votre amitié et combien j'ai besoin de ses consolations! Les nouvelles sont affreuses et je suis cruellement tourmenté. Mes larmes ont coulé avec abondance. Hélas! je ne puis plus rien pour eux que des vœux, et bientôt peut-être que des regrets. Le Roi est condamné à mort le 17 : sur 720 votants, 35 ont émis des vœux différents, 319 ont été pour la prison perpétuelle, et 366 pour la mort, cela ne fait en tout qu'une majorité de 12... Mais quelle position, grand Dieu! que celle de cette chère et infortunée famille! Mon cœur se déchire en y pensant, et je ne sais comment j'ai la force de vous mander ces détails. Ils sont horribles à donner. Non, jamais on n'aura autant perdu que moi en un an, et je ne conçois pas comment on y résiste. Et cette malheureuse Reine! ces pauvres enfants! je n'ai pas la force d'y penser. Il n'y a donc plus de Providence, si les bons doivent sans cesse être opprimés par des scélérats! Que ne puis-je, au dépens de mon sang, les sauver! ce serait mon plus grand bonheur. Ah! mon ami, je suis bien, bien malheureux. Le poste ne part que demain; je finirai alors ma lettre; puisse-t-elle ne pas être arrosée de larmes!

1. Sa sœur.

La lettre à Sophie, qui n'est que le complément de celle à Taube, reflète cependant mieux la peine et les craintes de Fersen :

Ce 29 janvier. — Oh, ma tendre et bonne Sophie, ce n'est plus qu'auprès de vous que je puis trouver la consolation et je sens plus que jamais le besoin de causer avec vous et le prix de votre amitié. Taube vous dira tous les détails; ils font frémir, et mon âme en est vivement affectée; elle est déchirée par tout ce qu'elle éprouve; ce n'est que demain que nous saurons les derniers résultats; mais mes craintes ne peuvent se concevoir. Pauvre famille infortunée! pauvre Reine! que ne puis-je la sauver au prix de mon sang! ce serait pour moi le plus grand bonheur, la plus douce jouissance pour mon âme. Ah! je sens bien en ce moment tout ce que je dois sentir, et tout ce que j'ai senti jamais. Jugez d'après cela si je suis malheureux et si ma situation est affreuse. Oui, ma chère Sophie, elle est presque insupportable; moi qui me serais dévoué à la mort pour cette respectable et trop malheureuse famille, je ne puis plus rien pour eux. Des monstres, des scélérats de la lie du peuple exercent sur eux le plus horrible empire et les traînent peut-être au supplice. Cette idée est insupportable, elle m'accable, Non, jamais il n'y aura plus pour moi de beaux jours, mon bonheur est passé et je suis condamné à d'éternels regrets et à traîner une vie triste et languissante. Jamais leurs images ne me sortiront de la mémoire. Je les pleurerai toujours. Toute ma vie je songerai à eux, à leurs bontés pour moi, à leur confiance. Pourquoi, oh! mon Dieu, les ai-je connus, ou pourquoi ne suis-je pas mort avant eux et pour eux? Mais, ma chère amie, c'est trop vous affliger, c'est trop vous entretenir de ma douleur : elle sera éternelle et empoisonnera le reste de mes jours. Votre amitié tendre et sensible m'aidera à en supporter le poids, mais ne saurait jamais l'effacer. J'ai reçu, ma chère Sophie, la vôtre du 4. Que vous êtes bonne et tendre! Ah! ne craignez rien : il m'aurait été impossible de ne pas tout faire pour eux, même de me sacrifier pour eux; elle-même[1] ne cesse de m'y pousser, mais je n'en avais pas besoin, je ne l'aurais pas aimée sans cela. Mais je sens bien à présent la différence de ce sentiment : il ne peut pas même me consoler.

1. Madame Sullivan.

Non, ma Sophie, rien n'aurait pu me détourner de la besogne à laquelle je m'étais voué; j'y mettais ma gloire, et mon vœu le plus ardent est de pouvoir le leur prouver encore. Mais hélas! — non, je n'ai plus la force d'en parler et je ne sais comment je supporte l'état où je suis; la contrainte que je suis obligé de m'imposer en augmente encore l'horreur; et cependant je ne puis le cacher, et le peu de gens qui me rencontrent ne s'en aperçoivent que trop. Il n'est pas extraordinaire que je ne donne que d'anciennes nouvelles : nous sommes quelquefois ici six à sept jours sans en avoir, et toutes nos lettres sont vieilles. Je voudrais à présent n'en recevoir jamais : je crains qu'elles ne comblent la mesure de mes maux. Adieu! je finirai demain et ce n'est qu'en tremblant que j'y pense.

« Point de nouvelles, ma chère amie, » écrit-il à Sophie, las de la vaine attente, « et je suis au désespoir. Aimez-moi, ma tendre Sophie, et plaignez un frère qui vous chérira toute sa vie. »

Et à Taube :

Mon ami, nous n'avons encore rien reçu, notre courrier n'est pas encore revenu. Je suis encore dans la plus cruelle des incertitudes, et mon cœur est déchiré; quelquefois je voudrais espérer, et d'autres je ne vois plus de ressources. Ah! mon ami! pourquoi les ai-je jamais connus?

Le lendemain, il eût certainement préféré l'incertitude à la nouvelle que lui apporta l'archevêque de Tours : Louis XVI venait d'être guillotiné. Fersen eut en même temps la fausse nouvelle de la mort de toute la famille royale. Il note dans son Journal pendant ces jours :

Samedi 26. — Beau. Voici ce que me mandait l'archevêque de Tours. Oh! mon Dieu, j'aurai trop perdu en un an, et, si j'avais une fortune considérable et indépendante, je quitterais entièrement les affaires, et je resterais avec Éléonore[1]. Je fus toute la journée dans des incertitudes et un état affreux. Éléonore pleurait, j'étais au désespoir de ne pouvoir être tout seul avec elle et pleurer, mais jamais nous n'étions seuls. Ah! combien je sentais que je l'aimais elle, et combien je souffris! A 9 heures du soir, le baron Lilien, directeur des Postes Impériales, vint me voir. Il me dit avoir reçu des lettresde Liége du 22 et du 23, où on lui mandait qu'un courrier avait

1. Madame Sullivan.

apporté à M. de Valence la nouvelle que le Roi avait été exécuté et toute la famille massacrée, que la poste de Paris avait manqué. En revenant chez Crawford à 10 heures, le père Élisée vint nous dire que l'archevêque de Tours avait eu nouvelle que le 21 à 11 heures le Roi était encore au Temple. J'y envoyai et l'archevêque m'envoya à minuit les détails ci-joints. Je ne doutai plus de l'exécution, mais je ne pouvais me faire à cette idée; celle de ma destinée à venir se joignait encore à tous mes chagrins et je souffrais beaucoup.

D(imanche) 27. — Reçu le soir à 10 heures 1/2 de l'archevêque de Tours les tristes détails de la mort du Roi. Quoique j'y fusse préparé, la certitude d'un si affreux attentat renouvela toutes mes douleurs. Éléonore pleura beaucoup, et j'étais au désespoir de devoir me contraindre. Les souvenirs les plus déchirants se présentaient à mon imagination. J'expédiai le soir une estafette au Régent pour l'en instruire, et cette expédition me coûta beaucoup.

Dans un moment de désespoir, avant d'avoir su la vérité, il écrit à Sophie :

Ce 26 janvier. — Ma tendre et bonne Sophie! ah! plaignez-moi. L'état où je suis ne peut se concevoir que par vous. J'ai donc tout perdu dans le monde. Vous seule et T... me restez. Ah! ne m'abandonnez pas. Celle qui faisait mon bonheur, celle pour laquelle je vivais, oui, ma tendre Sophie, car je n'ai jamais cessé de l'aimer, non, je ne le pouvais pas un instant, et tout en tout je lui aurais sacrifié, et je le sens bien en ce moment; celle que j'aimais tant, pour qui j'aurais donné mille vies, n'est plus. Oh! mon Dieu! pourquoi m'accabler ainsi? Par quoi ai-je mérité ta colère? Elle ne vit plus. Ma douleur est à son comble et je ne sais comment je vis encore, je ne sais comment je supporte ma douleur; elle est extrême et rien ne pourra l'effacer jamais. Toujours je l'aurai présente à ma mémoire, et ce sera pour la pleurer toujours. Tout est fini pour moi, ma chère amie. Ah! que ne suis-je mort à ses côtés, et pour elle, et pour eux, le 20 juin. Je serais plus heu-

1. A la suite de l'assassinat de Gustave III, la régence du royaume de Suède avait été confiée, Gustave IV Adolphe étant encore mineur, au duc de Sudermanie.

reux que de traîner ma triste existence dans d'éternels regrets, dans des regrets qui ne finiront qu'avec ma vie. Car jamais son image adorée ne s'effacera de ma mémoire et vous m'avez fait injure en le supposant un moment. Vous ne me connaissez pas, vous ne rendez pas justice à mon cœur; ce cœur est bien malheureux et le sera désormais tant qu'il vivra. Le vôtre sent trop bien pour ne pas me plaindre. Ah! j'ai besoin de mes amis : eux seuls me soutiennent en ce moment; et, pour comble d'horreur, il faut encore qu'en ce moment si cruel pour moi j'aie la triste occupation de tracer de ma main ces tristes et affreux détails. Je ne sais comment j'en ai la force. Taube vous les dira. Ma tendre Sophie, pleurez avec lui sur moi, sur eux, sur votre malheureux frère, et aimez-moi. Je n'ai pas la force de vous écrire davantage. Adieu! Sophie, ma chère et tendre Sophie.

27. — Il est minuit : nous recevons la triste certitude de l'exécution du Roi. Mon cœur est si déchiré que je n'ai pas la force de vous rien dire de plus. On ne parle pas du reste de la famille, mais mes craintes sont affreuses. Ah! mon Dieu, sauvez-les et ayez pitié de moi.

Aucune lettre de Fersen ne témoigne d'un tel désespoir; aucune ne reflète une telle émotion. C'est peut-être la seule lettre vraiment émue que cet homme froid, maître de ses nerfs, ait jamais écrite. Son émotion l'étreignait au point qu'il oublia de dire les tendresses habituelles à sa sœur, et qu'il s'emportait contre elle parce qu'elle avait osé lui reprocher injustement son indifférence pour la malheureuse reine.

Combien impérieux ne fut pas son besoin de se confier et de parler de sa peine, puisqu'il écrivit également une longue lettre à Taube :

26 janvier 93. — On mandait qu'il y avait beaucoup de mouvement dans Paris. Mais que peut-on espérer de ce mouvement? Ce cloaque infâme n'est habité que de lâches et de coquins infâmes, et il n'y a rien à en attendre que des horreurs. On mande de Liége, du 22 et du 23, que la nouvelle de l'exécution de la sentence y était arrivée mais qu'on n'avait pas les détails, car la poste de Paris avait manqué. Je voudrais pouvoir douter de la vérité de cette nouvelle. Dieu! que ne donnerais-je pour les sauver? Ah! je suis trop malheureux, mon ami, plaignez-moi. Je perds tout, et jamais, non,

jamais, je ne m'en consolerai; leur mémoire me sera à jamais chère et présente, et je les pleurerai avec notre cher maître[1] toute ma vie. Je déteste, j'abhorre cette nation de cannibales. Tous sont des lâches, des poltrons sans âme, sans cœur, sans sentiments, c'est l'opprobre du genre humain. La nouvelle de Liége disait aussi que la Reine et le reste de la famille avaient été massacrés; fasse le ciel que cela ne soit point! Oh! mon Dieu! que n'ai-je cent mille vies? J'irais sur le champ les exposer pour eux et je mourrais content. J'ai trop vécu, mon ami, j'aurais été plus heureux d'être mort le 20 juin. Il n'y aura plus de bonheur pour moi : tout me rappellera et rien ne me consolera jamais de les avoir perdus. Dès que j'en aurai la cruelle certitude, je vous l'enverrai par estafette.

27 à minuit. — Voici les détails que nous recevons à l'instant. Les lettres gardent le plus profond silence sur la famille royale. Puissiez-vous, mon ami, éprouver moins de peine à lire ces tristes et affreux détails que je n'en ai à vous les tracer. Je n'ai pas la force de vous en dire davantage.

Il apprit cependant bien vite que la reine était encore en vie. Mais cette certitude rassurante ne réussit pas à vaincre son angoisse et sa douleur.

Il se rendait compte que ce n'était qu'un répit et que le tour de Marie-Antoinette ne tarderait point à venir.

Le 1er février, il écrit une nouvelle lettre désespérée à sa sœur :

Ma chère Sophie, j'ai encore un moment et je vous le donnerai. Je ne sais pas même comment j'ai encore la force de m'occuper de rien; mon âme est si tourmentée, si déchirée par les souvenirs de la perte que je viens de faire et les craintes de l'avenir, que j'ai à peine la faculté de penser à autre chose. L'état de cette famille infortunée, ses douleurs, ses chagrins, ses souffrances ne me sortent pas de l'esprit. Sans cesse je me les représente, je les vois, et ce que j'éprouve ne se peut concevoir. Maudite nation de lâches et de scélérats, que je hais et que je méprise, que je déteste. Elle n'est faite pour être gouvernée que par des tyrans. Cette famille était trop bonne, trop honnête pour eux. C'est une nation de tigres et

1. Gustave III.

de cannibales. Puissent la malédiction du Ciel et la juste, mais trop lente vengeance tomber sur eux et venger le sang innocent qu'ils ont répandu et celui que je crains encore qu'ils ne répandent. Je ne cesse de craindre ce comble d'horreur, de scélératesse. Ils sont capables de tout et cette idée est déchirante. Nuit et jour elle me suit. En vain je veux me consoler, en vain je veux espérer; en vain les gens avec lesquels je vis, tâchent-ils de me consoler par des raisonnements justes et que je me fais à moi-même : ils sont eux-mêmes trop affligés pour oser y croire, et la raison n'a jamais eu d'empire sur les scélérats. Il me semble même qu'ils oublient leur véritable intérêt pour le plaisir de commettre un crime; et, d'après cette vérité trop juste, ils ne peuvent que pleurer avec moi sur le sort de cette malheureuse famille. Ma tendre Sophie, plaignez votre frère, il souffre bien et il sent bien vivement à quel point il leur est attaché. Ce qui me tourmente aussi, c'est la difficulté de recevoir ici des nouvelles. Il faut encore que cette race maudite arrête sans cesse nos lettres, et le plus souvent nous ne les recevons qu'après avoir déjà su les nouvelles par d'autres voies : c'est encore un tourment. Taube vous donnera toutes les nouvelles; les détails qui sont dans les gazettes sont trop affreux pour que je puisse les répéter, mais vous les y verrez. Mon âme se déchire en les lisant; la vôtre sera bien affectée en lisant le testament de cet infortuné : il fait honneur à sa mémoire et prouve bien ce qu'il était, et que l'opinion qu'on a toujours eu de lui était fausse. Adieu, ma Sophie, aimez toujours un frère bien malheureux.

***

La mort de Louis XVI inaugure la période la plus malheureuse de la vie de Fersen. En dépit de son scepticisme, il essayait d'espérer. Plusieurs jours s'étant passés sans que l'Assemblée nationale commençât à instruire le procès de Marie-Antoinette, il trouvait dans ce fait de nouvelles raisons d'espérer. « Je commence à avoir un peu d'espoir, » écrit-il dans une lettre à sa sœur, datée du 8, sans autre indication, mais certainement écrite en février 1793 :

Sur le sort de la Reine et de sa famille, on ne parle d'elle ni de son procès. Dieu veuille que cela soit bon; personne ne sait ce que cela signifie, ni quels peuvent être les projets

des scélérats, mais je ne puis être tranquille ni rassuré. Tantôt j'espère, tantôt je désespère, et l'inaction forcée où je me trouve, le peu de moyens qu'il y a de la servir, augmentent encore mes peines. Dans ma société nous ne parlons que d'elle, des moyens de pouvoir la sauver, et nous ne faisons que nous affliger et pleurer sur son sort. C'est la seule qui me convienne, que j'aime et qui me console un peu en ce moment où j'en ai bien besoin. La privation de nouvelles sûres, exactes et promptes, est encore un tourment de plus. Souvent je voudrais ne jamais être sorti de Suède, ou du moins n'avoir jamais été mêlé dans les affaires. J'en souffre trop et elles ne sont plus qu'affligeantes de tous côtés. Je me serais épargné bien des peines et des chagrins; ceux que j'éprouve en ce moment sont bien vifs.

Et le 15 février :

Mon âme est sans cesse affectée des deux pertes que je viens de faire, et des craintes sur celles dont je suis encore menacé. L'assassinat des deux Rois dont les bontés me seront toujours présentes, et dont la mémoire me sera toujours chère, ne cesse d'occuper ma pensée, et la crainte sur le sort du reste de cette famille infortunée pénètre mon âme de la plus vive douleur. Joignez encore à cela le mauvais état de la santé de mon père, mes craintes pour sa mort, le chagrin de ne pouvoir me rendre auprès de lui pour le voir, pour vous voir, et jouir dans vos embrassements d'une consolation bien nécessaire à mon cœur, et vous aurez, ma tendre Sophie, une idée vraie de la situation de mon âme. J'éprouve sans cesse une mélancolie et un dégoût de tout que je ne puis vaincre. Mes idées se portent toujours sur un même objet, et l'image de Louis XVI montant à l'échafaud ne me quitte jamais. Souvent je maudis l'instant où je suis sorti de Suède, où j'ai connu autre chose que nos rochers et nos sapins. Je n'aurais pas eu, il est vrai, autant de jouissances, mais je les paye bien cher en ce moment, et j'aurais évité bien des peines. Je pleure bien souvent tout seul, ma chère Sophie, et avec E[1]., quand nous le pouvons, mais elle est elle-même trop affligée, et de ce qui s'est passé, et des craintes sur l'avenir,

1. Madame Sullivan.

pour pouvoir me consoler. Mais du moins ai-je alors la consolation de pleurer avec quelqu'un. Cette bonne femme leur est excessivement attachée, elle a fait beaucoup de sacrifices pour eux; elle s'est même exposée et c'est ce qui me la fait aimer. Voici dix jours qu'il ne nous arrive pas de lettres de Paris, ni de Liége. Les Français les arrêtent toutes. Cela est horrible en ce moment et augmente encore mes inquiétudes. Dieu juste, écoute les vœux que je forme pour eux et donne-moi la force de supporter tant de peine.

Axel n'avait pas en vain cherché auprès de sa sœur de la compassion et de la tendresse. Bien qu'elle eût elle-même des soucis et des peines — sa sœur Hedda venait de mourir à Pise, à la fin de l'année de 1792, et la santé de son père devenait de plus en plus précaire — Sophie réservait toujours une grande place dans son cœur à la reine étrangère, au salut de laquelle son frère tant aimé avait voué sa vie.

Fersen se trouvait dans un état de profonde dépression morale. Sa mission[1], qui avait été honorable tant que Gustave III avait eu la direction des affaires, avait perdu beaucoup de son sens et de son prestige après la mort de celui-ci, car il ne pouvait guère être agréable de travailler sous la surveillance et pour le compte d'un Régent dont les opinions sur les affaires intérieures et extérieures étaient en tous points différentes.

Malgré les prières répétées de son père, Axel refusait cependant de rentrer en Suède. Rien n'eût pu le faire revenir et il croyait fermement qu'il ne pourrait vivre ailleurs qu'à Bruxelles. Il voulait y rester et tenait à sa mission à tout prix. Il ne cédait même pas aux sollicitation du Duc-Régent, inspiré par Taube.

Il refusa sans regret le poste de ministre de Suède à Londres. Il ne voulait pas s'éloigner encore plus de Marie-Antoinette, il ne voulait pas abandonner ses amis. Il était au contraire désespéré de voir Taube et Sophie multiplier leurs démarches pour le faire revenir sur sa décision. Et, voyant qu'il ne viendrait pas à bout de leur insistance, il céda à moitié en acceptant le poste de ministre de Suède à Londres, à la condition de pouvoir résider à Bruxelles. La chose tomba ainsi d'elle-même, à la grande satisfaction de Fersen. Voici ce qu'il écrivait sur cette affaire à Sophie :

J'écris encore à Taube sur le même sujet que celui d'hier. Ma résolution est invariable : jamais je ne m'écarterai de ce que je leur dois, ni de ce qui pourra contribuer à leur service; tant qu'ils en auront besoin, je les servirai et je saurai

1. Fersen était le représentant officieux de Gustave III à Bruxelles.

tout sacrifier pour cela. Mon sentiment et mon devoir m'indiquent cette conduite, et je n'aurais rien fait si je ne mettais de la suite dans ma conduite; les bontés et la confiance de deux Rois qui ne sont plus m'en font un devoir. Il sera sacré pour moi, et mon sentiment rend ce devoir bien cher à mon cœur. Plaignez-moi, ma chère Sophie, je suis déjà bien malheureux, et je vais dans peu sentir encore plus mon malheur, je vais être seul, abandonné, livré tout entier à ma tristesse et à ma douleur. La société où je vis, la seule que je fréquente; les seules personnes avec qui je pouvais causer librement de mes chagrins et de mes plaisirs, qui les partageaient, qui les sentaient, qui partageaient mon attachement et mes douleurs sur le sort de cette famille infortunée, vont me quitter; E. et les autres vont en Angleterre pour affaires, et de là peut-être passer l'été en Italie pour leurs affaires. Jugez, ma chère Sophie, combien je serai à plaindre; je n'ai de consolation qu'en pensant que les prisonniers du Temple le sont encore plus : quelle affreuse consolation! Puissé-je avoir la force de résister à tout ce que j'éprouve, pour les servir et vous aimer, ma chère Sophie. Ma santé va assez bien, mais elle aura grand besoin de repos et de soins, si tout finit bien.

Il nota dans son Journal intime, à la fois triste et indigné :

Mercredi 13 (mars). — Temps gris, moins froid. Je reçus des lettres de Suède qui m'affectèrent beaucoup. Taube et Sophie me mandent que le Duc m'a donné la mission de Londres, qu'il va m'en écrire et m'envoyer mes lettres de créance. Ce fut pour moi un coup de foudre; je me voyais obligé de quitter Eléonore et de m'éloigner d'Elle et des affaires qui me mettent à même de la servir et de contribuer à sa délivrance. D'autant plus que le Duc a dit à ma sœur que ma mission ici devenait inutile. J'étais au désespoir; je ne pouvais supporter l'idée de la quitter; j'étais décidé de refuser, si on ne m'accordait pas la permission de rester à Bruxelles. Mais je craignais en même temps de faire de la peine à Taube en lui donnant l'air d'avoir fait une inconséquence ou une étourderie. J'en parlai à Eléonore et elle en fut affligée comme moi.

Le lendemain, il prit pourtant une décision et envoya par courrier au Duc-Régent son refus conditionnel.

(A suivre.)

LA LITTÉRATURE ITALIENNE DE L'APRÈS-GUERRE

(1918-1928)

1. La littérature italienne était mieux connue en France avant la formation de l'unité italienne qu'elle ne le fut par la suite.

On est surpris de trouver à la Bibliothèque Nationale de Paris une si grande quantité d'éditions d'ouvrages italiens, même de second ordre, d'avant 1860. Éditions rares, œuvres complètes en double ou triple exemplaire, opuscules et études critiques et même des éditions parisiennes des classiques et des contemporains, d'Alfieri à Gioberti. Le public était si étendu qu'une maison d'édition, celle de Baudry, s'était spécialisée dans les éditions italiennes.

Je ne dirai pas qu'après 1860 tout disparaisse, cependant il est certain que même les éditions les plus ordinaires deviennent rares, et que parfois les plus importantes manquent.

Je crois qu'il s'agit là d'un phénomène européen. L'Italie, depuis la Renaissance jusqu'à son unité, fut un pays politiquement en décadence, mais que les étrangers admiraient et recherchaient comme le pays des beaux-arts. Ils venaient y chercher des images du monde classique et puiser au grand patrimoine de la Renaissance, ils reconnaissaient aux habitants leurs dons naturels pour les arts; mais dès que le pays voulut avoir une vie moderne qui lui fût propre, les regrets ne manquèrent point et une grande partie de l'intérêt

s'évanouit. Avec la récente apparition du sentiment des nationalités en Europe et leur vigueur nouvelle, avec la diffusion du mouvement romantique qui considérait chaque peuple comme un source de poésie et conviait toutes les littératures au festin de la culture, la littérature italienne déchut de la situation privilégiée dont elle avait joui jusqu'à la fin du XVIIIe siècle à côté de la littérature française. Jusqu'au XIXe siècle il n'y avait que quatre littératures « type » : deux mortes, la grecque et la latine; deux modernes et vivantes, l'italienne et la française. Avec le XIXe siècle la littérature anglaise, l'espagnole et l'allemande, à demi libérées de l'imitation classique, et ensuite les littératures slaves se sont frayé leur route en Europe; aujourd'hui toute personne cultivée a même quelques notions de littérature asiatique, et les légendes des habitants les plus barbares de l'Afrique ou de la Polynésie parviennent à nos enfants. Les littératures anglaise et espagnole elles-mêmes sont divisées par l'apparition d'une création originale chez les peuples américains de la même langue.

En somme la littérature italienne, jusqu'à l'époque d'Alfieri, et même jusqu'à Manzoni, fut une *littérature-mère*, tandis qu'après elle ne fut qu'une des nombreuses *littératures-sœurs* qui cherchèrent à attirer l'attention du public plus nombreux et plus connaisseur qu'une instruction plus répandue avait préparé dans le monde entier.

Non seulement la naissance des nationalités et des littératures modernes a réduit l'intérêt pour la littérature italienne, mais également la lutte politique qui a concentré pendant presque tout le XIXe siècle l'intérêt des passions autour de la lutte nationale a réduit son champ à de plus étroites limites. Il ne faudra donc pas s'étonner si parmi nos plus grands poètes du XIXe siècle celui qui a le plus largement et le plus durablement conquis le public étranger est Léopardi, mais le Léopardi de la douleur et de la mélancolie universelles, des idylles et des poèmes d'amour et de désespoir, non le Léopardi des chants patriotiques.

2. Entre la France et l'Italie les échanges et les relations intellectuelles et littéraires datent de plusieurs siècles. Il n'est pas de bon traité d'une de ces littératures qui n'en

donne un aperçu exact. Il est inutile de revenir là-dessus : depuis les troubadours et depuis Dante jusqu'aux *crépusculaires* contemporains les deux littératures sont parentes.

Il y a cependant des différences d'esprit fondamentales qui expliquent quelques incompréhensions réciproques.

Les deux pays appartiennent à la civilisation latine et classique. Les deux littératures peuvent se considérer comme les héritières du monde classique; mais avec cette différence que la France semble avoir cultivé davantage l'influence grecque, tandis que l'Italie aurait subi de plus près l'influence latine. Dans l'une a dominé l'esprit, dans l'autre la solidité et le réalisme.

La France a une tradition de rationalisme et d'unité qui contraste avec la tradition italienne faite de régionalisme et de fantaisie. La monarchie française a formé la France à son image. Elle a tout concentré à Paris; elle a fait sentir son influence mondaine, j'allais dire « salonnière », sur toute une littérature où la préoccupation sociale tient une place importante. La philosophie classique française (Descartes) est une philosophie rationaliste. Elle se développe, comme la littérature classique, en formant des idées et des expressions claires. Dans les écoles françaises l'effort des bons professeurs consiste surtout à faire penser clairement leurs élèves.

Il ne serait pas exact de dire qu'en Italie tout est à l'opposé, mais il serait juste de dire que tout y est différent. Avant tout chaque région a ses traditions historiques, son indépendance spirituelle, aucune ville ne pouvant s'arroger une primauté littéraire sur les autres, le pays ayant eu non pas une mais vingt capitales. Rome n'est pas Paris. La nature italienne est plus spontanée, sauvage et directe que la nature française (faut-il rappeler les remarquables analyses de Stendhal?). Le rationalisme est étranger à sa constitution mentale, et la période où il domina (fin du XVIIe siècle) est considérée comme une période de décadence et de soumission à l'étranger. Notre philosophie classique (G. B. Vico) revendique, contre Descartes, les droits de la fantaisie, voit dans l'histoire la vraie science de l'homme, de même que notre philosophie politique (Machiavel) extrait de la pratique ses théories, tandis que la philosophie politique française (Montesquieu) voudrait sou-

mettre la pratique aux idées qui paraissent les plus justes.

En France le culte de la vie sociale, de ce qu'avec Stendhal on peut appeler la peur du « qu'en dira-t-on? » a produit une classe cultivée nombreuse et, à chaque époque, une quantité de « bons écrivains » intéressants; tandis qu'en Italie le culte de la personnalité a produit de grandes figures, des hommes de caractère universel (Dante, Michel-Ange, Pétrarque, Saint François, Léonard, Vico) qui ne sont pas entourés d'une classe moyenne d'hommes cultivés et d'écrivains.

Une histoire de la littérature française est en grande partie une histoire d'écoles. Une histoire de la littérature italienne ne peut être qu'une histoire de personnalités.

3. Ces réflexions, sans être indispensables, sont certainement utiles pour comprendre la littérature italienne contemporaine et la cause, à première vue mystérieuse, de certaines incompréhensions françaises et de certains succès et insuccès littéraires des auteurs italiens en France.

Avant de donner quelques indications sur la littérature italienne d'après-guerre et de caractériser ses représentants les plus remarquables, que l'on me permette de signaler certains *cas curieux* qui illustrent ce que je dis. Ils indiquent les points de méconnaissance, les surdités, les insensibilités du public français. Il ne s'agit pas de corriger, ni de critiquer, mais d'observer et de constater. Certaines différences de valeur et de langage, si on ne les perd pas de vue, peuvent parfois éliminer bien des équivoques; et faute de mieux il est bien d'avoir au moins l'illusion de pouvoir les éliminer, quand c'est dans ce but que l'on travaille ainsi que le fait l'auteur de cet article.

Prenons comme premier exemple d'Annunzio. Il est facile de croire que l'admiration des Français coïncide avec celle des Italiens : Paris a donné à d'Annunzio sa renommée mondiale et a même réussi à vaincre certaines hostilités officielles qu'il rencontrait encore en Italie quand un de ses romans fut publié par une revue française. Cependant il n'en est rien, car le d'Annunzio dont parle avec admiration le lecteur français est le d'Annunzio du roman cosmopolite ou le d'Annunzio du théâtre de caractère régional. Mais le d'Annunzio

qui au contraire compte pour le critique italienne est le poète lyrique, le d'Annunzio de la *Laus Vitæ* et notamment de l'*Alcione*, que seul le lecteur français parfait connaisseur de la langue italienne peut apprécier.

Benedetto Croce est considéré en Italie comme l'un des éducateurs de l'esprit de la classe cultivée italienne après 1900. Il occupe une place de premier ordre comme maître de la pensée et directeur d'études. Il n'y a pas de domaine, du marxisme à l'histoire, de la critique littéraire au droit, de l'histoire de l'art à l'éthique, où il n'ait laissé une trace et où il n'exerce en ce moment une grande influence. Dans les pays anglo-saxons et en Allemagne ses œuvres sont traduites, discutées et imitées, surtout en ce qui concerne l'esthétique et la critique littéraire. En France il est ignoré. Ses œuvres ont été traduites, et même bien traduites, mais elles n'ont pas de lecteurs, et l'on voit la critique littéraire se donner grand mal autour de problèmes sur lesquels il serait élémentaire de chercher à savoir ce qu'il a pensé, ne serait-ce que pour le réfuter. Le seul Français qui ait manifesté pour lui une curieuse admiration est lui-même un fils de la France assez mal vu des siens : Georges Sorel est plus apprécié en Russie ou en Italie que chez lui. Et on ne peut même pas dire que Sorel ait bien compris Croce : c'est plutôt le contraire, Croce comprenait Sorel et celui-ci rendait ingénument à l'un des rares esprits qui aient témoigné de l'avoir compris une amitié et une sympathie faites d'éléments moins intellectuels que moraux.

Troisième exemple : Giovanni Papini. A vrai dire le cas n'est pas seulement français, mais mondial. Toutefois il mérite que l'on s'y arrête.

Combien sont les lecteurs de Papini qui, ne le connaissant que par l'*Histoire du Christ*, ignorent la place qu'il a eue parmi la jeunesse italienne avant la guerre comme auteur de *Un homme fini*, livre qui est non seulement puissant au point de vue artistique mais qui a encore une très grande valeur représentative pour la connaissance de la crise intellectualiste de l'époque en Italie?

Imaginez maintenant une opinion commune sur la littérature française qui serait basée sur le Voltaire de *Zaïre* et

non sur celui des *Contes*; sur le Victor Hugo des *Misérables* et non sur celui des *Châtiments*; sur François Coppée et non, par exemple, sur Verlaine... et dites-moi la valeur que cela pourrait avoir et l'effet que cela ferait en France.

4. Reste enfin le problème des « informateurs ». Entre deux littératures ce problème est assez semblable à celui des ambassadeurs et des correspondants politiques entre deux gouvernements ou deux opinions publiques. Le nombre de ceux qui en France connaissent suffisamment la langue italienne pour avoir une connaissance directe de la littérature est assez limité en comparaison du nombre des personnes qui en Italie lisent dans le texte les œuvres françaises. Par contre, parmi le peu de Français qui connaissent l'italien, le nombre de ceux qui étudient et connaissent à fond ou assez bien l'Italie et sa littérature est relativement plus élevé que le nombre de ceux qui en Italie jouent le même rôle. Il suffit de comparer les livres parus en France sur l'Italie avec ceux parus en Italie sur la France et sa littérature. La France possède un nombre d'ouvrages généraux et de monographies sur des auteurs particuliers ou sur des villes et des artistes italiens de beaucoup supérieur à celui d'ouvrages italiens sur des sujets similaires français. La même remarque peut être faite sur l'enseignement moyen et supérieur. En Italie l'enseignement du français est plus répandu que ne l'est en France celui de l'italien et dans les universités il y a un très grand nombre de chaires consacrées à l'enseignement de la littérature française ou des langues néo-latines avec une grande abondance de cours français. Par contre la France, à l'Université de Grenoble et dans les deux Instituts qui en dépendent, à Florence et à Naples, a un véritable foyer d'études italiennes, tel que l'Italie n'en a pas de semblable pour les études françaises.

Il y a des informateurs français et des informateurs italiens en France. Depuis longtemps on se demande quels sont les meilleurs pour les rapports réciproques. Les Français connaissent mieux leur pays; et leur tendance est un peu celle de traduire et d'introduire ce qui ressemble à la littérature de leur pays. Les informateurs italiens ont d'autres défauts,

ils ne discernent pas ce qui peut plaire et ils portent parfois dans leur choix les points de vue personnels d'écoles ou de groupes ou d'amitiés littéraires. L'ambition d'être traduit à Paris est très grande. En général on peut dire qu'aujourd'hui l'homme de lettres européen désire être traduit en Amérique pour l'argent et à Paris pour la gloire. Paris a la réputation de faire les gloires mondiales, d'être un centre de goût européen, d'opérer les sélections. La répercussion d'un article ou d'une traduction française dans le pays d'origine de l'écrivain est réellement curieuse et, pour celui qui voit ces choses de près en France, sans aucun rapport avec la réalité. Une conférence tenue devant cinquante personnes dans une arrière-boutique à Paris, une lecture dans une salle universitaire avec cent personnes réunies par n'importe quel moyen, un article dans une petite revue ou dans une petite feuille lue par quelques rédacteurs, sont annoncés dans les divers pays d'origine comme les signes de l'approbation... de Paris, et éveillent des polémiques, de l'envie et des rancunes.

La France est toutefois un des pays où abonde l'information des choses italiennes. Le nombre des revues françaises dans lesquelles, plus ou moins régulièrement, l'on trouve des articles ou des correspondances sur l'Italie littéraire est certainement supérieur à celui des revues allemandes ou anglaises. En fait d'anthologies, de travaux d'ensemble, d'études spéciales, il me semble que la France devance les autres pays.

5. J'entends limiter cet article à la littérature italienne contemporaine et plus précisément à la période d'après guerre; car on peut lire en France sur la période précédente des ouvrages bien faits et consulter des anthologies plus ou moins nourries et partiales, mais qui suffisent, avec les traductions des auteurs les plus connus, à donner une idée de la littérature italienne moderne.

L'impression générale que me fait cette période peut être précisée par deux observations : en premier lieu, l'absence d'une personnalité d'écrivain qui domine et représente cette époque; ensuite la popularité qu'elle a accordée à des écrivains d'un certain âge, formés au cours des années précédentes et restés un peu éloignés du public. Je disais que c'est

moins une époque de personnalités que de succès littéraires. Les esprits qui semblent dominer cette période, comme Papini ou Pirandello ou da Verona et même d'Annunzio, ont un passé de travail, un patrimoine d'œuvres, un style qui s'est déjà formé, une sûreté acquise depuis longtemps. On ne voit parmi les jeunes aucun esprit qui promette de devenir en de mêmes limites de temps ce que sont devenus les écrivains cités plus haut, ou les quelques autres qui peuvent leur être assimilés. La guerre n'a pas donné un écrivain nouveau, aimé du public, mais elle a renversé certaines murailles traditionnelles qui se dressaient entre les lecteurs et les auteurs de la génération précédente.

La guerre a ébranlé et modifié la structure et le pouvoir d'achat des classes sociales, ainsi que leur culture; elle a bouleversé de ses mains puissantes les couches sociales et porté à la surface des hommes nouveaux. Ce qu'elle a fait dans le domaine économique, elle semble l'avoir fait dans le domaine littéraire, en permettant à quelques-uns, qui avaient peiné durement pour se faire une petite place au soleil, de connaître enfin l'assentiment du grand public. Celui-ci a paru plus accueillant, plus prêt à s'émouvoir, avec moins de goût, avec une culture inférieure, mais avec une prise de contact plus directe et un besoin plus fort d'avoir quelque chose à admirer, à croire, à saisir dans le vide et le doute, dans le découragement et dans l'étonnement que la guerre laissait après soi. Si l'on établit une liste des écrivains les plus lus dans l'après-guerre on verra que parmi eux abondent les hommes de quarante ans.

Il est inutile de relever que l'immédiat après-guerre a été une période de désordre dans le domaine du goût. On a vu des fortunes triomphantes et sans pudeur semblables en tous points à celle des fournisseurs de chaussures à semelles de carton. Un brusque tourbillon a emporté très haut, comme des brins de paille, certains auteurs légers, qui à la première accalmie se sont de nouveau posés sur le sol. Les noms de Guido da Verona, de Pitigrilli, de Mario Mariani qui ont connu de tels succès semblent déjà appartenir au passé : le premier des trois était doué d'un certain talent et d'une très grande habileté qui lui permirent de créer une forme de

roman sensuel et exotique, au parfum malsain et vulgaire; le deuxième apporta la note sensuelle mais en l'accompagnant du ton de persiflage et de cynisme propre au bouleversement du moment; enfin le troisième frôla la pornographie en l'alourdissant de pseudo-intentions de réforme sociale : il avait cependant commencé par un livre assez sérieux, *Le retour de Machiavel*, qui, dans l'après-guerre, mettait sur leur garde, avec un sain réalisme, ceux qui avaient essayé d'idéaliser la guerre et ses suites.

6. A cette période appartient encore la discussion sur les effets littéraires de la guerre. Le problème fut posé par un des critiques qui eurent la plus grande influence sur la façon de considérer l'art de la période immédiatement précédente : Renato Serra. Il ne lui fut pas possible de suivre les effets de son idée, car il mourut dès les premiers jours de la lutte. Il niait que la guerre pût avoir le moindre effet sur les idéaux du pays; idées, goûts et problèmes littéraires, de même que les écrivains, ne devaient pas changer.

En vérité il serait impossible d'affirmer que les hommes formés avant la guerre aient été modifiés par elle. Les écrivains restèrent ce qu'ils étaient. Mais ce ne fut pas la même chose pour leur succès, ni pour la génération suivante. Dans ce cas il faut reconnaître que, si la guerre n'a pas beaucoup modifié la dialectique des idées, le Fascisme a eu au contraire des conséquences plus importantes.

Il est bon de citer deux livres significatifs de cette période et témoignant d'une apparente transformation de leurs auteurs : le roman *Rubé* du critique G. A. Borgese, et l'*Histoire du Christ* de Giovanni Papini.

Ces deux livres ont été traduits en français et cela me dispense d'en faire une analyse. Bien qu'ils soient très différents, ils servent fort bien ma cause, car ils représentent deux crises de conscience : le passage de l'intellectualisme à des formes d'inspiration ou d'action chrétiennes, plus vagues et indéfinies pour Borgese, pour Papini précisées en un catholicisme absolu de forme médiévale.

Cependant il serait difficile de découvrir un changement dans l'art de ces deux auteurs. Ils ont conservé tous deux les

caractéristiques de leur esprit et, s'ils ont changé d'idées, les formes de leur art sont restées immuables.

Jusqu'alors Borgese avait été critique et professeur, journaliste et politicien, et surtout grand avocat, plein de talent, et d'une éloquence extraordinaire, mais moins préoccupé de la cause en elle-même que de conquérir le jury. Nous le trouvons tel quel dans *Rubé*, la meilleure, la plus significative et la plus vivante de ses œuvres, car, malgré la préoccupation constante d'étonner le public, un peu de l'esprit de son temps a passé dans cette œuvre et en a fait une de celles que l'on dit « représentatives ».

Papini avait été un mécréant, un blasphémateur, niant toute bonté et toute vertu avec cette abondance verbale qu'il tirait du trésor populaire des expressions florentines; et dans l'*Histoire de Christ* il est toujours un polémiste, un négateur (de qui n'accepte pas ses idées), un blasphémateur (de ce qui l'a lassé, la science et l'histoire humaine). Et pour ce qui est de l'expression il est toujours le même, ou plus précisément moins bon, car il n'a plus la netteté et la douloureuse nudité de l'*Homme fini*.

Il y a toutefois une grande différence entre ces deux auteurs : la portée des intérêts qui les ont préoccupés. Le livre de Papini touche à une question fondamentale pour l'homme de tous les temps et de tous les pays, et cela explique l'immense succès qu'il a eu hors d'Italie; tandis que celui de Borgese est resserré autour d'un cas purement italien et peu sympathique, en sorte qu'il n'a pas eu de résonance en dehors de son propre pays.

Mais en somme l'un et l'autre ont changé extérieurement. Et cela signifie qu'après la guerre on s'est tourné avec un plus grand amour vers quelque chose de solide et d'indiscutable : la foi, le catholicisme.

Cependant, en tant qu'expérience et aventure, la guerre a fait naître bien des livres autobiographiques. Peu d'entre eux ont une valeur artistique, mais le peuple italien leur devra les principales découvertes que l'on ait faites sur son caractère et quelques-uns des meilleurs témoignages d'amour qu'il ait reçus. Je citerai parmi ces ouvrages : *Les alpins et moi*, de Piero Jahier; *Notre purgatoire*, d'Antonio Baldini;

Kobilek, d'Ardengo Soffici; *Brodequins au soleil*, de Paolo Monelli; *Choses et ombres de quelqu'un*, de Carlo Stuparich; *Lettres* de Gualtiero Castellini; *Introduction à la vie médiocre* d'Artaro Stanghellini; le *Journal de guerre* (qui n'a pas été recueilli en volume), de Benito Mussolini.

7. On éprouva par d'autres côtés encore un besoin d'ordre. Non seulement la guerre, mais également le futurisme, qui avait été une guerre à la grammaire, à la syntaxe, à la suite dans les idées, et à la logique de la peinture, avait exercé ses ravages. Avant la guerre on en était venu aux « mots en liberté » et aux tableaux « faits par des objets ». Voici donc un mouvement de jeunes tendant vers une forme solide dans l'écriture, et même, comme il arrive souvent dans les réactions des jeunes, solide au point de devenir académique. C'est le mouvement connu sous le nom de la revue qui en a accueilli les chefs : *la Ronda*.

Il m'est assez difficile d'expliquer ce qu'étaient les « rondisti »; et pour le Français de bonne volonté il ne me reste qu'à lui faire chercher dans les revues *Commerce*, *Navire d'argent*, etc., quelque page de Cecchi. Leur chef à tous, Vincenzo Cardarelli, a été publié en France, et annoncé avec des exagérations qui ne peuvent que lui nuire. La comparaison entre ces exagérations et ses quelques maigres proses, dénuées de pensée et de fantaisie, et n'ayant qu'une certaine allure solennelle, ne peut que faire assez mauvaise impression au lecteur. Réduit à ses véritables proportions, Cardarelli est un assez bon prosateur qui a su en temps opportun rappeler l'existence d'un problème littéraire italien et d'une tradition. Il s'est vanté pour cela d'avoir restauré le culte de Leopardi. Mais le Leopardi des « rondisti » était un Leopardi privé de toute la substance de sa pensée et de sa plus grande puissance lyrique. Ce n'était qu'un Leopardi purement littéraire, uniquement préoccupé de « composer » en un style noble quelques fantaisies indifférentes à son cœur. C'est pourquoi l'on vit les « rondisti », fidèles à leurs théories, refaire *Hamlet* de Shakespeare, ou les histoires de la Bible, car le sujet ne comptait pour rien.

Il y avait heureusement parmi eux des esprits plus riches

tels Emilio Cecchi et Antonio Baldini qui nous ont donné des pages peu nombreuses il est vrai, mais bien savoureuses. Le premier, plus nourri de culture, emploie ses malices d'écrivain pour nous montrer la vie sous des angles ironiques. Le second a moins de connaissances mais un attachement plus profond et plus varié à la vie sensible. Il est toutefois porté lui aussi à contempler les événements avec une certaine subtile ironie.

Les essais d'Emilio Cecchi, recueillis dans les volumes *Poissons rouges* et *l'Auberge du mauvais temps*, tirent tout le parti possible de la science des mirages et des doubles fonds scéniques. Littéraires et cosmiques ils réussissent, et parfois fort bien, à accroître et à prolonger les dimensions et la portée des facteurs les plus humbles dans l'histoire de l'humanité.

Les bizarreries d'Antonio Baldini sont pleines de saveur, soit qu'il peigne une figure mi-idéale mi-réelle comme ce *Michelaccio* où il transfigure et rend mythique le type du « lazzarone » méridional, fainéant, poète, aimé des femmes et de la fortune, sympathique même en ses vices; soit qu'il joue avec une habileté extraordinaire, tel un chat avec une pelote, des mots de la langue italienne ou avec les aventures qu'un littérateur peut trouver sur son écritoire.

Parmi les autres écrivains de la *Ronda* il faut encore signaler le critique musical Bruno Barrili (quelques-unes de ses pages ont aussi été jugées dignes de *Commerce*), mais il n'a rien à voir avec l'esthétique officielle du groupe : c'est un écrivain fantastique, romantique, bizarre, capricieux et amusant. Il ne faudrait certes pas chercher chez lui une critique musicale : la musique n'est pour lui que l'occasion d'improviser des fanfares d'images et de caricatures, aussi curieuses que des estampes du « Settecento ».

8. La critique a été après 1900 la principale activité de la littérature italienne; et le maître, dans ce domaine, est Benedetto Croce.

L'après-guerre n'était pas un temps de critique. Ce fut un temps de foi et même de foi extrême. Il est naturel qu'en littérature aussi la critique ait perdu du terrain.

Ce que l'on peut dire, c'est que la doctrine de Croce a

influencé tout le monde, même ses adversaires. On ne voit pas de personnalités réellement nouvelles : Pietro Pancrazi est un Toscan de goût prudent et ami de la précision et de la clarté toscane; Luigi Russo, ainsi qu'Attilio Momigliano et Eugenio Donadoni, ses aînés, est un bon professeur. Il est l'auteur d'essais sur Verga, sur Métastase, et d'un bon guide des romanciers et auteurs de nouvelles contemporaines.

On attendait beaucoup de Piero Gobetti, mais il est mort trop jeune pour avoir pu donner tout ce que l'on en espérait. De toute façon il a été une personnalité. La fièvre de ses multiples activités de critique, d'éditeur, de journaliste, de savant le faisait passer de la typographie au théâtre, de son bureau d'éditeur aux archives, d'une exposition à une réunion politique. Sa production est donc dispersée et incomplète, mais elle a presque toujours un cachet d'originalité. Elle est caractérisée par un intellectualisme outré qui identifiait la critique à la recherche philosophique. En chaque auteur, il découvrait un problème; et même en chaque acteur! Ses études sur la Russie contemporaine, ses essais sur l'Italie d'aujourd'hui, ses travaux érudits sur le XVIIIe siècle au Piémont correspondent essentiellement à un besoin intellectuel qui devient en même temps un idéalisme moral. Tout ceci l'amène parfois à découvrir des idées là même où il n'y en a pas; à condamner sans appel des êtres et des mouvements, parce que son désir de comprendre a été dépassé par son idéal de pureté théorique et d'intransigeance idéale qui le rend aveugle devant ces nuances de la réalité et de l'expérience historique.

Un groupe de jeunes élevés à l'école de Croce et assouplis par un commerce quotidien avec la littérature contemporaine est en train de percer : Nicolo Sapegno, Mario Fubini, Edmondo Rho ont étudié avec finesse et pénétration Jacopone da Todi, Ugo Foscolo, Laurent de Médicis.

Mais, en général, de nos jours, le courant est plutôt contraire à l'exercice de la critique, même littéraire.

9. Alfredo Panzini, auteur de romans, de nouvelles et d'écrits variés, bien qu'il soit d'un certain âge, peut être

considéré comme l'un des hommes nouveaux, car il ne fut compris que dans l'après-guerre. Les raisons de son succès tardif peuvent se découvrir dans la façon dont cet écrivain clair, poli, net, usant d'une langue raffinée en sa simplicité, a regardé le monde moderne avec des idées anciennes. Il a considéré avec des idées romaines et médiévales le siècle [des grands marchands, des guerres économiques, des créations industrielles; il a regardé avec des idées casanières et provinciales l'époque des grandes métropoles, des grands mouvements ouvriers, des cinémas bondés de spectateurs. Et tout cela n'est pas seulement haine de la nouveauté, incompréhension de notre époque, car dans la condamnation on sent que l'écrivain éprouve une sorte de regret voilé pour les formes de violence ou de corruption plébéiennes ou marchandes qu'il déteste mais qu'il sent nécessaires et peut-être même attrayantes. Il condamne tout ce que l'on fait aujourd'hui : les robes courtes et les bas de soie, la philosophie sans Dieu et les immeubles avec ascenseur, les jeunes filles émancipées et les danseurs professionnels; mais il n'en est pas choqué au point de se faire ermite, il met trop d'amour dans la peinture des portraits contre lesquels il lance ses foudres. Dans son regret du passé il y a une certaine coquetterie à l'égard du présent et une curiosité beaucoup trop intéressée pour être réellement innocente.

On n'a traduit de lui, en français, qu'un roman : *Je cherche femme*, satire des dactylographes et de la classe nouvellement enrichie par les industries de guerre. Mais bien plus puissant est *C'est moi le maître*, histoire d'une famille de paysans qui petit à petit s'empare des biens d'une famille bourgeoise et idéaliste. L'âpre matérialisme paysan a trouvé chez Panzini un observateur aigu.

Ugo Ojetti aussi nous paraît un homme nouveau après la guerre, bien qu'il ait déjà eu du succès avant : mais il est devenu un meilleur écrivain. Il a acquis un style si précis que ses écrits sont des modèles de belle langue. Si un roman ironique (*Mon fils cheminot*) a fait de lui un prophète de la réaction contre le désordre, la littérature fait surtout cas de lui pour ses *Choses vues* (à paraître chez Grasset) où défilent hommes, événements, paysages de l'avant et de l'après-guerre

rappelés par une mémoire qui semble infaillible et vus par un regard parfois un peu froid, mais très aigu.

10. Il existe en Italie trois générations que l'on distingue aisément au point de vue du goût et de la culture : la génération née avant 1880, celle née entre 1880 et 1900, et enfin celle des plus jeunes. Il y a des mélanges; quelques truquages au moyen de cheveux teints et d'amaigrissements artificiels; et des cadavres ambulants.

La première génération, la génération de d'Annunzio, eut le culte de la Beauté. Il y eut ensuite la génération de Croce avec l'exercice de la Critique. La nouvelle génération sera peut-être placée sous le signe de l'Aventure, car on sent qu'elle cherche, sous la protection du dieu du risque, de nouvelles voies vers la fantaisie et la création.

11. Une autre personnalité nouvelle à laquelle l'après-guerre a apporté le succès, bien qu'elle ait été formée en une autre époque, c'est Pirandello. Il est facile d'en parler car les Français le connaissent fort bien. Son théâtre a été joué dans d'excellentes traductions et de nombreux romans et nouvelles ont paru en français, soit en volumes soit dans des revues. Il est pour la France un auteur familier et il a même eu une influence évidente sur le nouveau théâtre français.

Renato Serra pouvait, il y a dix ans, sans faire crier au scandale, le confondre dans un petit volume désormais classique sur la littérature contemporaine en Italie avec un des nombreux fabricants de nouvelles. Que s'est-il passé entre temps? Y a-t-il un nouveau Pirandello? En réalité c'est toujours le même; tant il est vrai que beaucoup de ses productions théâtrales ne sont autre chose que des nouvelles dialoguées et des développements de situations déjà exposées sous forme de récits. C'est la forme théâtrale qui a accompli le miracle.

Pirandello est sicilien et son art dérive de celui de Giovanni Verga, mais même dans les plus « verghiane » de ses comédies, par exemple dans le *Bonnet à grelots*, on voit déjà que Pirandello était frappé par un problème : l'être et le paraître, et les

répercussions infinies que l'un a sur l'autre et réciproquement. Ses personnages caractéristiques sont des êtres qui ne sont pas ce qu'ils sont, ou qui paraissent ce qu'ils ne croient pas paraître, ou qui sont obligés de vivre autrement qu'ils ne le croient. De là tourments, passions, tragédies.

Idée simple, et, si l'on veut, commune, mais, lorsqu'elle est approfondie dans des cas curieux, spéciaux et irritants, elle découvre un monde humain tout différent de l'ordinaire, en détruisant bien des choses que l'on croyait solides et en mettant en doute bien des idées acceptées pour vraies.

De là cet aspect que Pirandello a de porteur de trouble, de démolisseur, cette manière qui est la sienne d'effriter la personnalité humaine et ce caractère un peu anarchique dont se revêt son œuvre.

Presque toutes les pièces de Pirandello sont un défi aux opinions courantes. Elles prennent un personnage, très souvent peu sympathique, et le mettent dans une situation qui au fond est noble et humainement supérieure à celle des autres. Par exemple Baldovino qui accepte, ruiné, d'épouser une jeune fille compromise avec une bonne dot; le professeur Toti qui loge chez lui l'amant de sa femme et lui fait des reproches dès que celui-ci trahit sa femme avec une autre, etc. Les situations dont part Pirandello peuvent paraître absurdes ou pour le moins douteuses. Mais ce premier point dépassé, tout est logique, clair, nécessaire; tout se développe avec une nécessité intérieure qui nous laisse à peine le temps de percevoir un serrement de cœur devant les personnages qu'un hasard dépouille de leurs mensonges vitaux et qui voudraient recouvrir leur pauvre personne offensée. Les faits extérieurs ont de l'importance dans ces pièces uniquement en tant que causes de ces révélations si fréquentes dans le théâtre pirandellien, de ces aperçus d'amères vérités et de profondes contradictions sur lesquelles est toujours basée sa tragédie.

Les personnages de Pirandello vivent dans une atmosphère d'excitation, de paroxysme, de passions concentrées et à peine exprimées par des périodes brèves, des paroles tronquées, des sanglots et des exclamations. Il y a des personnages qui raisonnent, et même les personnages de Pirandello ne raisonnent que trop; mais comme on le fait sur son propre

malheur et sur sa propre douleur. Il n'y a pas de personnage qui fasse des théories, à peine, çà et là, quelque allusion aux idées de l'auteur comme lorsque Laudisi de *Chacun sa vérité* affirme notre incommunicabilité, l'impossibilité de connaître ce que nous sommes, et ce que nous sommes les uns pour les autres.

Les personnages de Pirandello raisonnent sur leur tragédie parce qu'ils sont très lucides. Les fous lucides sont parmi les meilleures créations pirandelliennes (*Chacun sa vérité. Six personnages en quête d'auteur. Henri IV*).

La pièce qui a le plus surpris est la « pièce à faire » : *Six personnages en quête d'auteur*. En effet ces scènes tragiques qui semblent être improvisées sur les planches sous l'oppression de l'ardent désir des personnages et en présence de l'assez grand intérêt que leur porte le directeur, qui les fait répéter par ses acteurs, plus froids et professionnels, ne sont pas à vrai dire un drame, mais une critique d'art et une sorte d'introspection de l'artiste sur sa propre fantaisie. Il nous semble voir les personnages de ses drames qui demandent avec fièvre et passionnément d'être portés sur la scène et rendus vivants dans l'éternité de l'œuvre d'art.

Art, a-t-on dit, cérébral; comme une grande partie de l'art moderne. Mais avant tout art plein d'humanité. Le théâtre de Pirandello est plein de pauvres et humbles êtres, de malheureux, d'infortunés, enfermés chacun dans leur douleur et qui, contrairement aux Russes, ne trouvent aucun soulagement dans l'épanchement avec autrui.

Le style de Pirandello est nu, sec, fait de choses et de sentiments simples, sans images ni boursouflures. L'opposé du style de d'Annunzio.

Les côtés extérieurs de ce théâtre ont plu au nouveau public italien qui remplissait les salles de spectacle de l'après guerre. La philosophie de ces gens nouveaux était le scepticisme, non pas un scepticisme joyeux, facile, satisfait et tolérant, mais le scepticisme aride, aigri et douloureux de ceux qui ne réussissent pas à « se faire une raison ». Pour un tel public la vie était une farce, les hommes des marionnettes, il ne fallait croire à rien, chacun était pris pour ce qu'il paraissait et non pour ce qu'il était, et, tout compte

fait, on n'était même pas ce que l'on croyait être. Voilà la philosophie de gens arrivés, qui ne voulaient rien savoir d'une morale solide et d'une foi durable, heureux d'entendre dire que la vie est un jeu de hasard (comme celui qui les avait mis en évidence, pendant la guerre). Voilà la philosophie de ceux qui devaient faire le succès des qualités extérieures du « pirandellisme ».

12. Un critique réellement pénétrant du théâtre de Pirandello, M. Adriano Tilgher, dont je regrette que l'on n'ait pas encore traduit en français les essais sur le théâtre contemporain mondial a bien caractérisé les effets de Pirandello sur le théâtre italien. « Cela a été une rafale qui n'a rien laissé debout. Mais rien n'a paru qui ait remplacé l'ancien théâtre. En passant en revue après le grand sicilien les toutes jeunes recrues du théâtre italien, comme Orio Vergani, Pietro Solari, Corrado d'Errico, Ugo Betti, Leo Ferrero, Antonio Aniante, etc., on trouve des jeunes pleins de talent, mais sans originalité autre qu'extérieure. Antonio Aniante est un Rosso di San Secondo exaspéré et clownesque. Ugo Betti oscille entre un intimisme délicat et un réalisme cru. Corrado d'Errico non plus ne s'est pas encore libéré de l'influence des auteurs européens dont on entend plus ou moins un écho dans ses pièces. Leo Ferrero mêle à l'intimisme un peu de poésie. Pietro Solari se tient entre la tradition goldonienne et les courants du romantisme allemand le plus fantaisiste et le plus échevelé sans bien parvenir à les concilier. Orio Vergani est mi-crépusculaire, mi-pirandellien ». Tous cheminent sur les traces de Pirandello et parfois l'exagèrent dans les formes extérieures; mais ils sont vides au dedans. Tandis que Pirandello renouvelait le dedans tout en conservant les formes du dialogue traditionnel.

13. Pour éclaircir un passage de cette critique je dois dire que Rosso di San Secondo est le seul écrivain de théâtre que l'on puisse placer à côté de Pirandello. Il est, comme lui, sicilien. Et du « sicilianisme », ou de l'ardeur méridionale, il a fait un dogme : dans sa production tout est ébranlement volcanique, vibration de tremblement de terre,

chaleur caniculaire. Les sens sont exaspérés, le soufre semble brûler dans les veines de ses personnages, et l'atmosphère même vacille comme dans les jours de plein été. Il y a un côté exagéré et rien ne retient le jeune auteur de se jeter au bas de cette pente. Ce déséquilibre a été ressenti par les lecteurs et les spectateurs qui n'ont jamais trouvé d'œuvr à laquelle donner leur entière adhésion. Et Rosso di San Secondo, malgré le talent qu'il faut bien lui reconnaître, est toujours resté un auteur sur lequel on hésite à porter un jugement et que l'on ne sait s'il faut ranger parmi les génies ou les extravagants.

14. Il serait réellement temps de parler des plus jeunes, mais il me faut encore m'arrêter à un de ces cas spéciaux qui illustrent ma remarque que l'après-guerre italien en littérature a moins créé des valeurs nouvelles que reconnu des valeurs oubliées.

Le cas dont je veux parler est celui d'Italo Svevo, à la découverte de qui, après plus de vingt ans de silence, ont vaillamment collaboré deux français, Benjamin Crémieux et Valéry Larbaud. Ils l'avaient connu, à travers James Joyce, l'extraordinaire auteur irlandais qui avait dans sa jeunesse enseigné l'anglais à Svevo, à Trieste.

Son premier roman, *Une vie*, avait été publié il y a trente-cinq ans. Puis, à de longs intervalles, il avait donné deux autres œuvres, *Senilità* et la *Coscienza di Zeno*. Leur caractère analytique, leur langue assez peu correcte, cette sorte de surface grisâtre qui semblait les recouvrir, cachèrent pendant plusieurs années les réels mérites de ces livres qui ont permis aux critiques français d'appeler Svevo « le Proust italien ».

Même si cette comparaison n'est pas exacte, elle exprime assez bien la position de l'œuvre de Svevo dans la littérature italienne qui est plutôt pauvre en œuvres d'introspection. Svevo se plaît à l'étude des moindres états d'âme et de leur arrière-plan psychologique. Son œuvre est un cas exceptionnel et nous la devons peut être au milieu triestin, éloigné de la tradition italienne, qui permettait que l'on abandonnât les chemins battus.

15. J'ai dit plus haut que depuis 1900 il y a eu trois générations de littérateurs : celle de la Beauté (d'Annunzio), celle de la Critique (Croce) et, à présent, celle que l'on pourrait appeler de l'Aventure.

Les jeunes auteurs peuvent, *grosso modo*, être partagés en trois groupes selon leur participation à trois nouvelles revues : *Convegno*, *Solaria* et *900*.

Le *Convegno* est la plus ancienne; elle a déjà neuf ans. Son siège est à Milan, son animateur est Enzo Ferrieri. Son auteur le plus important est Carlo Linati qui appartient à la génération précédente, et qui est un écrivain « calligraphique » et très savoureux, rappelant les dessinateurs japonais.

A côté de quelques professeurs plus graves le *Convegno* réunit de jeunes écrivains tels que Giovanni Comisso, J. B. Angioletti, Sergio Somi, Antonello Gerbi, Eugenio Montale, Mario Gromo, Piero Gadda Guido Piovene. Comisso était déjà presque célèbre avant même d'avoir publié un volume, rien que par les fragments qu'il en avait donnés aux revues. C'est, sur un fond de luttes et d'ardeurs, pleines de trouble et de mélancolie, une suite de souvenirs sur l'occupation de Fiume par les légionnaires de d'Annunzio. Ce sont des descriptions pleines de force dans leur simplicité, de la vraie littérature sans littérature, avec de belles scènes marines, des vagabondages et des mouvements de l'âme variés comme un ciel incertain. Angioletti a reçu sa renommée du prix Bagutta qu'il a remporté avec son livre : *Le jour du jugement*, un recueil de fantaisies et de moralités qui pourraient même rappeler Swift si elles étaient plus féroces et moralistes. J'avoue que j'admire chez Antonello Gerbi un des rares littérateurs italiens qui aient su parler du cinéma et des grandes métropoles, avec une curiosité et un sens sérieux de la vie moderne. Solmi aime les jeux subtils de la critique. Tant Gromo que Gadda ont donné des échantillons de récits originaux et personnels (*Costazzurra*, *Liuba*) : Gromo vient de recevoir le prix de la *Fiera letteraria*, l'hebdomadaire qui correspond en Italie à ce que sont les *Nouvelles Littéraires* en France.

Ce sont en partie les mêmes que l'on retrouve autour de la petite revue *Solaria* de Florence dont l'animateur est Alberto Carocci. J'y ajoute Bonaventura Tecchi, le plus grave,

le plus cultivé du groupe, très fin analyste d'âmes dans sa biographie de Wackenröder, conteur un peu timide mais plein de délicatesse; Arturo Loria qui nous fait pénétrer dans un monde picaresque de brigands, de fripons, de bateleurs, peints à la perfection dans leurs misères et dans leurs souffrances et, comme dans certains tableaux flamands, avec des esquisses de grimaces, de poursuites sinistres, de confréries d'aveugles et de vagabonds vues par un œil impitoyable; Leo Ferrero, qui touche un peu à tout, de la poésie à la critique d'art, mais toujours avec talent. Parmi les jeunes auteurs de nouvelles italiens, Loria et Piovene me paraissent être les plus riches de promesses.

Ce sont en général des analystes, des écrivains recherchant la finesse et la délicatesse, éloignés de tous mouvements voyants et bruyants, mais visant au contraire à des formes d'art discrètes, presque en sourdine, amoureux d'une expression sans éclat et, pourrait-on dire, adroitement modeste de ton. Parmi eux, un excellent exemple : le critique Raffaello Franchi.

16. Bien différents sont les collaborateurs de « 900 », la revue internationale publiée en français, créée à Rome par Massimo Bontempelli et qui a été un des événements littéraires les plus importants de ces dernières années. Ici ce sont des couleurs de bar, des tons de jazz, la polémique y est agressive et l'atmosphère conquérante. Autant *Solaria* est modeste sous sa couverture blanche, autant « 900 » a été bruyant avec ses fascicules orange, saphir et sang de bœuf. Il s'agit d'un prolongement du futurisme. Terre et ciel ne font qu'une seule toile de fond. Sottises et mots d'esprit figurent sur le même plan. On voit combien sont grands les risques de se fatiguer à un tel exercice, semblable à la gageure de celui qui voudrait faire tout un discours sans quitter la note aiguë. Mais pourquoi en parler plus longuement? Massimo Bontempelli vient, une fois de plus, de s'engager dans une nouvelle voie.

Il faut toutefois signaler deux écrivains qui, bien qu'ils aient collaboré à cette revue, s'écartent un peu de ce modèle : Aniante, volcanique et trouble, Corrado Alvaro, esprit triste

et analyste un peu massif (je le rapprocherais de quelque auteur de nouvelles allemand) qui méritent d'être suivis.

17. Deux poètes significatifs se rattachent à cette dernière période de la vie italienne. Eugénio Montale, avec ses *Os de Seiche*, dévoré par le désespoir, devenu pierre et squelette et os décharné, n'a plus de larmes à verser. Il ne sait qu'exprimer par des syllabes sa douleur et il rappelle un torrent sans eau, calciné par la chaleur. C'est la crise de l'incrédulité, du vide, de l'abandon qui atteint à son comble. Umberto Saba, que son âge situerait dans une période précédente, s'est révélé au cours de ces dernières années plein d'harmonies et d'élégances avec une connaissance de la rime italienne dans son expression la meilleure et la plus musicale qui le place entre Léopardi et Metastase.

Mais comment parler de poésie sans rappeler Ungaretti, poète plus que rare, unique, auteur de quelques grands cris lyriques, qui a eu l'honneur rare d'être traduit par Paul Valéry et qui, parfois, a l'air de traduire en italien Paul Valéry? Dans *Commerce* on peut lire quelques-uns de ses poèmes, italiens et français, car il écrit dans les deux langues.

18. Une parenthèse pour dire que le futurisme est absolument mort en Italie.

Le futurisme a été dévoré par la guerre et a passé entièrement dans certains goûts esthétiques, dans les vitrines des magasins, dans les vêtements des femmes, dans l'ameublement des bars et dans les papiers de tenture... partout sauf dans la littérature.

19. Curzio Malaparte est, dans le champ des idées, un styliste qui a eu l'occasion de montrer plusieurs faces de son talent primesautier : des vers à la satire politique, du petit roman d'aventures à l'œuvre théorique et à l'analyse esthétique d'une période d'art aussi compliquée que l'art baroque. Il est l'auteur d'un curieux petit livre où il oppose l'Italie, pauvre, catholique, *lazzarone*, aux pays riches, protestants, industriels, soutenant que l'Italie est ce qu'elle a toujours été et non pas un pays libéral à l'usage des Suisses et des Anglais.

Il a lancé l'idée de *Strapaese* en se faisant le défenseur de la vie rurale contre la vie citadine, des mœurs traditionnelles contre les modes nouvelles, du vin contre le thé, de la bourrée contre le charleston, des bas de laine contre les bas de soie. Il écrit en une belle langue toscane et ses *Aventures d'un gentilhomme d'infortune*, sont fort savoureuses, ainsi que le pamphlet où il raconte l'histoire de *Napoléon déguisé en lézard* et tué par les bonapartistes incrédules sous la colonne Vendôme...

20. Pour montrer les tendances à la fantaisie et à l'aventure, signalons le succès d'Achille Campanile, une sorte de Cami italien, qui, sous le titre de *Qu'est-ce que cet amour?* a composé une suite de contre-sens, stupides en apparence, mais qui révèlent peut-être une intention antiromantique. De toute façon c'est un livre qui a amusé.

Plus sérieux, et même trop sérieux, sont les livres d'Orio Vergani, qui sait faire parler les statues, étudie les rencontres nocturnes des photographies et les problèmes spirituels des femmes-canons et des frères siamois, et donne l'histoire d'un boxeur de couleur, *Moi pauvre nègre*, qui a paru chez Grasset. C'est un humoriste qui a lu Ramon Gomez de la Serna et ne l'a pas oublié.

N'oublions pas que la petite bourgeoisie a trouvé son romancier et son poète en Umberto Fracchia, dont on doit, prochainement, publier en France *Angela*, et aussi qu'en attendant de nous livrer l'œuvre où il aurait donné toute la mesure de son talent Mario Puccini n'a pas interrompu sa féconde activité d'auteur de nouvelles.

21. Au moment où je revois ces épreuves paraissent les premiers numéros de *Pegaso*, une revue littéraire qui a tout de suite conquis la première place dans l'esprit du public et le jugement des connaisseurs (Florence, Le Monnier, éd.).

22. Je crains, hélas d'avoir été injuste et trahi par ma mémoire. Dieu sait combien de noms oubliés me reviendront à l'esprit le jour où je lirai mon article imprimé. Le mal est qu'aucun des oubliés ne croira à ma bonne foi.

Un excellent ouvrage de M. Benjamin Crémieux a été publié sur la littérature italienne de Carducci à nos jours. C'est, je le répète, un bon travail, malgré quelques erreurs d'information et la trop grande simplification qui l'a obligé, à cause de ce parti pris très français de clarté et de classification, à rapprocher des auteurs presque opposés, au lieu de les étudier séparément. C'est une œuvre sérieuse à laquelle on a fait bon accueil aussi en Italie.

Mais il m'est arrivé, il y a quelques jours, d'en lire un éreintement solennel. Il venait d'un de ces critiques que personne n'a jamais pris au sérieux. C'était une critique de l'ouvrage et de ceux qui avaient osé en parler. Je n'eus qu'à prendre le volume de M. Crémieux pour comprendre la raison d'une indignation qui à tout moment faisait ostentation d'un patriotisme offensé : le critique avait été oublié par M. Crémieux.

GIUSEPPE PREZZOLINI

LE GRAND HOMME[1]

VI

M. Putnam loua un petit hôtel à Passy et y donna quelques fêtes, dont, naturellement, on parla beaucoup dans les journaux.

Il menait à Paris une vie brillante. Cependant on ne le voyait jamais, le soir, dans les dancings, comme les autres personnages à la mode. Le ténor prenait soin de sa voix sans négliger sa célébrité. On le recevait dans les salons, on le félicitait, on voulait le faire chanter. Il refusait toujours. Une légende se forma : on ne lui connaissait pas de maîtresses et l'on soupçonnait ses mœurs : il était beau, étrange, nègre. Il n'en fallait pas plus.

Parfois il allait visiter en automobile les environs de Paris, et son absence durait plusieurs jours. A Chantilly, où il était aller passer la semaine des courses, il rencontra madame Lucien Gavard, qui, était venue comme chaque année s'y reposer.

Il alla lui présenter ses hommages, puis, pendant les heures creuses de l'après-dîner, ils parlèrent. Le ténor racontait ses voyages et madame Lucien Gavrda l'écoutait avec une attention émerveillée.

M. Putnam, qui était Américain, proposa un jour tout bonnement à Claude de l'accompagner dans une promenade en automobile aux environs de Chantilly.

Claude ne pouvait et ne désirait lui opposer aucun motif de refus.

Le ténor conduisait lui-même sa voiture américaine plus

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 avril.

silencieuse qu'un oiseau. Il aimait la vitesse. Il lança sa voiture sur une ligne droite.

Le vent secouait toutes les pensées et les éparpillait. Des nuages de poussière derrière la voiture cachaient la route déjà parcourue, le passé tout neuf. Et les arbres dansaient en tournant sur eux-mêmes. Claude sentait sur sa figure les griffes de la vitesse qui s'enfonçaient dans sa chair. A travers ses yeux passaient les paysages qui se dissipaient aussitôt comme des nuages. Il y avait sur cette route un vent du diable qui faisait tourner la tête des arbres et ravageait les champs environnants, il y avait devant eux la terre qui cédait, qui lâchait pied, qui roulait sur elle-même avec un sifflement sourd, un roulement brutal, il y avait enfin la majesté de la vitesse. Les yeux de celui qui tenait leur vie entre ses mains, posées à peine sur le volant, s'étaient tout à coup fixés sur un point qui fuyait toujours plus vite et la tête de celle qui ne reconnaissait plus rien, tombait, tombait et flottait dans le vent et le vertige. C'était comme un orage. Claude ne luttait pas : elle s'accrochait à ce qui fuyait, attendant le grand signe qui sépare la mort de la vie, l'ivresse simple et souple, l'ivresse qui fait voir plus clair : l'horizon devenait pour elle des bras ouverts.

Un bonheur, né de cet abandon et de cette folie, la saisissait brutalement. Elle ne songeait ni à le constater ni à le repousser. Elle souriait et se crispait sans tristesse et sans inquiétude.

M. Putnam stoppa devant une auberge et proposa à sa compagne de boire une tasse de thé.

Ils entrèrent dans le petit jardin où des bosquets démodés avaient été aménagés et, étourdis par le vent, ils demeurèrent silencieux. Claude, après avoir été entraînée par cet élan qu'elle jugeait irrésistible, en reprenant contact avec le sol, se croyait perdue. Il lui semblait découvrir le monde parce qu'elle venait d'oublier, pendant une heure, une de ces heures qui sont sans commencement ni fin.

Peu à peu, tandis qu'autour d'elle se groupaient, objets familiers, une théière, une tasse, le sucre et le lait, elle reprit ses coutumes et ses manies. Elle chercha, dans son sac, sa poudre, son bâton de rouge et en même temps elle voulut

être aimable comme elle avait depuis si longtemps l'habitude de l'être.

Donc, le plus banalement du monde, elle dit à M. Putnam occupé à beurrer les toasts :

— Vous aimez la vitesse, n'est-ce pas, cher monsieur?

— En effet, répondit-il.

— N'avez-vous jamais peur?

— Si, parfois, plus souvent même que je ne devrais. Mais je sais que c'est tout à fait inutile, qu'à partir d'une certaine vitesse le danger est toujours aussi grand. Tenez! il y a quelques mois j'ai vu se tuer le plus habile conducteur du monde, au moment même où je le considérais vraiment comme un dieu... C'était un coureur anglais très célèbre dans son pays. Il était recordman du monde de vitesse en automobile. L'homme le plus vite, comme on disait en Amérique. Je le connaissais personnellement et sa vie était magnifique.

» Il avait débuté en 1921. Personne n'avait encore entendu parler de lui, lorsqu'un jour il arriva premier dans une des courses férocement disputées. Depuis cette arrivée inattendue il était le plus populaire des coureurs. Parry Thomas ne se contentait pas de concevoir et de dessiner ses voitures, mais il les construisait de ses propres mains dans son atelier de Brookland, près de cette piste célèbre où il avait si souvent remporté la victoire... Je vous ennuie, madame.

— Pourquoi dites-vous cela? Vous vous trompez.

Claude écoutait cette voix qui lançait des chiffres et des faits et rien ne pouvait la distraire d'une musique lointaine.

— Un jour, — reprit M. Putnam, — un des camarades de Parry Thomas battit son record et mon ami impatient voulut le battre à son tour. Il convoqua ses amis et quelques officiels sur une plage à Pendine. Il souriait malgré sa fatigue, car il venait d'être fortement grippé. On sortit du garage le monstre de 400 chevaux qu'il avait nommé la *Babs*. Il l'examina de fond en comble, puis se mit au volant. Il souriait encore quand il prit le départ. Quatre fois il s'élança pour battre le fameux record. Mais en vain. La cinquième fois il leva les bras au ciel ce qui signifiait que tout allait bien. Il s'éloigna et les chronométreurs nous dirent : « Cette fois il a battu le record. » Nous regardions la *Babs*

passer à toute vitesse devant nous. Elle s'éloigna, devint un tout petit point, puis brusquement une longue flamme qui s'était fixée près de la mer. Nous courûmes tous d'un seul élan vers cette flamme. Nous arrivâmes pour regarder brûler et se tordre un amas de fer.

» Les techniciens se mirent à nous expliquer l'accident : la chaîne de propulsion extérieure des roues arrières s'était rompue alors que Parry Thomas roulait à 289 kilomètres à l'heure. Volant à travers l'espace elle démolit le pare-brise et, sautant à la gorge du conducteur, le décapita presque complètement. Puis, s'enroulant autour des roues, elle fit faire à la voiture deux bonds sur elle-même tandis qu'une roue était projetée en l'air. Comme toujours dans ces cas-là, la voiture prit feu. On retira Parry Thomas presque carbonisé. La mer monta lentement, lentement, puis recouvrit enfin l'auto qui s'enfonçait peu à peu dans le sable. »

M. Putnam parlait des choses et des gens avec calme, comme s'il les regardait avant de parler.

Tandis qu'il racontait la fin tragique de son ami, évoquant la mer et la mort, l'ombre s'était emparée du petit jardin où Claude et lui prenaient le thé. Claude, en respirant le plus doucement possible pour s'adapter au calme, cherchait à fuir l'angoisse qui l'avait saisie. C'est en regardant M. Putnam qu'elle la découvrait. Il était devant elle comme un danger. Et ce fut pendant cette soirée même que Claude pour la première fois prit conscience du péril et qu'elle subit en connaissance de cause le charme du ténor. Elle attendait le son de sa voix, elle guettait ses gestes. Et tout à coup elle voulut savoir ce qu'il pensait d'elle.

« C'est stupide », se disait-elle.

Elle ignorait ce besoin féminin de savoir si l'on plaît et s'étonnait d'un désir qui à ses yeux l'abaissait. Elle s'excusa en s'affirmant qu'il était si loin d'elle, plus qu'un étranger, d'une race différente.

— Je dois vous ennuyer, monsieur?

Elle regretta aussitôt sa fausse question, car il la regarda si durement qu'elle comprit son reproche.

— Pourquoi? Je vous demande pardon de ne pas vous avoir fait de compliments. Je pensais que vous étiez blasée,

dégoûtée de tous les mots qu'on jette inévitablement à vos pieds...

Claude baissa la tête. A la nuit tombante ils regagnèrent enfin Chantilly. Mais, tandis que M. Putnam se penchait sur le volant, Claude, indifférente à la vitesse, aux coups de vent, se moquait d'elle-même en regrettant l'attention qu'elle avait un instant prêtée à l'opinion de celui qui n'était plus pour elle, à ce moment, qu'un « nègre ».

Elle était décidée à ne plus jamais accepter d'invitation de cet individu, à le saluer froidement, afin qu'il comprît le mépris qu'elle lui portait. Tant pis d'ailleurs s'il ne saisissait pas son intention. Elle était au-dessus de tout cela.

Sa honte s'était transformée en rage. Elle rougissait maintenant d'attacher tant d'importance à ces bêtises.

Dès qu'ils furent arrivés à l'hôtel elle se retira dans sa chambre et téléphona à son mari.

— Je ne veux plus rester à Chantilly, — lui dit-elle, — je m'ennuie et puis il y a Putnam, vous savez, le ténor noir... C'est odieux de rencontrer ce nègre à chaque pas...

Lucien Gavard lui conseilla vivement de rester encore quelques jours. Il faisait si beau et l'air de la forêt ne pouvait que lui être salutaire. Il continua à exposer longuement son point de vue et Claude, pour ne plus l'entendre, accepta de rester.

Elle se coucha pour que le jour s'achevât le plus vite possible, pour ne plus penser. Mais comme ceux qui ne savent pas s'examiner, la honte et la rage s'emparaient brusquement d'elle sans qu'elle pût leur résister.

Elle s'étonnait de l'importance qu'elle attachait à ces conversations, à cette présence; elle résolut enfin de parler de nouveau à M. Putnam pour mieux lui faire comprendre son attitude dédaigneuse.

Cette décision la calma : elle ne comprit pas quelles étaient les raisons de ce calme, pourquoi elle était heureuse à la fois d'apaiser sa rage, en se persuadant qu'elle se vengerait mieux, et de ne pas rompre avec M. Putnam qu'elle désirait revoir. Elle entendit encore cette voix qui n'était d'aucun pays, d'aucune race, et qui se mêlait à toutes les choses que l'on sent et que l'on ne voit pas. Claude ignorait le mystère

dont elle subissait le pouvoir. Elle se contentait d'écouter au fond de sa mémoire les sons qui lui rappelaient à la fois la terre et le ciel, le vent ou le bonheur.

Elle se laissa enfin entraîner par le sommeil vers une joie qui ressemblait à la vitesse, au son d'une voix, à l'attente, à ce que d'autres qu'elle auraient nommé désir.

Et le lendemain elle le revit. Elle lui parla simplement, sans affectation. Il lui semblait qu'elle ne pouvait exprimer un dédain qu'elle reniait au plus profond d'elle-même. Lui fut plus habile qu'elle : il semblait hésiter à reprendre la conversation. Il gardait un silence si respectueux que Claude en était irritée. Elle découvrit peu à peu, avec d'abord un peu de honte, qu'elle aurait voulu des compliments, des hommages. Mais Putnam ne semblait pas deviner ce souhait.

Une sorte de courant s'établit entre ces deux êtres et d'autant plus rapidement qu'ils étaient plus éloignés l'un de l'autre et d'un « niveau » tellement différent.

Claude s'appliquait inconsciemment et rusait, comme le font naturellement toutes les femmes. Elle savait l'interroger et lui, par politesse, répondait, s'abandonnant à la confiance, résistant difficilement au charme de cette femme, la plus naïve des femmes parce que la plus orgueilleuse.

Les jours passaient et toute la résistance de Claude fondait. Le charme de la voix opérait avec une force inconnue d'elle. C'était Claude qui voulait savoir et qui cherchait à mieux connaître l'homme. Elle l'interrogea sur sa vie. Il répondit vaguement d'abord. Il semblait vouloir se cacher. Un soir, après une de ces journées où la chaleur avait dissous les êtres et les choses, ils suivaient à pas lents une allée qui conduisait vers la forêt. M. Putnam parla comme s'il confiait ses souvenirs à la nuit. Il raconta sa jeunesse dans le quartier nègre de la Nouvelle-Orléans, sa fuite à New-York, à Harlem où il avait été garçon de café, puis son succès un soir dans un petit théâtre. Il avait repris la fuite, travaillant comme soutier sur les cargos, persécuté par son ombre. Il citait des noms pour résumer ses voyages, des noms de villes qui chantaient et qui brillaient. Puis il parla de son retour aux États-Unis, où l'on accueillit triomphalement sa voix. Il souriait de son succès « universel », obtenu grâce à cette voix dont il

n'était pas maître et dont il refusait d'être l'esclave. Les gramophones répétaient ses chansons tous les jours, dans tous les pays. « Mensonge », ajoutait-il sans faire d'allusion à un fait précis. Il avait parfois des mots féroces, cruels, brutaux, noyés dans une brume. « La même chose, toujours. » Claude se taisait, intimidée.

J'ai fait trois fois le tour du monde. Je me retourne vers mon passé; ni les journées, ni les distances ne m'empêchent de suivre les traces de ma vie qui sont comme de longues lignes, sillages de bateaux, rails ou parcours de fourmis. J'ai regardé sans me souvenir, mais mon cœur a battu partout. Mes mains sont noires et rouges, ma tête est gonflée, prête à éclater, de tout ce que j'ai appris. Je songe au sourire de tous les hommes qui croyaient posséder la vérité et qui me la jetaient au visage comme une gifle, à moi, pauvre nègre, brave nègre ou sale nègre, je ne sais plus.

» Ainsi, j'ai vu l'Asie, tordue comme un fer chaud, elle qui regarde au fond de soi les reflets d'un ciel qui pâlit. Les lourdes paupières des anciens conquérants se soulevaient avec dédain sur mon passage. Je n'appartenais ni à leur race ni à leur rêve. Ils se vantent de leur sagesse et cependant la mort qu'ils appellent de toutes leurs prières s'approche d'eux avec la mollesse majestueuse d'un tigre repu.

» J'ai vu là-bas dans les îles les races qui disparaissent et dont le regard est un adieu résigné.

» J'ai vu l'Europe. J'ai vu les flammes de l'Europe et la tempête qui lui donne l'assaut. J'ai vu la rage de tout cet Occident vaniteux et son orgueil, la plus belle horloge du monde. J'ai vu le sang.

» Voici encore une fois l'Europe qui jette ses vaisseaux, ses trains, voici les montagnes noires, les usines rouges, les longs, les éternels rouleaux de papiers et tout le reste qui deviendra de la cendre.

» Pour eux, je suis un phénomène, un grand homme peut-être. Je vaux, a-t-on écrit dans les journaux de mon ancien pays, un million de dollars, ma voix vaut tout cet or. Comme la plume au vent... »

Il ricanait, à la fois fier et irrité. Claude regardait ce grand homme, célèbre dans les cinq continents, qui le plus sérieu-

sement du monde prenait les arbres à témoins de la vanité de la terre tout entière.

Elle comprit ce soir-là qu'elle le trouvait beau. Elle jugea qu'il était le plus fier et le plus fort des hommes, que ses yeux étaient tendres et durs, que ses mains et ses bras savaient étreindre et caresser. Elle reconnut un maître, car elle aurait aimé lui obéir et le servir.

Elle n'avait désormais aucune honte, car cet homme qui marchait près d'elle était majestueux et hautain, le plus naïf et le plus lointain de tous les hommes qu'elle eût jamais rencontrés.

Elle compara involontairement au ténor l'autre grand homme dont elle portait le nom.

M. Putnam, le célèbre M. Putnam, s'était tu. Il regardait l'horizon de la nuit. Brusquement il fit demi-tour. Elle ne voulut pas respecter le silence de son compagnon et reprit ses questions le plus banalement qu'il lui fut possible, car elle était effrayée de ce lyrisme inattendu, incompréhensible, inconvenant.

— Aimez-vous Paris?

— Oui, naturellement.

Et les mots tombaient dans l'ombre. La nuit rapprochait encore cet homme et cette femme qui ne savaient où le destin les conduisait.

Elle écoutait cette voix et celles qui naissaient de la forêt ressuscitée par la nuit.

VII

Le dimanche suivant était le jour du Prix de Diane et M. Putnam se réjouissait d'assister à cette course. La veille après le dîner il avait su intéresser madame Gavard par le récit anticipé de la lutte.

« Il y a deux pouliches vraiment remarquables : *Aqualinte II* et *Lucide*. La course est très ouverte. Ce sera magnifique... »

L'enthousiasme de M. Putnam décida Claude à assister au prix de Diane. Elle téléphona son intention à Lucien

Gavard, mais celui-ci s'excusa de ne pas aller la rejoindre. Il présidait le banquet des ingénieurs.

Claude se fit apporter des journaux, pour y lire les pronostics. Elle ne comprit pas bien les expressions techniques et pendant le déjeuner demanda à M. Putnam quelques explications. Le ténor était impatient, gai, entraînant. Il témoigna de tant d'entrain, qu'il communiqua son enthousiasme à Claude. Elle riait des folles espérances de M. Putnam qui, en parlant des pouliches, racontait des souvenirs de sa jeunesse et dérivait les champs de courses des États-Unis.

L'heure de se rendre au pesage vint enfin. Une foule moutonnait sur la pelouse et formait de grandes vagues sombres qui ondulaient sous les coups du hasard,

Claude attendait avec impatience l'arrivée des chevaux, elle observait le départ et quand enfin la sonnerie et le bond définitif des pouliches lui annonçaient que la course commençait elle s'abandonnait avec un plaisir neuf mais irrésistible au mouvement, à la vitesse et au hasard qu'elle pouvait suivre des yeux. M. Putnam, inconsciemment, au moment du départ lui saisit le bras. Les pouliches avaient disparu dans le tournant. Tout à coup apparut une masse de toutes les couleurs qui en se rapprochant devint une foule de pattes et de têtes.

On pouvait déjà distinguer les pouliches qui luttaient encore de celles qui avaient abandonné, définitivement vaincues.

Claude entendit des cris et ne put s'empêcher de crier aussi. *Aquatinte II* venait de passer le poteau la première.

Claude tournait la tête. M. Putnam, les bras au ciel, acclamait la victorieuse. Elle regarda cet homme noir près d'elle qui étendait la main et elle vit tout à coup à ses côtés une grande flamme qui s'élevait.

Après le silence de la course et le tonnerre de l'arrivée, une rumeur envahit le champ de courses. Claude se sentit mal à l'aise comme lorsqu'on a trop longtemps regardé le soleil. L'enthousiasme tournait à la confusion. Elle ne pouvait supporter la déception qui suivait l'enthousiasme. Elle était maintenant honteuse de se trouver près de ce nègre que l'on reconnaissait et que beaucoup montraient du doigt.

— M. Putnam!

— Avez-vous vu M. Putnam?

— Le ténor nègre!

— Le chanteur...

Elle prétexta un malaise et prit à la hâte congé du ténor qui s'était précipité vers les balances pour admirer encore une fois la pouliche frémissante. Le plus rapidement qu'il lui fut possible, Claude regagna sa chambre. Elle ouvrit la fenêtre et s'étendit sur son divan d'où elle n'apercevait plus que les cimes des arbres, mer immobile et verte. A cette hauteur, un calme souverain régnait. Aucun bruit, aucun mouvement n'atteignait la forêt qui semblait soutenir le ciel. Par la fenêtre, une chaleur douce montait et entourait Claude, défaite et déçue, honteuse et sans force.

Elle ne pouvait comprendre l'enthousiasme qui l'avait pendant un moment soulevée.

Tout à coup elle se souvint :

« C'est à cause de lui... »

Lui.

On frappa doucement à la porte.

M. Putnam entra lentement en s'excusant de cette visite. Il voulait simplement demander des nouvelles, il regrettait de l'avoir entraînée dans cette foule, de l'avoir fatiguée.

Elle lui sourit et lui affirma qu' « elle s'était beaucoup amusée » et que sa fatigue était déjà passée.

— Je vous remercie au contraire de m'avoir fait assister à ce spectacle. Je l'ai vu grâce à vous. Avant vos explications je n'avais pas compris la beauté des courses. Je m'y ennuyais. Alors, — conclut-elle gentiment, — je vous remercie beaucoup.

Et elle lui tendit la main qu'il serra contre lui.

Claude s'étonnait de la douceur de M. Putnam et de la tendresse que ses gestes faisaient deviner. Il était le plus fort et le plus rude de tous les hommes qu'elle connaissait, mais aussi le plus doux, le moins fat et celui qui lui paraissait le plus étrange.

Claude regardait les yeux du nègre, ses cheveux, et s'émerveillait de son visage régulier et simple. Elle le trouva beau. M. Putnam avait gardé contre lui la main de Claude qui ne songeait pas à la retirer.

Elle était gaie comme elle ne l'avait jamais été depuis qu'elle n'était plus une petite fille. Elle s'abandonnait à des rêves sans couleur, sans lignes, mais qui tournaient autour d'elle comme de la musique. Claude était en quelque sorte simplifiée, car elle venait d'oublier tout ce qui depuis tant d'années l'avait dressée contre tous.

— Regardez, monsieur, — dit-elle, — comme les arbres sont jolis ce soir.

Des phrases enfantines, pauvres refrains soudain rajeunis, glissaient dans sa mémoire. Elle voulait admirer quelque chose et faire partager son admiration. Elle n'avait plus peur.

M. Putnam demeurait immobile, la main de Claude posée sur sa poitrine. Il regardait cette blanche, la plus blanche entre les blanches, qui souriait à ses rêves et à la couleur du ciel.

Il était devant elle et n'osait rompre le silence, ni briser cette heure qui apportait à chacun d'eux une douceur seulement comparable à la fatigue. M. Putnam admirait cette femme parce qu'elle était belle et parce qu'elle était seule, toujours seule. Il était touché de la grâce, de la simplicité de celle qui pour les autres n'était qu'orgueil et indifférence.

— Monsieur Putnam, racontez-moi quelque chose.

Claude qui pour la première fois retrouvait la joie d'être naïve sans le savoir, la certitude d'être en sécurité, souhaitait plus de joie encore. Elle cherchait à retenir le temps par des mots et des gestes.

Le ténor sourit en écoutant cette prière.

— Je ne sais pas bien raconter. Mon métier est de chanter. Quand nous, les noirs, sommes tristes ou gais, nous ne pouvons que le crier très fort et danser. C'est ce que nous savons faire de mieux.

M. Putnam surveillait Claude et s'émerveillait de voir son visage détendu, son corps enfin abandonné : elle ne songeait plus à elle-même, ni au rôle qu'elle s'était fixé.

Mais le silence retombait de lui-même comme un rideau qu'une main laisse glisser. Attelés à leurs rêves Claude et M. Putnam se faisaient traîner.

On sonna au téléphone.

— Quelle surprise, — répondit Claude. — Je descends dans quelques minutes.

C'était Lucien Gavard qui arrivait à l'improviste. Sans mot dire, presque comme un complice, M. Putnam prit congé, s'éloigna. Claude leva la main comme pour dire adieu à un voyageur. Claude attendit encore quelques minutes avant de se lever. Elle ferma les yeux pour tout oublier et pour reprendre contact avec les habitudes qui s'étaient éloignées. Elle chassa ainsi sa joie et en voulut aussitôt à son mari.

Lucien l'attendait dans le hall de l'hôtel en parcourant les journaux du soir. Ce fut Claude qui la première l'aperçut. Il était assis dans un fauteuil, les mains crispées sur le journal.

Elle s'approcha de lui sans méchanceté et sans rancune mais avec une absolue indifférence.

Il se pencha vers elle et lui embrassa les mains sans la regarder.

Pendant le dîner Lucien raconta que son usine marchait, que tout était en ordre, que ses ingénieurs semblaient satisfaits. Mais il parlait à lui-même comme pour se persuader : il discourait. Claude l'entendait citer des chiffres. Les conséquences lui échappaient. Elle était habituée à ce ron-ron, à ces affirmations identiques et ne se souciait pas d'y chercher un sens.

Elle regardait son mari perdu dans le brouillard. Les habitudes en foule s'étaient précipitées autour d'eux et si naturellement que ni l'un ni l'autre ne s'en étonnèrent.

Lucien après avoir fait son rapport qu'il jugeait nécessaire et que Claude attendait, demanda :

— Et le Prix de Diane?

— Très réussi.

— Beaucoup de monde?

— Beaucoup.

— Élégant?

— Très.

Claude s'irritait de ces questions. Elle aurait préféré, sans savoir la raison de cette préférence, changer de conversation. Mais Lucien continuait.

— Et le nègre?

— M. Putnam a été très aimable.

Mais cette fois Claude répondit avec effort. Elle avait été

choquée de la désinvolture avec laquelle son mari avait traité M. Putnam.

— On ne parle que de lui en ce moment à Paris, — reprit Lucien Gavard à mi-voix. — Sa célébrité dépasse tout ce qu'on peut imaginer. On lance la carrosserie Putnam, le savon Putnam. Tous les bars se réclament de lui. C'est incroyable. Il est vraiment l'homme du jour. Vous ne pouvez imaginer, chère amie, la vogue de ce ténor.

Lucien Gavard leva la main pour admettre qu'il n'y connaissait pas grand'chose.

Claude supportait mal ces discours. Elle cherchait à détourner son attention. Mais elle ne savait où s'enfuir.

Il y eut un silence sec. Lucien ne savait plus quoi dire. Il lisait le menu, la carte des vins, jouait avec des boulettes de pain, examinait ses voisins. Claude regarda son mari avec des yeux neufs. Elle n'avait jamais, comme ce soir-là, remarqué la dureté de son front et de son menton. Ses yeux étaient petits. Elle observait sans conclure. Tout lui était égal.

Et dans cette atmosphère elle redevint celle que rien ne pouvait atteindre. Elle se dressa et redevint la compagne de l'homme obstiné, sûr de lui, satisfait de son succès, de l'industriel qui sait qu'il a réussi, de l'homme riche, un des plus riches d'Europe.

Elle faisait rouler entre ses doigts son collier de perles. Elle s'éloignait, mais ce soir elle avait la sensation de se perdre.

Peu après le dîner Lucien Gavard prit congé de sa femme et donna l'ordre de faire avancer la voiture.

— Quand revenez-vous, chère amie?

— Je ne sais. Dans une huitaine de jours.

Claude avait répondu au hasard et Lucien Gavard avait à peine écouté.

Il était déjà parti.

Il sauta dans la voiture et dit : « Allez. »

Il examinait la route, guettait les bornes kilométriques « Nous faisons du 65 environ, pensait-il, bonne moyenne. Je serai à Paris vers dix heures et demie. Demain conseil de la C. T. A. L. Il faudra que je dise que l'on rachète un train de pneus. Douze mille kilomètres plus deux mille cinq cents, quatorze mille cinq cents. Je me demande ce qu'ils vont faire

s'ils annulent le plan Stevenson. Nous avons tout à gagner. Demain conseil C. T. A. L. Je sais ce que je leur dirai. Prix de revient trop haut. Ils ne comprennent pas qu'ils ont intérêt à comprimer toujours davantage. On peut toujours comprimer... »

Lucien Gavard se laissait aller. Il tournait en même temps que les roues, dans un cercle, dans le même cercle toujours. Il additionnait. Puis il quittait ses pensées pour examiner la route ou pour mesurer la vitesse. Tout à coup, invinciblement, il reprenait ses projets pour le lendemain. Parfois il songeait au mois suivant. Mais au delà une brume se formait qui faisait reculer son imagination. Quand il se tournait vers le passé, il n'en voyait que des fragments. Il était de ceux qui suivent leur pensée mais s'efforcent de ne pas la précéder. Il subissait toutes les suggestions du présent. Ses habitudes d'esprit le défendaient contre les distractions. Obstiné, il ne voulait pas s'écarter de la route et il ne le pouvait plus. Les circonstances qu'il croyait dominer étaient plus fortes que lui, mais il apportait à les servir une telle application et une telle persévérance qu'elles le servaient à leur tour.

Sa force et son succès étaient au moins pour une grande part dues à ce que l'on pourrait appeler son aveuglement. La vanité n'était chez lui qu'une constatation. Il n'aimait pas le secret du destin. Il voulait donc être le plus fort et se persuadait de sa victoire. Il n'admettait pour lui aucune défaillance.

Un homme qui vit avec cette certitude finit toujours par atteindre un but, surtout s'il n'en connaît qu'un seul, celui que lui ont indiqué ses aptitudes et les événements. Il méprise tout ce qui n'est pas ce but, il néglige les forces contraires. Une ligne droite dans une plaine.

Invincible. Lucien Gavard se sentait invincible. Et en quelque sorte il était toujours le plus fort parce qu'il n'avait pas conscience du danger, mais se gardait seulement des dangers. Le risque ni l'aventure ne le tentaient et peu à peu il les repoussait le plus loin possible de son esprit. Il ne voulait compter que sur le jour même.

« ... Demain conseil de la C. T. A. L. Je leur dirai ma façon de penser. Il faudrait qu'ils ne se jettent pas sur les com-

mandes. Ils comptent trop sur la publicité. Quelle foutaise!... En Amérique, je sais bien... Mais nous ne sommes pas en Amérique... Nous allons être en avance. La voiture marche bien. C'est vrai qu'il y a la traversée de Saint-Denis. C'est odieux. Le tramway... Thomson va trop fort. Je le leur avais bien dit. »

— Albert : à la maison directement!

La voiture franchissait les portes de l'octroi.

— Dix heures vingt. Nous arriverons à dix heures et demie.

A dix heures et demie Lucien descendait de voiture. Il gagna sa chambre et avant de s'endormir se répéta : « L'auto marche vraiment très régulièrement. »

VIII

Le lendemain Lucien Gavard en arrivant à son usine fut averti qu'un accident venait de se produire.

Il convoqua aussitôt le chef d'atelier et selon son habitude l'injuria. L'autre proposa de s'en aller, ce que le patron accepta sur l'heure. Puis, débarrassé de ce souci, il appela ses secrétaires. Lucien Gavard éprouvait le besoin de se sentir entouré. Il cherchait des approbations, et ses subordonnés, qui avaient aisément compris cette nécessité, rivalisaient de « parfaitement juste », « évidemment », « merveilleuse idée ». Ils critiquaient par habileté pour mieux avoir tort. Le patron se laissait prendre à ces roueries.

Il parcourut les lettres qu'on avait posées sur son bureau, donna quelques coups de téléphone, réclama les statistiques de la production, discuta avec l'ingénieur en chef. Le mécanisme imposé à l'usine lui donnait l'impression de sécurité. Aucun doute n'était possible. Gavard agissait poussé par la force de tous ces êtres qui l'entouraient, qui guettaient et réclamaient ses ordres.

Il savait prendre des décisions et lutter avec les difficultés, mais uniquement avec celles qui se présentaient. Il ne cherchait jamais à les prévoir.

En écoutant le grondement des machines, lesallées et venues des employés, les sonneries du téléphone, le patron touchait sa puissance, et ce contact lui donnait courage et volonté.

A regret, comme chaque jour, lorsqu'il s'éloignait d'Issy-les-Moulineaux, il quitta l'usine pour assister au conseil d'administration de la C. T. A. L. Une partie de lui-même ne vivait réellement qu'entre les murs de briques rouges, près des machines et dans l'atmosphère composée de fumée et de bruits. Il croyait aussi que les hommes qui lui obéissaient guettaient son départ pour échapper à sa puissance.

L'auto le conduisit devant un grand immeuble, siège social de la C. T. A. L. On l'attendait pour commencer. Tous les administrateurs le saluèrent avec une nuance de respect. C'était lui en effet le plus puissant et le plus riche de tout le conseil.

Les chiffres comme des grêlons tombaient et rebondissaient. Parfois, au vol, Gavard en saisissait un, le notait sur un papier.

— Impossible, — disait-il.

Alors le lecteur s'arrêtait interdit, bafouillait quelques explications.

— Continuez.

Et l'autre continuait. Quand il eut terminé, Lucien Gavard se tourna vers son voisin et lui demanda :

— Qu'en pensez-vous?

Mais il écouta à peine la réponse.

— Je ne suis pas de votre avis. Vos prix de revient sont trop élevés...

Il démontrait, sans vouloir persuader d'autres que lui-même.

Quand il eut achevé son discours il se leva. A son avis la séance était terminée. Il consulta sa montre, serra quelques mains au hasard et salua.

Le plus rapidement possible il rentra chez lui pour déjeuner en compagnie du secrétaire chargé d'administrer sa fortune personnelle. Puis, au moment du café, après avoir donné des ordres d'achat à la Bourse, il fit demander la communication avec Chantilly. Mais on lui répondit que madame Lucien Gavard n'avait pas déjeuné. Il sortit aussitôt et retourna à l'usine.

Lucien songeant aux heures qu'il allait pouvoir donner à son usine, se sentait joyeux. Il s'élançait vers son travail

avec un entrain qui le surprit lui-même. Depuis tant d'années il venait assister à la croissance de cette masse et depuis tant d'années cependant, son ardeur restait la même. Il ne songeait ni à sa mort, ni à la fin de cette activité. L'avenir pour lui était dépouillé d'inquiétude.

Il entra dans son bureau et fut ainsi le premier à l'ouvrage. Il assista à l'arrivée de tous ses employés. Ceux-ci s'empressaient. Les bruits commençaient à monter jusqu'à lui. Les formules qui éclataient sur les murs reprenaient brusquement leur importance.

Chaque chose à sa place.

Votre temps est aussi précieux que le mien.

Et à côté de lui, tout près, les machines se mirent à tourner avec régularité en créant un tumulte monotone qui lui plaisait.

L'équilibre de ce jour de travail lui suffisait. Puisque tout marchait selon une règle établie, que tout fonctionnait à la satisfaction des contre-maîtres et des ingénieurs, l'inquiétude n'avait aucune place. Elle s'était éloignée de ces lieux.

Lucien Gavard sonna sa dactylographe, fit venir son directeur commercial et commença à lancer ses ordres.

Les heures glissaient avec régularité. Un jour égalait un autre jour et aucune différence n'était sensible.

Lucien Gavard, dans cet enclos où résonnaient des bruits monotones, ne songeait pas que cette vie bourdonnante pouvait pour certains ressembler à la mort. La régularité féroce et brutale dominait tous ceux qui pendant quelques heures acceptaient d'en être les prisonniers ou les dupes. Elle chassait tout ce qui risquait de la contrarier, maîtresse de toutes choses. Lui, le patron, en jouissait parfaitement. Accoudé à son bureau Louis XV moderne, il dictait à une jeune fille de longues phrases, et des chiffres, symboles de la certitude, sifflaient.

Le soir vint et s'étendit sur toutes choses. Lucien n'avait plus conscience des heures. Le crépuscule le surprit. Il alluma sa petite lampe de bureau et, pour reprendre pied, écouta un instant le tumulte qui l'entourait.

La sirène qui annonçait la fin du travail lui fit lever un instant la tête : il examinait le plan de nouvelles machines qu'il allait acquérir et qui permettrait d'augmenter sa production de vingt-huit pour cent. Il regarda par la fenêtre de son bureau : un à un les ateliers disparaissaient, absorbés par l'ombre. Des lumières comme de gros insectes phosphorescents parcouraient en zig-zag les bâtiments de l'usine : c'étaient les veilleurs qui faisaient leur première ronde. Fatigués, silencieux, les ouvriers se bousculaient pour sortir le plus vite possible.

A son tour Lucien Gavard quitta l'usine, avec l'espoir de la retrouver le lendemain vivante, plus grande peut-être. Un enfant qui fait un rêve, un amoureux qui songe au rendez-vous.

Tandis qu'à travers la banlieue son auto le reconduisait vers Paris, il songeait qu'il avait, ce soir-là, rendez-vous avec Armand.

IX

Lucien Gavard n'a pas d'amis, mais il lui faut un compagnon. Le soir, il ne peut accepter l'oisiveté. Il faut qu'il trompe son impatience et Armand l'aide à se distraire. C'est lui qui l'emmène dans les lieux les plus bruyants ou les plus « animés » de Paris pour ne plus penser et pour s'arracher au tournoiement du jour. Par habitude, pour suivre la coutume plus que par goût, Lucien parcourt la nuit de Paris et s'oblige à aller regarder danser, chanter, parler en un endroit quelconque.

Armand est chargé du programme. Son rôle consiste à choisir ou à découvrir des lieux plus étranges ou plus fréquentés que d'autres, les théâtres ou les cabarets à la mode. Il est celui qui sait ce qu'il convient de voir ou d'entendre de huit heures trois quarts à une heure du matin.

Lucien le prend par le bras et se laisse conduire.

Ils vont ainsi à travers le soir et la ville à la découverte d'un passe-temps.

Lorsqu'à huit heures Lucien Gavard arrive chez lui, Armand, en habit, la boutonnière fleurie à la mode de 1890, attend déjà depuis un quart d'heure.

— Tu reviens de l'usine, bien entendu, — fait Armand en tendant la main à son ami.

Lucien sourit.

— Mon cher, c'est pire qu'une maîtresse. Quel collage!

— Monte avec moi, dans ma chambre, je serai prêt dans dix minutes.

En prenant son bain, Lucien interroge son ami. Armand, planté devant la glace, inspecte sa mise et tripote le nœud de sa cravate.

— Où allons-nous diner ce soir, Armand? — crie Lucien.

— As-tu une idée?

— J'avais pensé à la *Tour d'Argent.*

— C'est fermé, aujourd'hui, lundi. Et puis tu manques vraiment d'imagination! On m'a parlé d'un endroit étonnant et, paraît-il, fort amusant, le *Radeau de la Méduse.* C'est un ancien chef de chez Larue qui a eu l'idée de faire concurrence à Prunier. Qu'en penses-tu?

— Très bien. Bravo, mon vieux.

Armand devant la glace se rengorge. Il est assez fier de sa trouvaille. Il hausse les épaules en pensant à ce pauvre Lucien Gavard qui n'a que des habitudes et aucune imagination. Tandis que lui...

Lucien est prêt. Il se hâte d'entraîner Armand qui, décidément mécontent de son nœud de cravate, veut le refaire.

— Tu es très bien comme ça. Quel maniaque tu fais!

Au *Radeau de la Méduse,* Armand regarde les dîneurs et sourit de plaisir parce qu'il peut saluer quelques amis d'un petit air protecteur. La salle est fraîchement peinte et une odeur d'huile et de plâtre a envahi le restaurant. Mais tous les hôtes sont heureux de se reconnaître, de penser qu'ils sont les premiers à dîner en ce lieu, qu'ils vont « lancer » le *Radeau*...

Ils se regardent mutuellement avec un sourire de satisfaction et un air ironique. Une réunion de famille.

Le maître d'hôtel empressé va de table en table prodiguant les sourires aux clients, les injures aux garçons et aux commis qui se bousculent, jonglent et maugréent.

La température s'élève, les voix montent, le brouhaha s'épaissit et la fumée gonfle le restaurant. L'orchestre a peine à se faire entendre. Chaque quart d'heure voit augmenter l'intensité de cette joie proche du malaise. Le bruit semble se tendre comme un élastique. Un homme solennel vêtu de noir s'approche de l'orchestre et hurle un gros « chut. » Tout s'apaise, on éteint les lumières les plus crues, on essaie de créer une atmosphère lugubre et un danseur et une danseuse font leur apparition en bondissant. Ils sont vêtus de haillons pour représenter les naufragés du radeau.

Tout le monde a plus ou moins bien compris l'allusion qui ne choque d'ailleurs personne. Chacun sourit, une femme un peu mûre crie : « Charmant! » pour se faire remarquer. Les danseurs, en haillons, mais souriants, tournent déjà sur eux-mêmes. La femme a de jolies jambes, un regard indifférent, et son compagnon traîne le corps sans expression des danseurs professionnels.

Armand s'amuse franchement, Lucien Gavard regarde tourner ce couple avec un certain plaisir.

Tout à coup la femme glisse et tombe lourdement. Éclat de rire général. Brutalement son danseur la relève, mais elle ne peut plus danser, elle boite. Lucien s'est levé pour mieux voir.

Appuyée au bras de son complice, la danseuse s'en va.

— Elle pleurait? — demande Lucien.

— Il m'a semblé, — répond Armand.

— Tu crois, vraiment?

Avec un sourire Lucien regarde s'éloigner la blessée. L'orchestre, pour faire oublier cet incident, attaque un air vif et joyeux, le plus joyeux de son répertoire. Et le refrain des bruits, des voix, des murmures, reprend.

Armand et Lucien au moment de l'addition discutent pour savoir où aller. Il y a Montmartre mais c'est toujours la même chose. La rue... fameuse, qu'on ne nomme pas, celle où l'on voit danser les poisses : un peu monotone.

Ils décident de sortir et de réfléchir dans la voiture. Le chauffeur interrogé propose à M. Armand d'aller à Montmartre. Bonne idée après tout!

Lucien et Armand entrent quelques instants plus tard dans

un cabaret anonyme; tables revêtues d'une nappe raide, seaux à champagne, fleurs artificielles, lumière rose, garçons noirs, orchestre exotique, lumière d'aquarium.

Des femmes sont assises devant une table, prouvant par leur attitude qu'elles ne sont pas là pour s'amuser, mais pour amuser. L'une d'elles tousse doucement et régulièrement. Elle est encore jeune, par hasard ou par malchance.

Armand et Lucien, qui n'ont plus rien à se dire, lui font signe et elle vient avec un sourire s'asseoir entre les deux compagnons. Elle demande une cigarette, du champagne et regarde successivement les deux hommes. Elle les fait boire parce que, affirme-t-elle, ils n'ont pas l'air rigolo.

Mais Lucien pose des questions. Elle répond à la façon des écolières. Puis elle propose de danser. Armand accepte.

Lucien, seul, regarde le couple et un pli barre son front. Il boit pour passer le temps, commande une autre bouteille, reboit. Il s'ennuie.

Armand et la jeune femme reviennent enfin.

C'est au tour de Lucien de danser. Il sait qu'il danse mal, mais il veut imiter Armand. Le champagne commence à faire son effet. Un nuage opaque, fumée et ivresse mêlées, tourne autour de lui. Tout à coup sa compagne pousse un cri qui se termine en rire, puis elle tousse, elle simule une quinte de toux et va se rasseoir à sa place.

Lucien vide son verre, puis un autre et ses paupières se ferment. Il se lève soudain et se dirige vers le vestiaire.

— C'est une brute, votre ami, — dit aussitôt la jeune femme à Armand.

— Lui? C'est le gros industriel Lucien Gavard.

— Oui?... Eh bien! cette vache m'a pincée tout à l'heure. Il peut se taper, je ne danserai plus avec lui.

Armand secoue la tête. Il est sceptique et légèrement ivre.

Il resterait là longtemps pour le plaisir et pour l'ennui. Il attend simplement que les heures passent, que la fatigue le fusille. Dans son dancing préféré il écoute le brouhaha familier, il boit le champagne qu'il a l'habitude de boire. Tout a le goût et la couleur des soirs précédents. Il est heureux comme celui qui retrouve ses pantoufles chéries. Il savoure son plaisir et sa routine.

Lucien revient. Il ferme un œil. Il sourit.

— J'ai soif, — dit-il.

On apporte une autre bouteille.

Lucien Gavard se penche vers la jeune femme et, avec l'amabilité des ivrognes, lui parle à l'oreille et lui prend la main.

— Tu es gentille?

— Pas vous.

Elle résiste. Lucien est enchanté.

— Mille balles si tu es tout à fait gentille. Tu entends?

— Tu es trop brutal.

— C'est vrai.

Il sourit.

— Je te donne mille balles.

Il est pressé.

La femme se rapproche de lui et s'appuie sur son épaule.

— Jure que tu seras doux?

— Mille balles, mon trésor.

— Tout à l'heure.

— Non, tout de suite.

Armand a écouté le dialogue. Discrètement il se lève et prend congé.

— Je suis fatigué, mon vieux Lucien. Je me fais reconduire par ta voiture.

— Dis au chauffeur qu'il vienne me chercher demain à sept heures et demie.

— Entendu.

Lucien Gavard après le départ d'Armand fait appeler un taxi.

La femme se lève et l'aide à sortir. Lucien revient sur ses pas pour reprendre la monnaie qu'il avait oubliée, puis se hâte de rejoindre celle qui attend les mille balles.

Ils s'éloignent du bruit. « Pas plus d'une heure, pense Lucien Gavard. » Et il serre le bras de sa compagne de toutes ses forces.

X

Après le départ de Claude, M. Putnam resta encore quelques jours à Chantilly. Il s'étonnait de vouloir demeurer

en ce lieu qui lui paraissait désormais désert. Il songeait qu'il n'était venu là que pour se reposer, pour fuir les gens.

Ralph Putnam examinait attentivement l'avenir. Avec une froideur voulue, il se moquait de lui-même. Pour organiser les jours ou pour y rêver, il empruntait à son passé les gestes de celui qu'il croyait mort. Il se voulait différent de l'être violent qui avait traversé le monde les yeux fermés et les poings serrés. Tandis qu'il franchissait en imagination les étapes parcourues, qu'il revoyait à vol d'oiseau les paysages, une sorte de terreur le saisissait. Ralph Putnam craignait le passé et il se méprisait de l'évoquer. Il aurait désiré l'anéantir.

— Je deviens « continental », pensait-il.

Il s'accusait de lâcheté, car pour lui l'avenir devait seul exister. Il ricanait en songeant à ceux, à celles qu'il avait croisés, aux jours et aux nuits qu'il dédaignait, aux années qu'il refusait de revivre.

Ralph Putnam ne mit pas longtemps à chasser loin de lui ce qu'il nommait des miasmes. Mais il éprouvait le besoin de fuir, et, naïvement, comme un enfant, comme un amoureux, il partait le matin en auto, sans autre but, sans autre désir que d'aller le plus vite possible. Il trouvait la mer au bout de la route, ou une frontière. Un jour ce fut Paris et Paris le fit reculer. Quand il aperçut la grille de l'octroi et le début d'un boulevard, il songea à Claude. Elle était là derrière ces maisons, tout près de lui.

Ralph Putnam hésitait rarement. Il fit demi-tour et à fond de train il vola vers Chantilly. Et, là-bas, après la vitesse, après le bourdonnement, il retrouva l'image de celle dont il avait fui l'approche.

Son désir d'oubli était ardent et impérieux comme la soif et le poussait en avant, à la découverte de l'avenir. Le lendemain, comme les autres jours, il bondit au volant de son auto et commença une randonnée qu'il voulait interminable. Jamais encore il n'avait senti comme ce jour-là la nécessité de s'éloigner de tout ce qui, de près ou de loin, pouvait faire appel à sa mémoire. Il voulait chasser les sons, les parfums, les couleurs mêmes de ces innombrables détails qui réveillent les souvenirs.

Il allait vite, heureux de sentir le danger cheminer près de lui. Ni la faim ni la fatigue ne pouvaient l'arrêter. Dans le chant de son moteur, dans la fuite monotone et éperdue des paysages, il trouvait une joie qui l'exaltait assez pour le pousser en avant et toujours plus vite. Les heures se dissolvaient dans la poussière et dans le bruit. Ralph Putnam en quête de nouvelles distances se penchait sur son volant. Il n'eut conscience de la fin du jour que lorsqu'il fut obligé d'allumer ses phares. Il repartit. Il écartait la nuit pour passer. Il perdit contact avec les lieux et les choses. Il avançait sans savoir où il se trouvait. Le froid commençait à tomber : de temps en temps les phares déchiraient des nuages de brume égarés sur la route et dans la nuit.

Puis l'auto commença à hésiter. Le moteur toussait, râlait, puis finalement s'arrêta. Emportée par l'élan, la voiture silencieusement parcourut quelques centaines de mètres, ralentit et, à bout de forces, stoppa.

— Plus d'essence, — constata Ralph Putnam qui mit pied à terre; mais en reprenant contact avec le sol il vacilla et manqua tomber.

M. Putnam s'assit sur le talus et attendit n'importe quel miracle.

C'est alors que, comme des mouches bleues sur un cadavre se jetèrent sur lui l'inquiétude, la peur du lendemain, la honte, la lassitude.

Ralph Putnam, couché dans l'herbe sous les étoiles naissantes, fit d'amères réflexions. Il accusait l'Europe, la vieillesse, la musique, de cet affaiblissement qui l'avait envahi. Il pouvait admettre maintenant de n'être plus le plus fort, il acceptait d'avoir à se vaincre et de songer même pendant une heure à dépenser de la force contre soi-même.

Il se leva enfin et chercha aux alentours un signe de vie. Au loin il aperçut un feu. Il s'approcha et distingua une fenêtre allumée. Il avait faim et se réjouissait de reconnaître la force de l'instinct. Il courut vers la maison et frappa à la porte, essoufflé. Une jeune femme vint lui ouvrir et poussant un grand cri, terrorisée par cette figure inconnue tout animée par la course referma la porte. Il appela, frappa de nouveau à la porte et, comme personne ne lui répondait, alla

cogner à la fenêtre allumée. Il eut le temps d'apercevoir à travers la vitre la jeune femme qui, tremblante, s'était jetée à genoux, dans l'attitude de la prière, un fusil à portée de la main.

Devant cette frayeur M. Putnam sentit renaître en lui une fureur qu'aiguisaient la faim et le froid. Il s'y abandonna tout entier avec la joie de se retrouver enfin lui-même. Il ne vit plus devant lui qu'un obstacle qu'il suffisait de renverser.

Il tourna autour de la maisonnette pour chercher une entrée. A pas de loup il pénétra dans une grange en poussant doucement de l'épaule une petite porte et entra à l'intérieur de la maison. Regardant à travers le trou d'une serrure il vit la jeune femme toujours en prière. Il ouvrit la porte, bondit sur le fusil et, malgré les cris de la femme, alla s'asseoir sous la lampe.

— J'ai faim, madame, — dit-il le plus poliment du monde. — Donnez-moi à manger. Je vous paierai.

Le jeune paysanne toujours à genoux fut moins effrayée quand elle entendit le son de cette voix qui savait être douce et belle.

— Allez-vous-en, monsieur, je suis seule ici, — supplia-t-elle naïvement.

— Je m'en irai quand vous m'aurez servi à dîner.

Dominée par la voix, elle apporta du pain et du lard.

— Asseyez-vous, madame, je ne vous veux aucun mal.

Elle obéit presque malgré elle. Elle était pâle. Elle regardait cet homme si élégant qui s'essuyait les lèvres avec un mouchoir de soie. Elle fut un peu rassurée par ces apparences de richesse. Quand M. Putnam eut achevé le pain et le lard, il tira de sa poche un porte-cigarette d'or qui brilla sous la lampe. Il alluma une cigarette qui emplit la pièce d'un parfum doux et calme.

Les oreilles bourdonnantes, sa faim apaisée, Ralph Putnam goûtait un repos qui s'emparait de lui tyranniquement. Il suivait des yeux les volutes de fumée. Tout son sang, poussé par un bonheur comparable au sommeil, parcourait avec force ses veines. Les mains de Putnam se gonflaient. Il s'engourdissait comme un animal qui rumine. Toutes les choses qui l'entouraient, passaient devant lui avec régularité et indif-

férence. Un disque tournait sous ses yeux et évoquait les mille et un paysages qu'il avait traversés durant tout le jour. Le repos, le calme lui permettaient d'être pour un instant encore un animal satisfait. Un à un, ses instincts s'éveillaient et s'élançaient dans son corps.

La jeune paysanne, immobile, regardait l'hôte étrange qui était venu comme un incendie. Elle examinait tous les détails de son habillement comme pour faire une addition, elle s'émerveillait de la richesse apparente de cet homme jeune, mystérieux et terrifiant, de cet homme comme elle n'en avait jamais vu de sa vie et comme elle ne pouvait supposer qu'il pût en exister de semblables.

— Quel est le nom de ce pays? — demanda tout à coup M. Putnam d'une voix qui semblait naître d'un rêve, en levant les yeux vers celle qui le regardait.

Mais il n'écouta pas la réponse : il regardait une femme. Depuis combien de jours et de nuits n'avait-il pas vu des lèvres, des seins, des mains féminines? Elle était devant lui, ouvrant de grands yeux émerveillés et inquiets; une rougeur était répandue sur son visage comme une rosée. Elle était devenue la proie qui attend.

M. Putnam vit cette chair blanche, cette ondulation, cette attente. Son sang courait de plus en plus vite.

Une femme.

Elle voyait dans les yeux du nocturne visiteur une flamme qui montait et qui semblait se diriger vers elle. Elle avait peur, mais cette peur était encore une attente de quelque chose d'inconnu. En un clin d'œil elle revit la douceur de cet homme, sa force, sa joie qui était haute et puissante. Brusquement elle entendit sa voix plus merveilleuse que tous les chants s'approcher d'elle.

— Comment vous appelez-vous? Est-ce que vous avez encore peur de moi? Je n'ai pas voulu vous faire trembler. J'avais faim, très faim, vous savez, j'avais conduit mon auto tout le jour et j'étais fatigué. Vous étiez méchante, inhospitalière, il était tard et je ne pouvais pas hésiter. Est-ce que vous m'en voulez encore?

— ...

— Répondez-moi, je vous en supplie.

— Non, je ne vous en veux plus.

— Alors, donnez-moi la main en signe de paix.

Elle se leva pour lui tendre la main le plus naïvement du monde. Il embrassa cette main encore froide et il la garda contre ses lèvres, sans qu'elle osât bouger. Elle regardait la grosse pierre qui brillait à son petit doigt, jetant mille feux dans l'ombre. Il la prit dans ses bras très doucement et elle ne poussa pas un cri. Elle avait eu trop peur, peur pour longtemps, et elle ne trouvait plus de crainte à exprimer devant le nouveau mystère qui s'ouvrait devant elle.

Ralph Putnam doucement savourait l'oubli qu'il venait de saisir dans ses bras. Il jouissait de sa force retrouvée, de la joie qui se répandait en lui, de cet appel miraculeux qu'il croyait pour toujours aboli. Un à un se levèrent en lui les désirs. Il leur obéissait avec la tendresse la plus folle, heureux comme un enfant, comme celui qu'il avait été, de reconnaître cette obéissance. De ses mains qui touchaient, de ses lèvres qui appuyaient, il croyait chasser les brouillards et les remords, les craintes, les tristesses, les pressentiments, pour retrouver le jour, la lumière, la chaleur.

Elle s'abandonnait à ses caresses comme à l'alcool, dominée par une ivresse qu'elle n'attendait pas et qui devait la vaincre d'un seul coup.

Tout à coup une tristesse, froide comme une larme, tomba sur lui. Il revit un visage tout près de lui, si différent de celui qu'il touchait de la joue, qu'il eut peur. Il essaya de chasser ces yeux dont le regard ne le quittait pas. Il se dressa pour reprendre courage mais il était le plus faible. Le souvenir de Claude avait vaincu.

— Pardonnez-moi, — dit-il bêtement

Elle ne répondit pas mais pencha davantage la tête. Alors il se leva tout à fait. Il prit la bague qu'il avait au petit doigt, la passa au doigt de la petite paysanne et, la tête dans les mains, s'assit sur une chaise.

Le jeune femme, inquiète, s'approcha de lui et le plus doucement qu'elle put, lui dit :

— Je ne vous en veux pas.

Ralph Putnam ne l'écoutait pas. Il entendait en lui un orage qui s'avançait.

— Quel est le village le plus proche? Où puis-je trouver de l'essence?

— A Morienval, à deux kilomètres d'ici.

Elle ouvrit la porte et indiqua une route.

— Il n'y a qu'à suivre tout droit.

Ralph Putnam bondit dans la nuit et courut de toutes ses forces. Quand il aperçut les premières lueurs du village il s'arrêta, secoua la tête, puis repartit.

La nuit. Elle est pour lui hostile. Elle est la honte et l'orgueil. Elle pèse sur ses épaules. Elle est la solitude. Ralph Putnam reprend sa course. Il fuit toutes les ombres qui font de grands gestes derrière lui, images des heures qu'il vient de vivre et il pense au saccage de ce qu'il croyait au-dessus de lui-même. Il frappe aux portes et l'on s'effraie de voir cet homme exiger de l'essence. On lui indique une épicerie et il peut enfin en acheter deux bidons. Il reprend le petit chemin qui conduit vers la maison. Il aperçoit la lumière qui brille comme son remords. Il passe devant la fenêtre. Il hésite et, tout à coup faible, il entre.

La jeune paysanne ne l'attend plus. La vie l'a reprise. Elle achève de ranger les objets du repas de l'hôte, elle prépare son tricot pour achever la veillée.

Quand il entre, elle lui sourit. M. Putnam la regarde, il lui tend la main et il se sauve. Lorsqu'il reprend le volant, il est plus calme. Il lui faut agir. Un but : la première grande ville.

M. Putnam ne veut pas penser. Il guette les lumières et la chaleur qui annonce l'orée des villes.

PHILIPPE SOUPAULT

(A suivre.)

LA SPÉCULATION EN AMÉRIQUE

Les adjectifs ne s'emploient en Amérique que sous la forme superlative. Il convient que même les calamités revêtent un caractère excessif, digne du « plus grand pays » du monde. Avide de nouvelles sensationnelles, qui puissent exciter ses nerfs, éprouvés par l'existence la plus trépidante, et en même temps la plus monotone à laquelle des êtres humains se soient volontairement soumis, la masse du peuple, surtout à New York, éprouverait une déception si, chaque matin, la presse ne lui apportait cette sensation d'inattendu et d'émotion dont sa vie quotidienne est totalement dépourvue. Le langage américain, expressif entre tous, aime à se servir d'un mot qui rend à merveille l'impression de « frisson » que l'on recherche ici avec tant de persistance et d'efforts. Le français n'a pas de son qui puisse traduire exactement ce que l'on appelle le « thrill ». L'idée d'un voyage à Paris, la perspective d'une « cocktail party », l'annonce d'un vol transatlantique, l'issue d'un procès de divorce accidenté éveillent cette impression bénie, qui, pour un moment, fait oublier le fardeau des jours. L'usage du « superlatif » est un procédé artificiel pour la provoquer. Les journaux ne manquent pas d'y avoir recours. Matin et soir, étouffés dans les wagons noirs et sales du « subway » qui, à 50 kilomètres à l'heure, les emmènent vers leur bureau ou vers les portes du cinéma, récompense désespérante d'une journée de travail, des millions de New Yorkais supportent la compression à laquelle ils sont soumis, en lisant que l'inondation du Mississipi est une catastrophe « sans précédent »,

que les agents de la Prohibition ont confisqué « le plus grand chargement de liqueur » que l'on ait jamais tenté de débarquer en Amérique, ou que l'United States Steel Corporation a réalisé « les plus grands profits » de l'histoire.

Depuis cinq ans, l'Amérique s'est offert le luxe d'un « thrill » permanent. Les superlatifs n'ont pas été de trop. De 1924 à 1929, le Stock Exchange a enregistré une hausse continue des valeurs qui, parfois, a été vertigineuse. Semblable au « gold rush » qui, au milieu du XIXe siècle, a précipité toute l'Amérique vers les rives du Pacifique, un « rush » psychologique a concentré les pensées, les désirs, les espoirs d'un peuple de 120 millions d'habitants vers l'établissement qui, dans Wall Street, est apparu comme la source des richesses faciles et l'emblème de la prospérité. La spéculation a pris le caractère d'une obsession collective, un peu comme la mode des « mots croisés », il y a quelques années.

***

Un « bull market », un « marché taureau », pour employer l'expression consacrée, n'est pas une nouveauté en Amérique. Quoi de plus normal dans un continent jeune, doué de toutes les richesses naturelles, habité par une population énergique et active, libre de toutes préoccupations extérieures? Les États-Unis ont le culte de l'optimisme, et l'expérience du succès. L'Amérique est une « création continue », et, pour elle, le vœu « plus qu'hier et moins que demain » n'est pas une illusion, mais une réalité.

La spéculation heureuse de ces cinq dernières années n'a toutefois pas d'égale dans l'histoire du pays. Ni le « boom » Mac Kinley de 1897, ni la « vague » du Northern Pacific en 1901, ni l'activité boursière de 1915-1916, ni celle d'après guerre en 1919 ne peuvent se comparer au marché auquel, pour sa plus grande gloire, le président Coolidge a attaché son nom. A la fois par sa durée, par son ampleur, par sa généralité, la hausse actuelle a revêtu un caractère totalement différent des autres accès spéculatifs qu'avait éprouvés l'Amérique. Aucun des mouvements précédents n'avait duré plus de deux ou trois ans. Même lors des plus brillants, le chiffre

de 350 millions d'actions négociées en un an n'avait pas été dépassé. C'est un montant insignifiant si on le compare au volume des transactions sur le Stock Exchange pendant les cinq dernières années. Du 1er mars 1928 au 1er mars 1929, un milliard d'actions ont changé de mains, et les journées où 5 où 6 millions de titres ont été vendus et achetés n'ont rien eu d'exceptionnel. Après soixante mois de hausse à peu près ininterrompue, le cours de cinquante des valeurs les plus importantes se trouvait en Février 1929 à 228 p. 100 au-dessus du niveau d'octobre 1923.

De semblables records devaient inévitablement attirer sur le marché des milliers de spéculateurs nouveaux. C'est, en effet, une des caractéristiques essentielles du « Coolidge market » qu'il a été l'œuvre non seulement de joueurs de profession ou de spécialistes en matière financière, mais aussi, et peut-être surtout, d'une masse immense de personnes qui, jusqu'alors, n'avaient pris aucun intérêt dans le Stock Exchange. Si les comptes de certains gros spéculateurs se montent à plusieurs millions de dollars, toutes les maisons de « brokers » agissent également sur les ordres de clients dont les ressources atteignent à peine un millier de dollars. Certaines se spécialisent même dans les transactions qui ne dépassent pas vingt-cinq titres. Et si, comme les journaux l'ont rapporté, un banquier célèbre a récemment gagné en une journée 32 millions de dollars, un nombre incalculable de chauffeurs de taxis, de manœuvres, d'épiciers, de machinistes, de vendeurs de magasins se sont réjouis de gains de quelques centaines de dollars, qui, comparés à leurs salaires, leur ont donné l'impression de la fortune. Les femmes ont joué un rôle particulièrement actif dans l'orgie de spéculation dont les États-Unis se sont grisés. Le temps est passé où Wall Street s'effarait quand une Victoria Woodhull ou une Hetty Green prétendait avoir en matière financière une compétence égale à celle des hommes. Un journal estimait récemment que la proportion des femmes qui jouent sur le marché est passée, pendant les dix dernières années, de 2 à 35 p. 100. Elles constituent une classe de clients qui, par leur insistance, leurs questions, et, souvent, leur nervosité, sont assez mal vus des « brokers ». Mais ceux-ci ont bien été forcés de

s'adapter aux méthodes et aux goûts des spéculatrices. Au centre du quartier des magasins, à la 57e rue, sur la Cinquième Avenue, sur Madison Avenue, il a fallu ouvrir des agences où, entre deux essayages, les femmes puissent venir recueillir les dernières nouvelles du Stock Exchange. Ce sont, généralement, des salons élégants, aux larges fauteuils de cuir, aux murs barrés d'un vaste tableau noir devant lequel, mannequins d'une nouvelle mode, évoluent des employées chargées d'inscrire les derniers résultats du marché. Femmes du monde, danseuses, actrices, ouvrières ont été plus que quiconque à l'affût du « tuyau sûr » qui permettrait l'achat d'une nouvelle robe ou l'acquisition d'un bijou. Et, à leurs yeux, le prestige des banquiers, des agents de change, de tous ceux qui, de loin ou de près, touchent au monde financier, s'est encore accru. Comment ne pas prodiguer les sourires les plus irrésistibles à ces êtres mystérieux qui sont censés détenir le secret du bonheur qu'on appelle aux États-Unis la richesse?

Presque universellement répandue dans tous les milieux, la spéculation comporte toutefois des zones géographiques plus ou moins actives, dont on pourrait tracer la carte. New York vient naturellement en tête. On estime qu'ensuite se classe Detroit, sans doute grâce à la présence des « milliardaires de l'automobile », et aussi grâce à la contrebande de l'alcool qui, particulièrement fructueuse dans cette ville, y a créé une classe de « nouveaux riches », pour lesquels le risque est un élément permanent de la vie. Miami et Palm Beach, les stations d'hiver élégantes de la Floride, sont, il va de soi, très actives. A l'exception de Chicago et de Saint-Louis, le centre des États-Unis résiste plus que le reste du pays à l'emprise du jeu. Minneapolis, Saint-Paul, Indianapolis, Kansas City, Denver, Salt Lake City, Omaha, Portland n'apportent que de faibles contributions à la prospérité des maisons de « brokers ». Par contre, San Francisco et Los Angeles restent en contact constant avec Wall Street, et Atlanta est, affirme-t-on, un des centres les plus vivants de la spéculation. On ne dit pas si cela est dû à la présence de la prison fédérale qui a valu à cette ville sa célébrité.

***

Comme toutes les religions, le culte de la spéculation a déjà ses légendes, ses martyrs, ses héros, ses temples et ses prêtres, parfois même ses charlatans.

Des martyrs, il en est peu question. Le malheur est mal vu en Amérique. Il paraît anormal, par suite inquiétant. Il n'est pas prévu et l'on ne sait qu'en faire. Puis, c'est un signe de faiblesse que de se plaindre de ses souffrances, et un signe d'incapacité que de confesser un échec. La mode veut que l'on se porte bien et que l'on gagne de l'argent. Les victimes de la spéculation qui, certes, ont dû être nombreuses, n'ont guère fait parler d'elles. Elles ont étouffé en silence leurs déceptions pour n'avouer que leur espoir d'une chance meilleure. Les heureux gagnants se sont environnés de moins de mystères. Tout Wall Street a entendu l'histoire de ce joueur modèle qui, sachant limiter ses ambitions, a réussi pendant plusieurs mois à gagner régulièrement cent dollars par jours, de ces deux domestiques du Bankers Club qui viennent de se retirer à la campagne après fortune faite, de ce téléphoniste qui, depuis 1921, a accumulé un million de dollars, et qui est parti récemment avec sa famille pour un voyage de trois ans autour du monde, de cet autre employé qui a fini par acheter un siège dans la maison de « brokers » où, il y a quelques années, il avait débuté au salaire de vingt-cinq dollars par semaine. Autant de récits, peut-être vrais, car rien n'est invraisemblable en Amérique, peut-être exagérés par les « prêtres » du Stock Exchange, désireux d'attirer de nouveaux fidèles à la recherche du Paradis terrestre.

Pour entrer dans ce Paradis, il ne suffit pas, en effet, d'avoir la foi. Il faut encore éviter de tomber entre les mains d'exploiteurs, comme ces « bucket shops, » sorte de « bookmakers » de la spéculation. Leur procédé est simple. Ils n'exécutent pas matériellement les ordres qui leur sont donnés et profitent du plus léger mouvement de baisse pour encaisser les marges extrêmement faibles qu'ils demandent à leurs clients. Pareil danger n'est pas à redouter pour ceux qui passent par l'intermédiaire des « temples » où officient les « brokers, » ministres de la religion nouvelle. Gardiens des

rites, détenteurs des secrets, leur puissance n'a fait naturellement que s'accroître pendant ces dernières années, au fur et à mesure que montait le flot des adorateurs. Un Américain qui se respecte doit connaître un « broker » bien renseigné, comme il doit avoir l'adresse d'un « bootlegger » bien fourni. Un siège de « broker » se vend maintenant 600 000 dollars sur le Stock Exchange, et 150 000 sur le Curb, que l'on pourrait comparer à notre Coulisse. Depuis 1925, les maisons d'agents de change ont dû doubler le nombre de leurs agences, créeer des bureaux dans les plus petites villes, en ouvrir de nouveaux dans Wall Street, où certains emplacements particulièrement recherchés se louent maintenant 6 ou 7 dollars le pied carré qui ne valait pas 3 dollars il y a à peine deux ou trois ans. Cette expansion n'est pas limitée à New York. De 1918 à 1929, les affaires traitées sur le Stock Exchange de Chicago se sont accrues 17 fois. La Bourse de Saint-Louis négocie un million d'actions par an, au lieu de 80 000 il y a dix ans, et le Curb Exchange de Los Angeles, qui n'existait même pas il y a deux ans, a manié plus de 18 millions de titres au cours de l'année 1928.

Si la spéculation a ses sanctuaires sur l'ensemble du territoire, un d'entre eux est, néanmoins, consacré entre tous. Les journaux, les revues, les photographies, le cinéma ont rendu familier à tous l'aspect de la large pièce, où, dans l'immeuble, au coin de Wall Street et de Broad Street, viennent se heurter tant de désirs, se briser tant d'espoirs, se réaliser parfois tant de rêves. Au Stock Exchange de New-York, la galerie des visiteurs, qui domine le champ de bataille où, chaque jour, se produisent tant de victoires et de défaites, est devenue une sorte de pèlerinage national. On la visite comme une cathédrale dans laquelle se célèbrerait un culte un peu trop bruyant. De tous les coins des États-Unis, du monde entier, y viennent des milliers de provinciaux ou d'étrangers qui ne veulent pas retourner chez eux sans avoir jeté un coup d'œil sur une des célébrités du monde contemporain. Au-dessous d'eux, tournoie la foule des « brokers », des « clerks », des « messenger boys ». Sur un vaste tableau noir, des chiffres apparaissent sur des plaques de fer qui se lèvent et s'abaissent dans un claquement continu. Ce sont les numéros convenus pour

signaler aux « brokers » qu'ils sont demandés au téléphone. Des ordres s'entrecroisent, des « boys » courent porter des messages, des « tuyaux » se communiquent secrètement, se transmettent, s'amplifient. Sans comprendre grand'chose, les visiteurs éprouvent la sensation d'être en présence d'une puissance mystérieuse qui les attire et les effraie à la fois. Comme dans un musée, la règle veut qu'ils laissent leurs parapluies ou leurs cannes au vestiaire. Sans doute craint-on quelque accès de rage de la part d'un fidèle qui, cherchant le Paradis, n'a trouvé que l'Enfer.

Aussitôt conclus, les achats et les ventes d'actions sont télégraphiés dans toute l'Amérique, parfois même dans le monde entier. Dans les hôtels, dans les banques, dans les clubs, partout, on entend le tic-tac de l'instrument qu'on appelle « ticker », et qui a pour fonction d'enregistrer les transactions. Sous un globe de verre, se déroule une feuille de papier sur laquelle viennent s'imprimer, dès leur apparition, les cours de toutes les valeurs qui ont fait l'objet d'une négociation. Les experts en statistiques ont fait le calcul que chaque fois qu'un million d'actions sont vendues, 800 kilomètres de papier courent sur les « tickers ». A travers les États-Unis, ce ruban de papier joue le rôle d'un thermomètre qui servirait à mesurer la fièvre du pays. Au fur et à mesure qu'il s'allonge, il est manié par des mains nerveuses, satisfaites ou déçues, anxieuses de tâter le pouls du marché. Le « ticker » est devenu, pour les Américains, une sorte de meuble national et sacré.

Chez les fidèles qui suivent avec angoisse ses vibrations, la superstition est une caractéristique particulièrement fréquente. Par nature, le joueur moyen est superstitieux. Il redoute les chats noirs et le nombre treize. C'est un fait d'expérience que, bien souvent, le marché baisse précipitamment quand le treizième jour du mois est un vendredi. Au Bankers Club, il existe un canapé auquel on attribue des propriétés mystérieuses, et qui est si recherché qu'à l'heure du déjeuner il est difficile d'y trouver une place libre. Tout Wall Street fourmille de contes de fées, comme celui de ce « broker », poursuivi par une malchance persistante, et à qui, soudainement, tout a réussi après que sa femme lui eut fait cadeau d'une cravate orange...

*
* *

Si le développement de la spéculation en Amérique provient, en grande pârtie, de raisons de caractère psychologique, la hausse continue de ces dernières années a, néanmoins, son origine dans des causes d'ordre économique et monétaire, qui l'expliquent, et, souvent, la justifient.

Grâce à la stabilité gouvernementale et à la confiance que l'administration républicaine a su inspirer au pays, les États-Unis ont connu, depuis la guerre, une expansion industrielle et commerciale qui a été trop souvent décrite pour qu'il soit utile d'en rappeler à nouveau les résultats. Expansion fatale, si l'on a présentes à la mémoire les ressources immenses du pays. En cinquante ans, la population est passée de 45 millions à 120 millions, la richesse nationale de 40 milliards de dollars à 300 milliards, les dépôts en banque de 2 milliards à 52 milliards, les dépôts de caisse d'épargne de 2 milliards à 23 milliards, la valeur des produits manufacturés de 4 milliards à 75 milliards, la valeur des polices d'assurances de 2 milliards à 87 milliards. Les États-Unis représentent aujourd'hui 6 p. 100 de la population du globe, mais, ils détiennent 39 à 69 p. 100 de son charbon, de son coton, de son cuivre, de son acier, 72 p. 100 de son pétrole, 59 p. 100 de ses téléphones et de ses télégraphes, 82 p. 100 de ses automobiles, 52 p. 100 de ses dépôts bancaires, 48 p. 100 de son or. Et, comme le faisait remarquer Mr. David F. Houston, ancien secrétaire de la Trésorerie sous l'administration Wilson, dans un récent discours d'où ces chiffres sont extraits, ils « ne font que commencer ». Inévitable, cette croissance prodigieuse s'est trouvée encore facilitée, jusqu'à ces derniers temps, par l'absence de concurrence de la part d'une Europe trop divisée pour pouvoir résister, ou trop meurtrie pour oser réagir.

A peu près ininterrompue de 1924 à 1927, sinon par des réactions courtes et violentes, la hausse des actions s'est encore accentuée à partir des derniers mois de 1927. Elle a pris, en 1928, des proportions qui ont commencé à préoccuper sérieusement les autorités monétaires américaines. Ce redoublement de l'activité boursière a été dû, en grande

partie, à la politique d'argent à bon marché que les Federal Reserve Banks se sont décidé à adopter dans l'été de 1927. Au mois d'août de cette année, New-York a abaissé son taux d'escompte de 4 p. 100 à 3 1/2 p. 100, et, le mois suivant, par une décision sans précédent, le Federal Reserve Board a imposé le même taux à la Federal Reserve Bank de Chicago, contrairement à l'avis de son conseil d'administration. Il n'entrerait pas dans le cadre de cette étude de discuter l'opportunité de cette politique, qui a été très critiquée. Il suffit de rappeler qu'elle avait reçu la sanction du grand financier et du grand Américain qu'était le Gouverneur Strong, dont le monde entier a tant de raisons de déplorer la disparition. A l'époque, elle fut, d'ailleurs, généralement approuvée par les représentants les plus autorisés des banques de Wall Street. Dans le rapport annuel de la Trésorerie pour 1928, Mr. Mellon en donne l'explication que voici : « Dans l'été et au début de l'automne 1927, la politique du Federal Reserve System a été d'encourager la baisse du prix de l'argent. Les principales raisons ont été les suivantes. D'abord, les changes étrangers étaient faibles, et, si l'on n'abaissait pas le prix de l'argent aux États-Unis, il aurait pu se produire un mouvement de fonds vers ce pays, qui aurait obligé les pays étrangers à élever leur taux d'escompte, au détriment du commerce international, et, en particulier, de l'agriculture américaine. De plus, les affaires traversaient aux États-Unis une période de dépression, et il était possible de prévoir alors qu'il y aurait du chômage dans l'industrie, pendant les mois d'hiver. On a pensé que, si l'argent était à bon marché, ces conditions s'améliorer-aient. Par suite, les Federal Reserve Banks ont acheté des valeurs d'État sur le marché. Le taux de l'argent a atteint son point le plus bas en août. Les exportations d'or ont commencé le mois suivant, et les Federal Reserve Banks ont continué leurs achats de titres pour contrebalancer l'effet défavorable que ces exportations d'or pourraient provoquer sur le marché monétaire ».

Pendant les six derniers mois de 1927, les États-Unis ont perdu plus de 500 millions de dollars d'or, dont plus de la moitié a été expédiée vers la France. Au cours de la même période, loin de diminuer, les réescomptes des banques auprès

des Federal Reserve Banks n'ont fait qu'augmenter. Le volume du crédit se trouvait ainsi s'accroître au moment même où les stocks d'or étaient réduits. Sous le stimulant de l'argent à bon marché, encouragé, d'ailleurs, par la reprise des affaires, qui s'est manifestée dès les premiers mois de 1928, le public s'est rué vers le marché des actions, qu'il n'a plus abandonné depuis lors, en faisant preuve d'une sorte de foi aveugle dans une hausse constante et illimitée. Un chiffre donnera mieux que tout autre une idée de l'ampleur de ce mouvement spéculatif. Du début de 1928 au début de 1929, les « brokers loans », c'est-à-dire le montant de l'argent prêté aux « brokers » et employé par eux en achats de valeurs, est passé de 3 milliards et demi à près de 6 milliards de dollars. Cette statistique est encore plus significative, lorsqu'on analyse l'origine de ces prêts. L'argent emprunté par les « brokers » provient, en effet, de trois sources différentes; prêts directs effectués par les banques de New-York pour leur compte, prêts consentis par les autres banques du pays, et prêts effectués pour comptes divers. Les deux premières catégories peuvent être plus ou moins efficacement contrôlées par le Federal Reserve System qui, au moyen du taux de l'escompte, est en position d'exercer une influence sur le montant des disponibilités bancaires. La troisième catégorie est d'une toute autre nature. Dans ce cas, les banques n'agissent que comme intermédiaires, et se bornent à exécuter les ordres de leurs clients, — banques étrangères, « investment trusts », grandes sociétés industrielles, etc., — qui désirent investir directement leurs fonds sur le marché des valeurs, au lieu de les laisser en dépôts en banques.

Cette pratique s'est développée rapidement au cours de l'année 1928. En un an, cette catégorie de prêts a triplé. Ils représentent maintenant près de la moitié des « brokers loans », alors qu'en 1927 ils ne dépassaient pas le quart. Sans doute, toutes les grandes sociétés américaines n'ont-elles pas recours à ce mode de placement. Un bulletin de banque récent citait le cas de compagnies comme l'United States Steel Corporation, l'American Telephone and Telegraph, la General Electric, l'American Radiator, la General Motors, la National Biscuit dont les dirigeants ont, par principe,

systématiquement refusé de céder à l'engouement général. Mais, quelque brillants qu'ils soient, ces exemples sont limités. Même sans les fonds de ces sociétés, on se trouve en présence d'une masse immense de disponibilités, jetées sur le Stock Exchange par des organisations qui n'ont ni l'expérience ni la méthode des banques et qui, en cas de panique, retireraient précipitamment leurs fonds, en obligeant les banques à se substituer à elles et à avoir recours aux facilités d'escompte que leur offrent les Instituts d'émission.

***

Le développement de cette méthode de placement a été provoqué dans le courant de 1928 par le prix de l'argent au jour le jour qui a constamment varié de 6 p. 100 à 10 p. 100, pour atteindre jusqu'à 12 p. 100 et 14 p. 100 dans les premiers mois de 1929, et même 20 p. 100 dans la journée du 27 mars. A partir de janvier 1928, les Federal Reserve Banks ont, en effet, renversé complètement leur politique de l'été 1927, et, par tous les procédés, elles ont cherché à renchérir le prix de l'argent. Sans doute, se sont-elles, à juste titre, effrayées d'une hausse qui justifiait pleinement leur intervention et qui avait pris des proportions qu'elles n'avaient peut-être pas prévues. Sans doute aussi, ont-elles voulu tenir compte du mécontentement manifesté au Congrès par les représentants des États de l'Ouest qui accusaient l'administration de laisser New-York absorber toutes les disponibilités du pays, et de vouloir créer une prospérité artificielle au détriment des fermiers, et pour le plus grand bien des « banquiers internationaux » de Wall Street. Quoi qu'il en soit, les Federal Reserve Banks ont eu recours aux seuls moyens d'action techniques dont elles disposent, c'est-à-dire à la vente de valeurs, et à la hausse du taux de l'escompte. En liquidant une partie de leur portefeuille de titres d'État, elles opèrent une « ponction » sur le marché des capitaux et restreignent le montant des fonds disponibles. En élevant le taux d'escompte, elles resserrent les conditions du crédit, et tendent à provoquer une liquidation.

Du début de 1928 au mois de mars 1929, les Federal

Reserve Banks ont jeté sur le marché plus de 200 millions de dollars de valeurs d'État. Simultanément, une série de hausses du taux de l'escompte sont intervenues. De 3 1/2 p. 100 à 4 p. 100 en février 1928, de 4 p. 100 à 4 1/2 p. 100 en mai, de 4 1/2 p. 100 à 5 p. 100 en juillet, taux qui est actuellement en vigueur pour l'ensemble des Federal Reserve Banks, à l'exception de celles de Minneapolis, Kansas City et San Francisco.

Pour attirer encore plus l'attention du pays sur une situation monétaire qu'à tort ou à raison ils jugent sérieuse, les Instituts d'émission ont eu également recours à des méthodes de pression morale vis-à-vis des banques et à une véritable campagne de propagande qu'un journal, hostile au Federal Reserve System, a, d'ailleurs, qualifié de « vaines lamentations ». C'est, au mois d'août 1928, un appel à la collaboration du New-York Clearing House, en vue de hausser le taux d'intérêt sur les dépôts commerciaux à vue et à terme, et d'élever les commissions sur les placements destinés à la spéculation. C'est, depuis le début de cette année, une série ininterrompue de communiqués, d'avertissements, de discours, qui, on doit bien l'admettre, ont, tous, indiqué plutôt les dangers de la spéculation que les moyens de l'arrêter. C'est, le 7 février, un communiqué du Federal Reserve Board, le 16 février, un communiqué du Federal Advisory Council, le 24 février, une lettre du Gouverneur de la Federal Reserve Bank de Philadelphie, le 27 février, une lettre du Federal Reserve Board au Sénat, le 1er mars, la publication du rapport annuel du Federal Reserve Board, le 8 mars, les déclarations pessimistes de l'un des fondateurs du Federal Reserve System, le 14 mars, une intervention de Mr. Mellon, déclarant qu'à son avis le cours de certaines actions était trop élevé, et que le moment paraissait favorable pour acheter des obligations, le 15 mars, un discours du Gouverneur du Federal Reserve Board dans lequel il était fait allusion à la possibilité d'une hausse du taux de l'escompte, le 18 mars, un discours du Gouverneur de la Federal Reserve Bank de Boston, le 4 avril, un nouvel avertissement comminatoire du Federal Reserve Board.

***

Sans doute, il est encore trop tôt pour porter un jugement sur l'action des Federal Reserve Banks et pour prévoir si elles arriveront à se rendre maîtresses de l'inflation spéculative qui s'est développée depuis dix-huit mois. Jusqu'à présent, le marché des actions ne s'est guère laissé impressionner. Quatre réactions violentes en 1928, à intervalles à peu près réguliers, ont permis, sans doute, de procéder à ce que l'on pourrait appeler la « tonte des moutons », c'est-à-dire au nettoyage des petits spéculateurs, à qui des marges trop limitées ne permettent pas de supporter une baisse. Mais, après chacune de ces dépressions passagères, une vague d'acheteurs est venue remplacer les victimes, et, en quelques jours, le souvenir des heures mauvaises a été effacé. En mars de cette année, le 26 et le 27, une nouvelle secousse s'est produite, encore plus sérieuse que les précédentes. Pendant vingt-quatre heures, il a semblé que les banques étaient décidées à retirer leur soutien au marché. Argent à 20 p. 100, baisse des titres de 15 p. 100 en une après-midi, négociation de plus de 8 millions d'actions, le plus grand montant de l'histoire : autant d'indices qui auraient permis de croire que l'on allait assister à la liquidation définitive du marché. Le lendemain, un des établissements de crédit les plus importants faisait connaître qu'il mettait à la disposition des « brokers » 25 millions de dollars. L'argent retombait à 10 p. 100 ou 8 p. 100, et les achats reprenaient, sinon avec autant d'enthousiasme, du moins avec une sorte de soulagement.

Laquelle des deux forces contraires qui agissent sur l'opinion publique l'emportera? Les plus grands financiers de Wall Street se refuseraient à le prédire. Le Federal Reserve System paraît déterminé à user de tous les moyens en son pouvoir pour arriver au résultat qu'il cherche. Malgré la charge qu'elle représenterait pour l'industrie américaine, malgré le contrecoup fâcheux qui en résulterait pour le marché de Londres, et, peut-être, même pour toute l'Europe, le gouverneur du Federal Reserve Board n'a-t-il pas dit, il y a quelque temps, qu'il était décidé à aller jusqu'à une

nouvelle hausse du taux de l'escompte, si la pression morale qui est exercée actuellement se révèle inefficace? Un économiste bien connu et la plus grande banque de dépôt de New-York n'ont-ils pas recommandé récemment une hausse immédiate de 1 p. 100? Un banquier célèbre, qui a collaboré à l'établissement du Federal Reserve System, n'a-t-il pas déclaré que « le système bancaire du pays était à la dérive, qu'il avait échappé au contrôle de ses pilotes », et que, « si les orgies de spéculation » continuaient, le pays serait entraîné dans une période de déflation qui aurait de graves répercussions sur l'activité économique? Autant d'avertissements raisonnables, autant de sages conseils. Sans doute, personne ne les conteste-t-il. Mais, à ces avis, les optimistes ont beau jeu de répondre que la situation économique reste parfaitement saine, que 1928 a été la plus belle année de la riche Amérique, que les premiers mois de 1929 s'annoncent comme encore plus favorables, que la présence de Mr. Hoover au pouvoir implique une continuation de la stabilité politique et l'assurance que l'État ne gênera pas le fonctionnement des affaires, qu'un marché de 6 millions de titres par jour, que 6 milliards de « brokers loans » ne sont exagérés que pour ceux qui s'obstinent à assimiler au passé la période actuelle, que l'anormal d'aujourd'hui sera le normal de demain. Et puis, surtout, il y a ce sentiment profond qu'une longue période de bonheur a laissé dans le cœur de presque tous les Américains, cette foi instinctive dans le progrès et le développement continu, cette conviction jeune et naïve que les titres qui montent ne doivent pas descendre... au moins avant d'avoir rendu possible l'achat d'une automobile ou d'un appareil de radio.

***

Le conflit des influences contraires a, néanmoins, déterminé aux États-Unis, depuis plusieurs mois, une sensation de malaise et d'énervement qui s'est traduite par de violentes polémiques et des critiques de plus en plus vives contre les Federal Reserve Banks. Un éminent sénateur a été jusqu'à déclarer que les États-Unis étaient revenus « au même point qu'en

1913 », avant l'institution du Federal Reserve System. A ces critiques, contradictoires, d'ailleurs, il faut bien reconnaître que les autorités monétaires américaines ont, souvent, fourni des armes en donnant au public l'impression que leur politique n'est que le résultat d'un compromis. Quoi qu'il en soit, elles n'ont pas actuellement que des admirateurs. C'est, d'un côté, la masse des joueurs qui accusent les banques fédérales d'intervenir dans un domaine qui ne les regarde pas, en voulant arrêter la spéculation « fraîche et joyeuse » qui permettait tant d'espoirs. Ce sont les maisons de placement d'obligations, qu'atteint la somnolence du marché des valeurs à revenus fixes, moribond depuis plusieurs mois. Ce sont les détenteurs de titres d'État, tombés à plusieurs points au-dessous du pair. Ce sont, surtout, les politiciens du Congrès, toujours hostiles à Wall Street et à la « finance internationale », qui reprochent au Federal Reserve System de se laisser guider par des influences étrangères, et de fixer sa politique d'après les besoins des marchés européens. Accusation qui trouvera toujours un écho en Amérique. Il suffit, pour ne pas en douter, de se rappeler l'émotion causée par la visite simultanée des gouverneurs de la banque d'Angleterre, de la Reichsbank, et d'un sous-gouverneur de la Banque de France, dans l'été de 1927, et plus récemment, en février de cette année, les commentaires malveillants qu'à suscités la présence à New-York et à Washington de Mr. Montagu Norman.

On a annoncé le 30 mars qu'un sénateur démocrate se proposait de demander, à la rentrée du Congrès, une enquête parlementaire sur le fonctionnement du Federal Reserve System. Il ne serait pas invraisemblable que cette initiative, si grosse pourtant de conséquences et si dangereuse, reçût un accueil favorable. Depuis un an, des législateurs, ardents à faire bénéficier le pays de leur science financière, ou plus simplement de leur bonne volonté, ont déjà déposé une série de résolutions, demandant l'intervention du Congrès. Quelques-unes d'entre elles ne manquent pas de pittoresque, comme celle qui prévoit la réduction des traitements accordés aux gouverneurs et aux sous-gouverneurs des Federal Reserve Banks et qui a pour objet d' « interdire aux Federal Reserve Bank le gaspillage et l'extravagance, en leur défendant d'élever

le taux de l'escompte au-dessus de 3 p. 100 ». La plupart sont rédigées en termes assez vagues, et indiquent assez mal les remèdes qui peuvent être dans la pensée de leurs auteurs. D'après l'une, « le Federal Reserve Board devrait inviter les Federal Reserve Banks à prendre des mesures pour arrêter une nouvelle expansion des prêts d'ordre spéculatif consentis par les banques membres du Federal Reserve System. » Quelles seraient ces mesures? Le texte déposé est muet à ce sujet. D'après une autre, « les Federal Reserve Banks devraient soumettre au Congrès tous leurs dossiers et toutes leurs archives relatives à la fixation et à la variation du taux de l'escompte, ainsi qu'aux opérations de vente de titres sur le marché. » Dans quel but précis, en vue de prendre quelles décisions? Autant de mystères. Une autre, plus générale encore, invite le Federal Reserve Board à « se servir de tous les moyens en son pouvoir pour maintenir la stabilité de l'étalon or, pour encourager la stabilité du commerce, de l'industrie, de l'agriculture, et du travail, ainsi qu'une plus grande stabilité du pouvoir d'achat du dollar, » à « continuer des enquêtes et des études en vue de déterminer quelle influence les opérations des banques ont sur le volume du crédit, le pouvoir d'achat du dollar, les prix des valeurs mobilières, et l'activité économique, » à « étudier un plan pour la stabilisation de l'activité économique et à adresser au Congrès un rapport sur cette question ». Voilà en quoi remplir d'aise tous les « experts » financiers, dont l'Amérique a produit une si riche floraison!

Certaines de ces propositions ont fait l'objet de débats publics dans lesquels démocrates, adversaires de l'administration actuelle, et certains républicains de l'Ouest, ennemis jurés de New-York et de la haute banque, se sont trouvés d'accord pour condamner la spéculation boursière. L'un d'eux n'a-t-il pas été jusqu'à dire que, dans un pays où les jeux de hasard sont interdits par la loi, le Stock Exchange était « la maison de jeu la plus scandaleuse du monde entier » et qu' « aucun tyran à la tête de ses troupes n'avait commis autant d'exactions que le monstre de Wall Street »?

***

C'est, en tout cas, un monstre dont le pays tout entier couve avec amour la croissance. Parmi les nombreuses forces qui tendent à maintenir et à renforcer l'unité américaine, la spéculation a exercé une influence qui n'est pas négligeable. Si la notion de patrie résulte d'une communauté de souvenirs et d'émotions, les variations du Stock Exchange ont créé entre les Américains des liens aussi forts que ceux qui peuvent naître de souffrances ou de joies communes. A chaque vibration du « ticker » correspond, dans le cœur de millions d'individus, une vibration identique qui, à travers l'espace, les réunit dans un même vœu ou dans une même désillusion.

De cette communauté de sensations découle une communauté d'intérêts. L'époque est finie où les politiciens croyaient trouver un tremplin électoral sûr dans une opposition systématique aux grandes affaires. Comment le « big business » serait-il impopulaire, quand, grâce à la diffusion des titres dans le public, grâce à la spéculation, des millions de personnes deviennent intéressées à la prospérité de la General Motors ou de l'American Telegraph and Telephone? Le Stock Exchange se transforme ainsi en un sanctuaire du conservatisme politique, et ses fidèles ne redoutent rien plus que les théories subversives qui, en s'attaquant à l'ordre de choses qui leur paraît établi une fois pour toutes, risqueraient de compromettre le développement normal de la prospérité.

Si la spéculation tend ainsi à accroître encore l'esprit de prudence politique dont l'Amérique a fait preuve depuis la guerre, elle n'en agit pas moins comme une force de désagrégation, dont, tôt ou tard, les États-Unis sentiront les effets. Même dans ce pays, ou, parfois, on croit s'imaginer que les règles habituelles ne s'appliquent pas, les gains de Bourse, ou, à plus forte raison, les pertes représentent un élément de démoralisation extrêmement dangereux pour l'équilibre social. On ne laisse pas impunément jongler avec des milliers de dollars des employés dont le salaire ne dépasse pas parfois quinze ou vingt dollars par semaine, et, aux États-Unis, comme ailleurs, toute fortune édifiée sur la spéculation reste un défi au travail et à l'épargne.

Il ne s'agit là que de conséquences lointaines. Personne, pour le moment, ne songe à moraliser, et l'on ne saurait s'en étonner, car les gens heureux ont assez peu de tendances à écouter les sermons. Le « bull market » de 1924 à 1929 est plus que la traduction, en chiffres et en bénéfices, de la prospérité américaine. Il correspond aussi à un acte de foi. C'est pour cette raison qu'il est si difficile d'en prévoir l'issue. Tous les « experts » financiers seraient d'accord pour dire que la hausse ne peut être indéfinie, que la situation monétaire comporte trop d'incertitudes pour que le mouvement ascendant de ces dernières années puisse encore se continuer longtemps. Certains annoncent même une catastrophe prochaine. A leurs arguments, la raison ne trouve rien à répondre. Dans tout autre pays, la spéculation se serait sans doute effondrée depuis longtemps déjà. Mais elle a ici, derrière elle, la jeunesse et l'ardeur de 120 millions de personnes, habituées au bonheur, et c'est une force qui pourrait bien réduire à néant les théories les plus irréfutables des techniciens les plus documentés.

ROBERT LACOUR-GAYET

ADAM MICKIEWICZ

POÈTE ET DICTATEUR MORAL DE LA POLOGNE

On lit dans une lettre inédite adressée à Michelet, le 11 décembre 1855, par un de ses amis : « J'ai été saisi de la mort de Mickiewicz, du grand poète de la Pologne[1]. Je le revois au Collège de France avec son bâton de voyageur, arrivant comme son *Pèlerin polonais*, fatigué, les cheveux en broussailles, battus du vent des neiges et parlant à ces larges figures slaves qui l'écoutaient comme la voix de la patrie[2]. » Cette phrase résume exactement le souvenir qu'a laissé Adam Mickiewicz parmi ses contemporains français. Même le mot « fatigué » garantit l'authenticité de l'impression vécue et en rend le contour précis. La fatigue apparente, en effet, — ne traduit-elle pas l'état d'âme du poète absorbé en lui-même au moment où il arrive au Collège de France et se recueille avant que sa parole inspirée ne jaillisse?...

Ce souvenir, simplifié et stylisé par le temps, vient d'être évoqué avec une merveilleuse insistance. La figure et le geste du poète-pèlerin sur le monument de Bourdelle incarnent, dans toute la majesté de son art sculptural, l'aspect français de la réalité mickiewiczienne. Mais cette saisissante divination est nécessairement aussi une limitation. Le grand statuaire contemporain aussi bien que l'aimable correspondant de Michelet, demême d'ailleurs que toute l'élite intellectuelle de sa génération, ont vu ou imaginé Mickiewicz surtout à travers

1. Adam Mickiewicz est mort à Constantinople le 26 novembre 1855.
2. Lettre de Charles Alexandre, datée de Lagrange Saint-Pierre.

les deux manifestations de sa personnalité créatrice : *Livre des Pèlerins* (traduit par Montalembert), professorat au Collège de France. Bien entendu, je suis loin de prétendre ici qu'Émile Bourdelle n'ait pas fréquenté l'œuvre poétique de son héros. Mais, en vrai artiste, il se laissa bien plus enlever par le souffle vivant de la tradition qu'il ne fut conduit par les ombres pâles de traductions. De ce point de vue signalons que l'œuvre de Mickiewicz a connu en France le sort difficile de toutes les manifestations du génie poétique étranger, avec cette double aggravation que la connaissance du polonais a été tout à fait exceptionnelle parmi les intellectuels français, et que la tâche de traduire a été peu à peu monopolisée par les compatriotes du poète. Ceux-ci, se méprenant sur l'objet véritable de la traduction des œuvres poétiques, se mouvant avec peine parmi la force ondoyante et les sinuosités de la langue française, au lieu de servir la jeune fortune de l'œuvre mickiewiczienne[1], lui ont pour longtemps barré le chemin. L'entreprise d'un Ch. de Noire-Isle (Przezdziecki) est un exemple décisif. La piété filiale va essayer plus tard de conjurer le mal; mais ces traductions en prose, d'ailleurs littéralement fidèles et littérairement très respectables, n'ont pu résoudre la difficulté. Le problème de la transposition poétique des œuvres de Mickiewicz reste entier. Plusieurs raisons font souhaiter qu'il soit résolu : la valeur intrinsèque du génie poétique de Mickiewicz, la portée européenne de son œuvre, sa signification enfin pour la nation polonaise, dont l'auteur demeure le représentant moral avec ses fortes passions, ses généreuses idées.

Au moment où, sur une des plus belles places de Paris, s'érige le monument du grand statuaire français consacré à ce dictateur moral de la Pologne, essayons de rappeler brièvement les péripéties de sa puissante et frénétique destinée.

Né en 1798 à Novogrodek, dans la Lithuanie polonaise, ou, pour être tout à fait exact, dans cette Lithuanie que le poète considérait naturellement comme une partie intégrante de

1. Une délicieuse plaquette, éditée récemment par la *Société polonaise des Amis du livre à Paris* apporte toute une série de traductions des poésies mickiewiczienne dues à des plumes françaises de l'époque.

la Pologne[1], Mickiewicz a eu une enfance calme et simple, « pastorale et angélique », comme il nous le dira plus tard lui-même. Adolescent, il a vu le passage de la Grande Armée. Il n'oubliera jamais ce spectacle. Il fait ses études à Novogrodek, puis à Wilno dans l'antique université polonaise fondée par le roi Étienne Batory et que l'occupant russe n'a pas eu encore l'occasion de supprimer. Cette « occasion » se présentera bientôt. Alors, l'Université de Wilno réorganisée par Czartoryski reste le centre agissant de la civilisation occidentale. Mais si l'Université travaille et rayonne dans la paix apparente, la jeunesse, qui ne se résigne pas à l'iniquité des partages, se range autour de ce double idéal : lumière des sciences, liberté de la patrie. Le premier leur paraît être la condition du second, mais tous les deux supposent l'amour de la « vertu », la force du caractère. D'emblée Mickiewicz devient un des chefs les plus écouté de ces « Philomathes » et « Philarètes. » L'instinct social est chez lui primordial. De même l'instinct de combat où il affirme sa personnalité. C'est le goût de la lutte qui le conduit à proclamer le credo romantique. Placé au confluent intellectuel de deux époques, il semble les contempler d'abord avec une calme impartialité. Puis il s'insurge passionnément contre ses maîtres trop asservis à l'esprit rationaliste. Une expérience sentimentale, dramatique et compliquée, alimente naturellement cette passion et cette révolte. Rien n'est plus instructif, si l'on veut comprendre l'évolution intellectuelle du poète, que son passage, au pas de conquête, du camp de Voltaire dont il a traduit (en partie) la *Pucelle*, à celui de Byron... C'est dans cette atmosphère chargée d'électricité politique, saturée des préoccupations sentimentales, morales et intellectuelles les plus diverses, que naquirent ses premières poésies. L'année 1822, mémorable pour les lettres polonaises, a vu paraître chez Zawadzki à Wilno deux petits volumes de Mickiewicz au contenu d'inégale portée, mais annonçant, révélant déjà en

1. Il n'est peut-être pas inutile de citer ici ce passage décisif du *Livre des Pèlerins* : « Le Lithuanien et le Masovien sont frères; or, les frères se querellent-ils entre eux parce que l'un s'appelle Ladislas et l'autre Witold? Ils ont le même nom, le nom de Polonais. » *Livre des Pèlerins Polonais*, traduit par Ch. de Montalembert, Paris, Renduel, 1833, p. 90.

partie cette moisson innombrable de couleurs et de rythmes qui va nourrir et émerveiller tant de générations. Ce sont les *Ballades et Romances*, une dissertation sur la poésie romantique, un conte poétique, *Grazyna*, poésies diverses, et enfin les premiers *Dziady* (les Aïeux), ce drame fantastique où circule la sève généreuse du plus pur lyrisme passionnel. C'est l'amour en effet, l'amour un peu sentimental au début, puis exalté, mais en même temps sobre dans l'expression verbale, et fort dans son élan, qui se trouve d'abord au centre de l'activité poétique de Mickiewicz. Il n'a pas sculpté, d'ailleurs, le type nouveau de la femme aimée ou aimante, mais il a créé, dans les *Aïeux* surtout, une expression nouvelle de l'amour viril, une expression hardie, impétueuse et passionnée, où les bénédictions s'unissent au mépris et où la tendresse augmente encore la force des blasphèmes. Plus tard, cette expression deviendra chez Mickiewicz plus réaliste, parfois plus légère et même quelque peu frivole, mais sera accompagnée alors d'une note perçante d'ironie, comme dans ses nombreux « sonnets érotiques ». Bientôt cependant, la conception même de l'amour va se teinter chez Mickiewicz d'une coloration morale nouvelle.

> Walter aimait....
> Mais il n'a pas trouvé le bonheur dans sa maison,
> Car le bonheur n'existait pas dans sa patrie.

Ces paroles furent écrites déjà en terre étrangère...

Car voici un accident qui dépasse les préoccupations littéraires : procès politique contre la jeunesse patriote, persécution, emprisonnement, exil... A la fin de l'année 1824, la Russie ouvre devant le poète proscrit ses immensités hallucinées. Il ne paraît pas s'en effrayer. La passion de connaître, l'ardeur de sentir le possèdent. Il contemple donc le spectacle étrange de ce pays pour juger avec une clairvoyance aiguë sa grandeur vraie et sa force apparente. Et son cœur de poète se laisse toucher par la pitié pour « l'héroïsme de l'esclavage » du peuple russe...

Quelques amitiés ferventes et quelques relations littéraires avec des Russes éminents — les chefs du mouvement décabriste par exemple, puis Joukowsky, Pouchkine, Wia-

ziemsky, son premier traducteur — vont se nouer et compléter ce tableau de contacts vivants avec les choses de la Russie, contacts si féconds pour l'avenir.

En même temps la société polonaise d'Odessa accueille le jeune poète avec empressement et avec joie. L'amour et les amours traversent comme des éclairs son existence, mais l'orage des passions ne la remplit point cette fois. Bientôt il se cabre et s'insurge contre cette vie facile et désœuvrée. La double obsession du beau et de la patrie va s'emparer à nouveau de son moi. Les *Sonnets de Crimée* et *Conrad Wallenrod* en naîtront. Les deux attitudes esthétiques, les deux possibilités créatrices s'affirment ainsi à la fois. Dans la magnificence des *Sonnets de Crimée*, ce pur joyau du genre descriptif, éclate l'enchantement du poète devant la féerie de la nature exotique, mais son émotion est contenue, refoulée, soumise à la discipline de l'art... Elle n'en jaillit pas moins çà et là à travers les mots et les vers comme pour laisser respirer plus librement toute cette « splendeur condensée » des sons et des images. Le paysage des *Sonnets de Crimée* exprime un état d'âme où domine une sorte de « volonté de puissance » esthétique, un désir passionné de maîtriser toutes les richesses de sentir, d'imposer surtout une entente harmonieuse à la vie sonore et à l'animation plastique de l'inspiration.

Si *Conrad Wallenrod*, publié en 1828, apparaît aussi comme un chef-d'œuvre de puissance d'expression et de plénitude esthétique, il répond avant tout à une préoccupation constante de l'esprit mickiewiczien : comment délivrer, comment sauver la patrie? Voilà le problème qui le hante. La sombre et pathétique réponse qu'apporte *Conrad Wallenrod*, contient avant tout une absolution de tout acte qui tend non seulement à délivrer, mais à venger la nation meurtrie. « Esclave! — ta seule arme — trahison ». — Voilà le commandement suprême de cet héroïsme vengeur. En réalité c'est une démonstration *a contrario* de l'immoralité suprême du crime des partages. La vraie leçon du poème est là. En même temps *Conrad Wallenrod* pose une question décisive. Un homme seul — fût-il un génie prêt à accepter tous les sacrifices, même à supporter le poids moral de cet héroïsme impie de la trahison — est-il capable de sauver et de créer? La réponse

qu'implique la destinée de Conrad est nette dans sa démonstrative négation. Tel qu'il se présente devant nos yeux, ce poème sombre et passionné, où se trouvent encore des traces de « byronisme », résultat d'une naturelle symétrie des positions morales des deux auteurs, ce poème a été pour les Polonais de l'époque comme un éclatant manifeste de patriotisme agissant, de patriotisme de combat. Pour Mickiewicz lui-même ce fut surtout une hypothèse morale lancée dans l'espace de l'imagination et destinée à sonder le mystère du mal de la patrie. *Conrad Wallenrod* apparaît ainsi comme le premier aveu du romantisme individualiste, impuissant à résoudre le problème capital que lui posa la vie.

En 1829 les amis du poète lui procurent la permission tant désirée de quitter la Russie pour l'étranger. C'est presque la fin de l'exil et en tout cas une atténuation décisive de ses rigueurs. Quelle joie! Mais le temps presse. Car l'idée patriotique et vengeresse de Conrad commence à être déchiffrée par le gouvernement. Heureusement! Mais peu importe!

A l'été de 1829 Mickiewicz traverse l'Allemagne, écoute à Berlin et prend en franche aversion Hegel, assiste à Weimar aux triomphales solennités qui marquent le quatre-vingtième anniversaire de Gœthe et attire sur lui la bienveillante attention du grand poète allemand. Quelques succès mondains, des relations nouvelles cueillies en passant à Weimar vont augmenter « le volume de ses souvenirs » et l'amitié liée avec David d'Angers durera. Bientôt Mickiewicz passe en Suisse; puis il s'arrête à Venise, à Florence, qu'il admire plus que Venise, et à Rome, à laquelle il va vouer un attachement grave et fervent... C'est à Rome, en effet, que « l'homme religieux », le croyant, s'éveille dans son âme de poète, résultat naturel d'une longue action intérieure que l'ambiance de la Ville Éternelle, les monuments, les hommes rencontrés, les livres lus ont dû accélérer. Tout lyrisme intégral conduit nécessairement au mysticisme. Chez Mickiewicz, il est vrai, la corde lyrique résonne aussi fort que celle de l'épopée. A la contemplation enthousiaste de la vie s'amalgame chez lui l'émerveillement devant le spectacle intérieur de l'âme. Sa propre puissance créatrice qui dépasse « le conscient » — peu importe dans quelle direction, du subconscient ou du surconscient? —

est une source de ravissement et parfois d'une sorte d'angoisse sacrée. Ses improvisations n'ont-elles pas suscité déjà en Pologne et en Russie — chez les amis aussi bien que chez les étrangers — des enthousiasmes indescriptibles, c'est-à-dire aussi difficiles à décrire qu'à définir ou à expliquer? Est-ce l'effet d'un mysticisme personnel qui émane aussi bien de l'homme que du verbe et qui fascine et subjugue les âmes? En tout cas, la crise, si l'on peut parler d'une crise, revêt un caractère profond et solennel.

Mais voici de nouveau que le torrent de la réalité s'engouffre dans l'existence du poète. Le 29 novembre 1830 éclate cette insurrection, ou mieux cette guerre russo-polonaise qui sauva l'Occident d'une invasion russe certaine. Mickiewicz surpris se décide à partir. Il va essayer de franchir la frontière occidentale pour rejoindre la ligne de combat. Mais la surveillance prussienne est sévère et, après l'échec, le poète n'insiste pas. D'ailleurs la lutte est bientôt terminée et la vague des émigrés déferle. Le souffle pathétique de la destinée nationale visite l'inspiration du poète.

***

Les seconds *Dziady* (Les Aïeux), ou la troisième partie des Aïeux, selon la dénomination tout à fait provisoire mais consacrée par le temps, sont la plus puissante manifestation du génie lyrique ou lyrico-dramatique de Mickiewicz et assurément un des sommets du romantisme européen. L'opinion de George Sand, exprimée en 1839 dans son *Essai sur le drame fantastique*, concorde ici d'une façon significative avec celle de J. Volkelt, éminent savant allemand, publiée en 1897, pour ne citer que ces deux exemples[1].

1. « Nous reconnaissons au premier coup d'œil, dit George Sand à propos de l'auteur des *Aïeux*, l'égal de Gœthe et de Byron... Le Monde fantastique, continue-t-elle, n'est pas dans les *Aïeux* en dehors ni au-dessus ni au-dessous, il est au fond de tout; il est l'âme de toute réalité... Or ses peintures sont telles que ni Byron, ni Gœthe, ni Dante n'eussent pu les tracer. Il n'y a pour Mickiewicz lui-même qu'un moment dans sa vie où cette inspiration vraiment surnaturelle lui ait été donnée. » *Op. cit.*, *Revue des Deux Mondes*, décembre 1839. Et J. Volkelt parlant du mode typique-humain du tragique, cite l'exemple des *Aïeux* en ces termes : « ... Mit-Leiden und Voraus-Leiden weiss Mickiewicz in uns aufs äusserste zu steigern, wer in den *Dziady* die satanischen Misshandlungen, welche

Le point de départ de ce vaste « drame fantastique », c'est la réalité vécue ou vue à Wilno par le poète lors du procès des Philarètes. Une série de tableaux et de scènes, où l'indignation vengeresse succède à des récits d'une inégalable densité épique et d'une émotion maîtrisée, s'élève peu à peu vers un plan métaphysique, où la pression des forces intérieures de l'âme fait éclater le cadre du réel et le fond en un immense jaillissement lyrique. La grande improvisation de Conrad dans la cellule de sa prison, qu'on a comparée à la progression et au bondissement sonore de la IXe symphonie de Beethoven, apparaît en effet comme une ruisselante musique de la mer déchaînée par quelque divine tempête.

Le problème angoissant de *Conrad Wallenrod* est pour ainsi dire multiplié ici par la valeur de la donnée fondamentale des *Aïeux*: la solidarité morale et la collaboration effective du monde des vivants et du monde des « esprits ». Ce Conrad nouveau, agrandi ainsi et transfiguré en un Prométhée des Nations, n'est plus seul, comme son ancien homonyme, en face du Destin. Par une sorte de solidarité intégrale il est lié dans l'espace et dans le temps avec toute la multitude d'un peuple qui vit, qui a vécu et qui vivra dans la plénitude des siècles.

... J'ai pris dans mes bras
Toutes les générations passées et toutes les générations futures.

C'est ainsi qu'il vient chez son Dieu pour lui demander non pas le secours, non pas la grâce, pas même la justice, mais *l'autorité pour gouverner les âmes*. Car Conrad se sent égal à son Dieu, Dieu-Raison éternelle, par la puissance et par l'élévation du sentiment qui crée aussi des valeurs éternelles... Il ne veut plus la vengeance, mais, par une méthode nouvelle, aussi divine mais plus humaine que celle de la Raison, il veut créer le bonheur. Le débat s'élargit encore. C'est l'éternel problème de l'existence du mal qui est posé de nouveau dans toute sa véhémente grandeur.

der Zar uber die Polen verhängt, mit einer Racheglut, Hassesschärfe und einem heiligen Zorn ohne Gleichen schildert », *Aesthetik des Tragischen*, Munchen, P. Beck, 1897, p. 363.

Mais à la voix frémissante de Conrad répond le silence implacable et dédaigneux. Son élan héroïque se brise contre l'impassibilité du divin. Et cette égale impossibilité de nier l'existence de Dieu et de Le toucher, de Le vaincre ou de Le convaincre, remplit la destinée de Conrad d'un déchirement religieux tragique.

L'improvisation des *Aïeux*, ce veto passionné contre l'immoralité du Destin, finit par un blasphème que les lèvres du héros n'ont pas eu assez de force pour proférer. Et Conrad défaillant, — cet ange déchu par orgueil, — cède sa mission sacrée au simple prêtre Pierre, « humble et doux serviteur » à qui Dieu lui-même expliquera l'énigme du destin de la patrie. Ainsi le combat dramatique entre le « moi prométhéiste » et le « moi mystique » du poète est terminé. La transfiguration morale de Mickiewicz est accomplie. Il devient, il veut le devenir du moins, le prêtre Pierre de sa nation et, avant tout l' « humble et doux serviteur » de ces masses exilées, de ces âmes égarées si souvent sur les grandes routes de la pensée européenne.

De cette volonté de servir naît en 1832 le petit *Livre des Pèlerins*, « ce viatique moral au peuple errant, un pain de haute et amère saveur, » comme le définit Sainte-Beuve dans ses *Lundis*. Si l'on veut pourtant établir la vraie généalogie spirituelle de cette œuvre, ce n'est pas en Mickiewicz-abbé Pierre qu'il faut chercher son auteur, mais bien en Mickiewicz-Conrad. La vigueur de l'expression, l'appétit sain de l'autorité, les accents de l'indignation et de la colère, tout le découvre et le dénonce... Seulement il ne s'agit plus ici de Conrad Wallenrod, ni du Conrad de la grande Improvisation, mais de celui qui, après avoir subi ces deux tragiques épreuves, vient d'être sauvé par le prêtre Pierre, conquis, ensorcelé par l'humilité même de son sauveur et entraîné par lui dans une nouvelle voie de l'action héroïque. Le *Livre des Pèlerins*, destiné à consoler les émigrés, à raffermir leur foi et à discipliner leur espérance, contient une philosophie de l'histoire et une morale. Le point essentiel de cette historiosophie révélée déjà partiellement, énigmatiquement, à l'abbé Pierre dans les *Aïeux*, c'est l'affirmation décisive de l'utilité morale et politique de l'épreuve polonaise. Cette expérience tragique de la Pologne ne sera

pas stérile. Elle servira à élever le niveau de la vie morale de toutes les nations. Ainsi la résurrection de la patrie est certaine, après une « guerre générale pour la liberté des peuples », il est vrai, après cette guerre que Mickiewicz semble annoncer prophétiquement et que chaque pèlerin polonais doit — selon lui — appeler de tous ses vœux.

Et comme, lors de la résurrection du Christ, — dit-il, — cessèrent sur toute la terre les victimes sanglantes, ainsi les guerres cesseront dans toute la chrétienté lors de la résurrection de la nation polonaise[1].

La Pologne, pour Mickiewicz, n'est donc pas littéralement le « Christ des Nations », mais son martyre et celui du Christ se développent pour ainsi dire sur des tracés symétriques, sinon parallèles. Or ce parallélisme, ou mieux cette pathétique analogie, dont la puissance propagatrice fut si féconde, détermine la vraie figure du messianisme mickiewiczien : son contenu et ses limites.

A cette philosophie messianiste et résurrectioniste correspond une morale héroïque de combat. Basée sur la foi optimiste dans la perfectibilité des hommes et des peuples, dans la possibilité de fonder même une famille des nations, cette morale fait appel à toutes les énergies spirituelles de l'individu, mais elle exige surtout une tension de la volonté vers la liberté. — « ... Car partout en Europe où il y a oppression de la liberté et combat pour la liberté, là aussi il y a combat pour la Pologne et tous les Polonais doivent livrer ce combat[2]. » Ce commandement, qui fut si longtemps et avec tant d'ardeur obéi par les insurgés et par les émigrés polonais, s'élargit encore et devient le principe fondamental de toute l'économie intérieure du *Livre des Pèlerins*. La lutte contre le mal, ce postulat opposé avec une intransigeante symétrie à la non-résistance tolstoïenne, semble être l'expression définitive, suprême, de la morale de Mickiewicz. « Car quiconque — dit-il — ne quitte pas sa maison, et ne va pas au-devant du mal pour l'extirper de la surface de la terre, verra le mal venir

1. Le *Livre des Pèlerins polonais*, Actes de la Nation polonaise depuis le commencement du monde jusqu'à son martyre, trad. de Montalembert, Paris, E. Renduel, 1833, p. 30.
2. *Livre des Pèlerins*, *op. cit.*, p. 139.

le trouver lui-même, et se dresser devant sa face[1]. » C'est au nom de ce principe qu'il dénonce alors avec une âpre sincérité le malaise de la civilisation européenne : égoïsme, paresse, lâche abandon de la solidarité occidentale, désorientation ou, si l'on peut dire, « désoccidentalisation » générale de la vie... Dénonçant ainsi la part de la responsabilité européenne dans le désastre polonais, annonçant en même temps l'expiation et la réparation, stimulant et disciplinant les énergies éparses ou défaillantes des émigrés, le *Livre des Pèlerins* semble apporter à Mickiewicz la solution tant cherchée du « problème de la patrie » et apaiser enfin son généreux tourment.

C'est dans la perspective du tragique devenir européen, dans la marche solidaire des inéluctables destinées, que se dessine pour lui le signe lointain de la délivrance...

Mais avec la quiétude morale et l'apaisement la nostalgie visite l'âme du poète. La vie de l'exil lui ronge le cœur. Il se réfugie donc dans son souvenir de la patrie réelle et lointaine. Et de cette source jaillit comme par miracle la vision ample, colorée et bruissante de la nature, des hommes, des mœurs et des événements. La richesse orchestrale des ressources artistiques, la simplicité et en même temps la variété du récit, la profondeur du sentiment qui l'anime, l'humour exquis qui enveloppe les hommes et caresse les choses, l'ironie indulgente, la vie innombrable enfin s'étalant, s'insinuant partout, remplissant chaque recoin du poème de sa mouvante splendeur ou de son ardente sérénité, tout cela fait de *Monsieur Thadée* (*Pan Tadeusz*) le premier chef-d'œuvre classique de la littérature polonaise et un des plus purs joyaux du patrimoine poétique européen. Le poète a retrouvé dans ce livre sa patrie perdue, et les Polonais y possèdent désormais leur patrie poétique. Les générations des lecteurs s'y enivrent de la plénitude d'existence, de la clarté et de la joie, qui débordent cette épopée, inspirée par la nostalgie de l'exil. Car, sous les éphémères nuances de la civilisation polonaise que le miracle de la poésie a transfigurées en une valeur immortelle, *Monsieur Thadée* (Pan Tadeusz) révèle voluptueusement la vérité profonde de la race, le rythme large de la multitude et la grande cadence de ses flux et de

1. *Livre des Pèlerins*, p. 58.

ses reflux. Et dans la figure humble et tragique d'Hyacinthe, si naturellement, si nécessairement incorporée au tissu du poème, apparaît soudain la solution pratique (peut-être décisive) du romantisme polonais. L'individualisme turbulent s'incline ici devant la conception du sacrifice personnel et de la solidarité complète de l'homme avec sa patrie. Associé comme par hasard, il est vrai, et sans préméditation, aux ennemis de son pays, Hyacinthe tue — pour se venger — le père de la bien-aimée, dont la main lui est refusée. Mais, sitôt le meurtre accompli, la réaction morale éclate. Sa conscience parle. Sa volonté s'élève. L'expiation commence. Et cette passion orgueilleuse du moi, cette puissance jadis néfaste, se transfigure en une force régénératrice et devient un ressort de la volonté qui se voue sans restriction à la partie outragée. Hyacinthe renonce maintenant à « la gloire de la terre ». Son sacrifice sera anonyme, humble et silencieux. Ainsi ce soldat sans nom d'une cause en apparence désespérée devient l'incarnation de toute la Pologne consciente, du moins de celle qui a trouvé assez de force morale pour transformer l'amour téméraire de la liberté individuelle en une passion héroïque de l'indépendance collective. Toute la génération contemporaine de Mickiewicz — celle du moins qui s'élevait au niveau du devoir national — aurait pu répéter avec Hyacinthe :

J'ai roulé la brouette un an, captif en Prusse.
Trois fois mon dos saigna sous le bâton du Russe.
J'ai vu la Sibérie; et plus tard au Spielberg
Je fus enseveli sans lumière et sans air
Au Carcere duro[1]....

Pan Tadeusz termine et couronne à la fois l'œuvre poétique de Mickiewicz. Après avoir écrit cette « symphonie pastorale de la poésie contemporaine », où il a « vaincu » et dépassé le romantisme, Mickiewicz abandonne son rôle de poète-serviteur du verbe[2] pour réaliser sa destinée de poète-

1. *Thadée Soplitza*, traduction de V. Gasztowtt, Paris, Reiff, 1899, p. 206.
2. Pas complètement toutefois... Il va écrire, entre autres, deux drames en français qu'Alfred de Vigny et George Sand lisent et louent sincèrement. Mais ce ne seront plus les actes nécessaires, inévitables de son indomptable génie.

homme d'action et réformateur. C'est sa vie même qui devient un véritable chef-d'œuvre poétique et moral.

Après l'éblouissante lumière du dernier chef-d'œuvre, voici le mariage et quelques années de clarté intérieure que tamisent et voilent parfois les soucis quotidiens. Arrive l'heureuse année 1839. Mickiewicz, appelé à l'Académie de Lausanne, y enseigne la littérature latine, et sa divination d'artiste plus encore que son érudition — qui est d'ailleurs grande — lui vaut une admiration unanime. En même temps George Sand publie dans la *Revue des Deux Mondes* son *Essai sur le drame fantastique.* Pour les *Aïeux* de Mickiewicz en France c'est un triomphe. Mais déjà le devoir patriotique le rappelle à Paris. En 1840 (en décembre), il ouvre son cours de littératures slaves au Collège de France. Ainsi commencent pour lui quinze années de noble combat, de création intérieure aussi noble moralement, aussi haute, plus haute peut-être que celle du temps des *Aïeux.* Son cours est une initiation aux vérités si nouvelles, si inconnues en France, sur la race slave. « Ce cours — dit Gabriel Monod — fut très substantiel et, pour l'époque où il fut professé, il était non seulement très nouveau, mais nourri de faits et d'une connaissance profonde de la littérature et de l'histoire des peuples slaves[1]. »

Il arrive cependant au poète une prodigieuse aventure morale et intellectuelle : initiation religieuse et mystique de Towianski. Cet événement influence d'ailleurs bien moins la destinée spirituelle de Mickiewicz qu'il ne lui permet d'affirmer encore une fois sa puissante personnalité religieuse. Si Mickiewicz suit Towianski, c'est que le Maître lui confirme les vérités depuis longtemps senties et acceptées par l'auteur du *Livre des Pèlerins.* La conception messianiste de la destinée des nations, la nécessité de « réaliser » intégralement le christianisme, la nécessité aussi de révéler la « vérité vivante » de l'existence non pas dans une passive contemplation des choses divines, mais par l'effort personnel, par l'action directe et créatrice; enfin la soif de dominer, et la nostalgie polonaise du chef, tous ces éléments se retrouvent à la fois dans les dispositions virtuelles de la personnalité de Mickiewicz et dans l'éthique de la doctrine de Towianski. La forme de la doctrine

1. G. Monod, *La Vie de J. Michelet,* Paris, Alcan, II, p. 338.

lui est par contre presque indifférente. Mais au centre de ces préoccupations morales et religieuses de Mickiewicz demeure toujours le problème capital : la religion du messie, la religion du chef. C'est le fond de l'émouvant débat intellectuel entre Michelet et Mickiewicz, mais aussi peut-être entre l'orientation principale de la civilisation française et les tendances slaves non pas exclusivement polonaises[1]. Le Messianisme mickiewiczien n'est, en effet, qu'une forme radicale et puissamment stylisée de l'individualisme, mais c'est en même temps une aspiration vers l'autorité, vers une sorte de despotisme moral librement accepté. Peu à peu cependant Mickiewicz se dégage de l'emprise de Towianski. Mais le « problème de la patrie » l'obsède toujours. De plus en plus il voit sa solution dans la perspective de la marche générale des événements européens. Fidèle à son ancien commandement de servir partout l'œuvre de la liberté, il va en 1848 combattre en Italie où il fonde une légion polonaise. Puis il revient à Paris pour continuer la lutte par la parole et par la plume... Enfin, quand la guerre de Crimée éclate de nouveau, il se lève héroïquement pour l'action, pour le combat...

C'est à Constantinople, le 26 novembre 1855, que la mort le frappe, marchant vers la patrie invisible, vers la lumière...

S'il demeure pour la Pologne un vrai dictateur moral, sculpteur d'âmes et ensorceleur de sensibilités, il se dresse au milieu de la communauté européenne, grand poète, Prométhée des Nations, annonciateur de leur juste délivrance. Et comme sur la colonne de l'incomparable monument d'Émile Bourdelle, il va à travers la tempête des temps au-devant de cette « vivante vérité » que « réalise » toujours l'indomptable jeunesse de l'avenir.

Z. L. ZALESKI

1. Cf. Compte rendu de l'Académie des Sciences morales et politiques, juillet-août 1928.

L'EXPOSITION D'ART SUÉDOIS

AU JEU DE PAUME

ET AU PAVILLON DE MARSAN

C'est avec un intérêt jamais démenti que le public parisien a suivi durant ces dernières années les expositions étrangères qui se sont succédé régulièrement à la Salle du Jeu de Paume, par les soins du brillant organisateur qu'est M. Dezarrois. L'idée était neuve et féconde, de faire ainsi défiler devant un des publics les plus cultivés de la terre les trésors d'art de toutes les nations, chaque exposition présentant un des visages de la civilisation mondiale, dont la richesse et la diversité fatiguaient l'étonnement.

L'Exposition Suédoise qui vient d'ouvrir ses portes ne sera certes pas la moins remarquée de cette brillante série. En même temps que la peinture et la sculpture contemporaine dans les salles du Jeu de Paume, nous verrons, présentée au Pavillon de Marsan, une imposante rétrospective de l'art suédois depuis les origines jusque vers 1880. L'ampleur sans précédent de l'effort accompli étonnera ceux qui jugent de la Suède sur le chiffre de sa population, mais ne surprendra pas ceux qui savent les liens qui unirent à travers les siècles l'art suédois à l'art français, depuis l'âge des cathédrales, depuis le mécène-roi Gustave III, jusqu'à cet autre prince, mécène de notre art et disciple de nos maîtres : le prince Eugène, âme du comité de l'Exposition.

Peu de nations en effet ont, au cours de l'histoire, fait

plus largement accueil à toutes les manifestations de l'esprit français. Non seulement l'art, mais les lettres, les mœurs, la langue même, trahissent, aujourd'hui encore, en Suède, l'influence séculaire exercée par la culture française. Ce n'est pas le moindre mérite de l'Exposition que de nous permettre de suivre pas à pas les variations de cette influence, dont les reculs et les progrès s'enregistrent dans l'évolution de l'art : trois fois prédominante, voire une fois toute puissante, elle est aussi parfois éclipsée, soit par d'autres influences, venues de divers points du monde germanique, soit par des poussées plus intransigeantes d'originalité nationale. Sans doute est-ce cet aspect de l'histoire spirituelle du peuple suédois qui suscitera d'abord l'intérêt du public français.

Il ne faudrait pas, cependant, ne chercher dans cet art que le reflet du nôtre : il faut apprécier aussi ce qu'il recèle de proprement scandinave; et d'abord, ce profond amour de la nature qui anime tout cœur et tout pinceau suédois. La nature rigoureuse du Nord avec ses variations extrêmes, s'impose plus impérieusement à l'attention de l'homme que la nature discrète et clémente de nos climats. A en décrire les aspects, à en rendre l'atmosphère propre, se sont consacrés les plus grands talents qu'ait peut-être produits la Suède, paysagistes ou animaliers. C'est aussi l'éclairage cru du Nord que reflète le coloris des portraitistes et des peintres d'intérieur aussi bien que des peintres de plein air. C'est l'optique spéciale de la neige, enveloppant chaque objet comme d'un cerne, qui explique l'art décoratif suédois, si souvent proche de l'illustration. C'est le double visage des pays septentrionaux, — hivers où toute la nature semble prisonnière, les eaux de la glace, la terre de la neige, le ciel d'une éternelle pénombre; renouveaux qui déchaînent toutes les puissances de vie avec les eaux libérées, — que reflète la contradiction fondamentale du tempérament scandinave, tantôt austère, farouche et replié sur soi-même, tantôt débordant d'une joie de vivre si forte et si pure qu'elle évoque la jeunesse du monde. C'est enfin toute l'inquiétante magie nordique : nuits claires, jours crépusculaires, blancheurs hallucinantes des neiges, palpitations des aurores boréales, forêts sans limites, lacs sans rivages, qui gonfle les cœurs de cette vague

rêverie, de cette nostalgie tour à tour exaltante et déprimante, pour laquelle la langue suédoise possède des mots intraduisibles, mais que le pinceau suédois exprime dans une langue universelle.

Dès l'époque préhistorique s'affirme la double tendance de l'art suédois à unir aux influences du Sud les inspirations du terroir; retour des grandes invasions, les hordes scandinaves rapportent avec elles dans leur patrie les trésors des civilisations du midi; stimulé par cet apport, l'art suédois évoluera, mais évoluera selon des lignes nationales; ainsi naîtra ce style ornemental à formes animales, qui est la première réussite éclatante de l'art scandinave. La solidarité de l'homme avec la nature, qui dominera toute l'histoire de cet art, s'affirme ainsi dès l'origine, par la prédominance de l'art animalier.

Avec les XIIe et XIIIe siècles s'ouvre la première période où l'influence de l'art français ait été prédominante en Suède. Un Français, Étienne de Bonneuil, est appelé en 1289 à Upsal, pour travailler à la cathédrale qu'on y élève, et y fonde une école; les exquises vierges de bois sculpté que l'exposition nous présente sont sœurs des figures des portails de Chartres. A côté de ces vierges, un de ces fonts baptismaux que des tailleurs de pierre suédois exécutaient à la même époque atteste la survivance, à côté de l'art importé, d'une tradition artistique locale, débordante de fantaisie burlesque ou étrange, parfois librement épanouie, parfois resserrée dans les limites d'une stylisation austère. L'originalité de l'art gothique suédois, dont cette pièce est un beau spécimen, éclate au reste aux yeux de quiconque a visité le joyau de la Baltique, l'île de Gothland.

Vers la fin du moyen âge, avec le développement de la Ligne Hanséatique, l'influence française va le céder à des influences germaniques; éternel balancement dont l'histoire de la Suède nous offre maints autres exemples. La Réforme rompt les derniers liens qui rattachaient la Suède au monde latin, et la rend, pour un temps, à son isolement péninsulaire; puis vient la guerre de Trente Ans : les troupes suédoises reviennent d'Europe Centrale dans l'esprit où les soldats de Charles VIII étaient revenus d'Italie. Tous les artistes étrangers (et com-

bien est-il alors d'artistes suédois?) dont l'histoire cite les noms viennent de Lubeck, de Hambourg, comme David Klæcker Ehrenstrahl, « père de la peinture suédoise », de Hollande comme Meytens.

Le XVIIIe siècle devait voir un nouveau renversement des courants spirituels, favorable cette fois aux progrès de l'esprit français. A la Suède de Gustave Vasa, dont l'esprit encore féodal habite les tours du château de Gripsholm, sur le lac Mælar, succède une Suède nouvelle, celle de Gustave III, élégante comme le château de Drottningholm, petit Versailles suédois, qui bientôt mire sa blanche façade dans les eaux d'un lac. Dans cette véritable révolution qui transformait la vie et la culture suédoises, le comte de Tessin, connaisseur d'art et gouverneur du prince héritier, joue un rôle prépondérant : c'est lui qui appelle à Stockholm une armée d'artistes français, chargés de décorer le Palais Royal nouvellement reconstruit, lui qui emplit les collections suédoises des trésors du XVIIIe siècle français, lui qui place un Français, Taraval, à la tête de l' « Académie Royale de Dessin »; sans doute aussi son action sur l'esprit du prince-enfant contribua-t-elle à faire de celui qui devait devenir Gustave III le premier des « Français du Nord ». Avec le règne de ce roi, s'ouvre la période la plus française de l'histoire de Suède, « siècle de Gustave III » à l'instar du « siècle de Louis XIV ». Le monarque s'entoure d'une cour dont l'étiquette est calquée sur celle de la cour de France; Sergel, qui sculpte son effigie, lui prête la superbe du Roi-Soleil, tempérée de simplicité scandinave. Les arts, aussi bien que les lettres, sont tout pénétrés d'esprit français, comme en témoignent les œuvres de cette époque exposées à l'Exposition : portraits de Per Krafft l'Ancien, de Lorens Pasch le Jeune, de Desmarées, et d'artistes qui vécurent en France et y sont déjà bien connus : Lafrenzen (notre Lavreince), Hall, Wertmuller, dont la « Marie-Antoinette dans le Jardin de Versailles » est un des plus curieux portraits du temps, Roslin, enfin, maître du chœur, et le Latour suédois, Lundberg, élève de Rigaud et de Largillière.

L'excès de cet engouement français porta sans conteste atteinte à l'originalité suédoise; celle-ci n'en fut cependant

pas entièrement étouffée. Hillestrœm est un disciple de Chardin, mais un disciple bien suédois; Charles-Gustave Pilo, auteur du splendide « Couronnement de Gustave III » et l'un des meilleurs psychologues qu'ait possédés l'art suédois ne doit presque rien à la formation française. Mais ce sont surtout les paysagistes, comme on pouvait s'y attendre, qui restent attachés à l'esprit et aux thèmes nationaux : citons seulement les toiles et aquarelles chargées d'atmosphère d'Elias Martin, par ailleurs de formation anglaise, qui fut un des premiers à exprimer cette poésie de Stockholm, plus tard tant célébrée par les artistes suédois.

Vint la Révolution Française, puis la révolution romantique, qui ouvrit une ère nouvelle. Comme après la Réforme, le peuple suédois au sortir d'une période d'expansion se replie spirituellement, en quelque sorte, sur soi-même. Il semble que l'art même, au sortir des frivolités du XVIIIe siècle, fasse pénitence, en attendant la régénération qu'on espère de l'avenir. On se recueille pour une œuvre vraiment nationale, on veut rompre avec les influences étrangères, dans le domaine de l'art comme dans le domaine des lettres, mais avec un succès inégal. Il manque un Tégner à la peinture suédoise. Si l'on excepte le paysagiste Fahlcrantz, il faut arriver au milieu du XIXe siècle, pour relever les signes d'une renaissance artistique; et alors, c'est encore une fois par delà les frontières que les artistes suédois iront chercher formation et inspiration. Ce n'est plus vers la France qu'on se dirige, ni au reste vers tel autre centre de préférence; des artistes représentés à l'Exposition, l'un, Palm, se consacre à peindre les sites italiens; le pathétique et romantique Hœckert subit fortement le prestige de Delacroix; le grand peintre d'histoire du XIXe siècle, le majestueux Rosen, doit beaucoup à l'art exact du Belge Leys. Si pourtant, parmi les diverses influences qui travaillent alors l'art suédois, il fallait en désigner une comme prédominante, ce serait une influence germanique, celle de l'École de Düsseldorf, à laquelle se rattachent entre autres Jernberg, Uncker, et même dans une certaine mesure, Rydberg, qui fut pourtant, avec Norstedt, élève d'Harpignies, un des premiers à introduire en Suède la manière de l'École de Fontainebleau. La plupart des

œuvres de cette période témoignent, plus par le choix des motifs que par la technique, de cette conception nationale de l'art qui prévalait depuis l'avènement du romantisme. L'originalité suédoise se cherche elle-même depuis le début du siècle; c'est dans l'art du paysage qu'elle commence à se trouver, avec Marcus Larson qui, guidé par un sûr instinct vers ce qui faisait le caractère propre de son pays, chanta les mers, les torrents et les cascades de Suède; avec Zoll aussi qui annonce déjà la période brillante de la fin du siècle, marquée à la fois par une renaissance de l'influence française et par l'éclosion de l'école la plus typiquement nationale qui ait jamais illustré la peinture suédoise.

C'est à Paris que devait naître, dans les années qui suivirent la guerre de 1870, cette école que tout le XIXe siècle avait appelée de ses vœux; une génération d'artistes venus de Suède y découvrit la peinture naturaliste, l' « École de plein air », les premiers impressionnistes : Bastien Lepage, Bonnat, Courbet, l'école de Fontainebleau, Puvis de Chavannes, Manet; de ce contact fécond sortit l' « école de Grez-sur-Loing » où l'art suédois, trop longtemps paralysé par les traditions académiques, se retrempa dans la nature, et dans une nature française; en réaction violente contre les doctrines que représentait l'Académie des Beaux-Arts de Stockholm, ces « Parisiens » fondèrent un organisme de combat, « l'Association des Artistes », organisèrent le premier véritable Salon qui ait eu lieu à Stockholm, et dont le nom : « Souvenirs des bords de la Seine », est tout un programme. Les salles du Jeu de Paume présentent un tableau complet de cette époque fertile en talents. C'est cependant au Pavillon de Marsan qu'il faudra aller chercher les toiles des précurseurs, tels que les paysagistes Wahlberg et Hill.

Parmi les nombreux artistes de marque dont les œuvres sont exposées au Jeu de Paume, il faut distinguer comme particulièrement représentatifs : le portraitiste intense et profond Richard Bergh; Nils Kreuger, peintre des chevaux et de la paix champêtre; un superbe ensemble de paysagistes dont chacun décrivit un des nombreux visages de la Suède, Eugène Jansson, Karl Nordstrœm, Hermann Norrman, Acke, Fjaestadt, d'autres encore; le maître anima-

lier Bruno Liljefors; le prince Eugène, décorateur jusque dans ses paysages; Carl Larsson, illustrateur jusque dans ses décorations; Wilhelmson, chantre du Bohuslaen, la Bretagne suédoise; l'inquiétant génie de Josephsson; enfin les portraits, les scènes paysannes, les nus de Zorn, l'un des rares artistes suédois qui aient conquis une renommée mondiale. Collection de talents vraiment imposante, et dont tout pays aurait le droit de s'enorgueillir; et quoique la diversité des tendances et des tempéraments ne permette guère de parler proprement d'une école, une certaine impression d'unité s'en dégage cependant : unité qui tient à cette commune volonté de sincérité et à ce souffle de renaissance qui inspire ces esprits divers.

Disciples, pour la plupart, de l'art français, ceux-ci ne devaient pas, comme trop souvent les hommes du XVIIIe siècle, en rester les imitateurs. La première génération du XIXe siècle, en réaction contre l'excessif gallicisme du règne de Gustave III, s'était appliquée à secouer le joug de la culture française, qu'elle considérait — et peut-être n'avait-elle pas entièrement tort, à ce tournant de l'histoire — comme oppressive, voire destructrice de toute culture proprement suédoise. La dernière génération du siècle, en revanche, quoiqu'elle restât fidèle à l'idéal national proposé par ses prédécesseurs, ne pouvait adopter la même attitude défiante vis-à-vis de l'esprit français, non plus du reste que l'attitude dévotieusement docile de certains artistes du XVIIIe siècle. L'histoire, entre temps, avait marché; la cure d'isolement de la première moitié du siècle dernier, avait rendu à la Suède une conscience plus claire d'elle-même, en tant que nation scandinave, ayant comme telle ses traditions et son génie propres, conditionnés par la race et par le climat. Forts de cette conscience, ses fils pouvaient désormais aller demander à l'étranger ses enseignements sans crainte d'avoir à lui abandonner en échange leur personnalité. Durant leur séjour en ce pays de France dont ils surent si complètement ressentir et exprimer le charme, jamais la pensée de la terre natale ne les quitta. Cette génération aurait pu faire sienne l'immortelle invocation de Tégner :

« O toi qui nourris mon enfance et la marqua de ton empreinte,

» ton souvenir croît encore, ô terre natale, dans mon cœur.
» Mon oreille languit encore, privée de la voix de tes échos
» et de loin je vénère ton temple couronné de forêts
» où se dresse, parmi les rocs, ton image
» belle de hardiesse géante et de poésie sauvage.

Tous, artistes faits, devaient retourner vers cette patrie qu'ils avaient quittée étudiants; et c'est en s'attachant à en peindre les aspects, à en exprimer l'âme, qu'ils devaient découvrir leur propre personnalité. Tous comprirent, mieux qu'on ne l'avait jamais fait avant eux, en quoi le tempérament et la nature nordiques différaient profondément de la nature et du tempérament français. Ces peintres, dont la palette s'était d'abord chargée des nuances délicates dont s'irisent les bords de la Seine, de retour en Suède, subirent tous une évolution parallèle, qui devait les éloigner de l'impressionnisme. Ils ne s'obstinèrent pas à peindre sous « le ciel éblouissant qui tourne sur les fjælls », comme sous « le ciel délicat, paisible et cristallin » de l'Ile-de-France. Chacun à sa façon, mais tous dans le même sens, ils modifient leur coloris, leur ligne, leur conception de l'objet. Nordstroem évolue vers une précision plus grande du contour, un coloris plus sourd et plus dense; chez Kreuger se développe un sens de la délimitation des surfaces qui rappelle quelquefois la technique du vitrail : chez Wilhelmson la crudité des couleurs et parfois quelque chose d'incisif dans la ligne évoque puissamment l'atmosphère translucide du Nord; Richard Bergh se fait de plus en plus spéculatif et pénétrant; Bruno Liljefors, lui aussi parti de l'impressionnisme, aboutit à une peinture descriptive d'une minutie scientifique; et le prince Eugène développe cette simplicité presque austère qui caractérise ses paysages décoratifs. On voit s'enrichir et s'approfondir progressivement le talent de ces Suédois au cours de leur pieuse étude du pays natal, qui leur rend ainsi en génie tout ce qu'ils lui donnent en amour.

La plupart des artistes de cette génération ont en commun un trait spécifiquement scandinave. Leur œuvre dégage une grande impression de robustesse, de simplicité dans la nature, de santé physique et morale. Beaucoup de ces paysagistes

sont des sportifs, comme Acke, comme Fjaestadt, dont les toiles expriment magnifiquement la joie de la neige; le menuisier Herman Norrman n'est pas seulement le peintre de la forêt, il en est l'hôte; Liljefors, savant naturaliste et chasseur, ne sépare pas l'animal de la nature qu'il peuple, il peint en profonde sympathie avec cette vie sauvage à laquelle il a vécu mêlé; ce que toute l'œuvre de Carl Larsson exprime, c'est la pureté et la bonté de la vie quotidienne, ses femmes, ses enfants, ses bêtes familières, ses fleurs même, respirent la tranquille joie de vivre des êtres sains. Et c'est ce thème de la joie de vivre, de l'amour de la vie sous toutes ses formes, rudes ou raffinées, qui éclate en un hymne puissant dans l'œuvre immense, débordante de lumière, de couleur, de volume, du robuste fils de la paysanne dalécarlienne de Zorn. Pourtant : l'art suédois n'est pas un art riant; de la vie nordique il peint la face d'ombre comme la face de lumière : détresse des stériles étendues sylvestres; visages paysans durs et fermés; nocturnes innombrables qu'inspirèrent toutes les nuits de Suède, nuits de neige ou de brume, nuits blanches de printemps et nuits cristallines d'automne, et ces jours gris d'hiver qui sont aussi des nuits. En vérité, il y a peut-être plus d'ombre que de lumière dans cet art. Mais c'est justement, par une contradiction qui n'est qu'apparente, dans cette adhésion passionnée à tous les aspects du milieu nordique — même à ceux qui effrayeraient des sensibilités plus méridionales — que l'art suédois de cette période puise sa rayonnante vitalité.

Le sémite Josephsson se place à part; son œuvre apporte à la nostalgie scandinave des vibrations venues de l'Orient; ses portraits à la Manet, son étrange « Génie du torrent », ses romantiques « Forgerons espagnols », les dessins et aquarelles qui datent du temps de sa folie, constituent pour le public parisien qui le connaît mal une des grandes curiosités de l'Exposition.

Bientôt d'ailleurs les puissances de mystère et de hantise qui dorment dans l'imagination des peuples du Nord, prennent leur revanche avec Arosenius, peintre de légendes, et le très attachant Sager-Nelson, peintre de Bruges, mort trop jeune.

Cette ère, qui fut si brillante, était déjà close quand l'Association des Artistes se sépara, en 1920. Dès 1910 apparaissent les signes précurseurs de temps nouveaux; et une fois de plus le rôle de Paris dans la formation des écoles d'art suédoises s'avère essentiel.

Ce n'est pas cependant que les jeunes artistes suédois limitent le champ de leurs études aux ateliers de Montparnasse. Notre époque est, à cet égard, assez comparable au milieu du XIXe siècle. Beaucoup se répandent par toute l'Europe; l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, le Proche Orient, l'Afrique du Nord, reçoivent leur visite. Tous les vents du monde ont soufflé sur leur domaine et toutes les expériences artistiques faites en Europe ont trouvé des adeptes parmi eux. Il n'empêche que l'empreinte de maîtres français comme Gauguin, comme Matisse surtout, comme aussi Derain, Segonzac ou Lhote, est telle qu'il n'est pas exagéré de parler d'une « école de Matisse », terme qu'il serait plus juste d'élargir en « école de Paris ».

Beaucoup de ces artistes sont en effet fixés à Paris; d'autres encore apparaissent au public parisien comme des peintres d'ici : Dardel, Dahlskog, Detthow, Ekegardh, Jolin, Perey, Skœld, Wallin, Agren sont hôtes coutumiers et remarqués des Salons français.

Les diverses tendances qui se font jour dans la sculpture suédoise : tendance archaïsante avec Carl Milles, Strindherg, Johnsson, Jœnsson; tendance naturaliste avec Almgren, Eriksson, Hjorth, Mœlberg, Frisendahl, ne sont pas non plus particulièrement nationales, et sont dérivées des grands courants européens.

S'il fallait cependant rechercher dans la multiplicité des œuvres un caractère scandinave commun, on pourrait le trouver dans la peinture plutôt que dans la sculpture : la franchise, la fraîcheur d'une sensibilité libérée des traditions et en contact direct avec la nature. C'est ce caractère qui apparente cette génération à la grande époque précédente, et à toute la lignée des artistes vraiment suédois, depuis les origines lointaines et depuis l'art animalier protohistorique.

Beaucoup d'entre eux, par ailleurs, n'ont pas encore eu le temps de terminer leur évolution et de se dégager des

influences qui dominèrent leurs années d'études; aussi est-il encore malaisé de juger de la portée de cette école. Faut-il escompter pour l'avenir une évolution analogue à celle que subirent les hommes de 1880? Quelques-uns s'exercent déjà à transposer les nouvelles techniques pour les adapter au monde scandinave. Déjà Osslund avait montré ce que l'art de Gauguin pouvait apporter à l'interprétation des paysages du Norrland. L'effort de Leander Engstrœm et d'Anna Boberg va dans le même sens. Y aura-t-il création d'une école nationale suédoise, individualisée quant à la technique et quant aux thèmes d'inspiration, ainsi que des artistes comme Elgstrœm, Linnquist, Aberg, le font pressentir? Ou l'art suédois, suivant sa présente orientation internationale, se laissera-t-il entraîner, comme déjà une fois au cours de l'histoire, dans la zone d'influence de quelque grand centre européen? C'est là sans doute la question essentielle qui se pose pour cet art qui, à en croire le témoignage de l'Exposition, apparaît comme aussi riche d'avenir que de passé.

M.-L. SJŒSTEDT

PARMI LES LIVRES

Il y a bien de la grâce dans le talent de M. Tristan Derème. Comment parler cependant des *Poèmes des Colombes*[1]? Il faut les lire. L'auteur vous fera d'abord l'aimable surprise d'être apparemment naturel, et de parler le langage des Muses avec l'ingénuité de l'eau qui chante. On dirait que le rythme est une partie de sa pensée, et que l'idée lui vient dans une phrase mesurée et ductile, où la rime n'est qu'une respiration, une pause et un retour.

Le vers, une chose bien mystérieuse. L'excellent Montaiglon avait cru pouvoir découper le *Sicilien* de Molière en petits morceaux qui, si l'on comptait bien, se trouvaient avoir le nombre de syllabes qu'il faut pour faire un vers. Il ne leur manquait que d'être des vers en effet. Ceux-ci vivent par une sorte de cohésion et de souffle, et non par le contour. Quelque chose de mystérieux fait que parfois, parfois seulement, douze syllabes réelles, avec une césure, forment un discours qui est de poésie :

> Clymène, vous voulez que j'achète un chapeau;
> Le mien, je l'ai compris, a fini de vous plaire,
> Et lorsque en souriant je soutiens qu'il est beau,
> Je vous vois vous mettre en colère?

Qui a pu soutenir que la langue française n'était point cadencée comme furent la grecque et la romaine, et que le mètre n'y était point fondé sur le jeu des longues avec les brèves? Ce jeu est toute notre poésie. Seulement les rapports de durée, d'intensité, de hauteur musicale ont dans ce pays-ci une variété qui résiste à la notation numérique. Sous ce rap-

1. Émile Paul.

port le français est à l'allemand ce que le calcul différentiel est à l'arithmétique. Entre les centaines de voyelles que comprend notre langage parlé, il y a des différences de longueur et d'éclat extrêmement subtiles, et qui font une des musiques les plus fines qui se puissent entendre :

Beau visage pensif qui souris à mes larmes
Et consoles mes soirs où nul astre ne luit,
Toi qui sais du destin faire tomber les armes,
Et d'étoiles dorer les gouffres de la nuit...

Cette molle musique d'anapestes, cette chanterelle qui gémit, cette élégie suspendue dans les airs, tout cela fait un des tons familiers à M. Tristan Derème. Il a même pour s'y donner ce concert un paysage qui lui sert de salle de musique, et que la musique crée peut-être. Il y a dans ce paysage des troènes en fleurs, dont les bouquets blancs commencent à se faner. Un sureau penche au bord d'une prairie. Un pigeon bleu roucoule, et tout à l'heure une lune nouvelle, éclairant le mur blanc, va glisser sur les branches. Ce bel univers de rameaux et de clarté est un témoin si familier, que Tristan Derème lui parle et lui répond, sachant leurs voix accordées :

Maison tranquille et douce, et vous, calmes prairies,
Rivière où se mirait naguère mon bonheur,
Ne connaîtrai-je plus ces aurores fleuries
Où s'épanouissaient des myrtes dans mon cœur,
Où l'univers était pareil à mes pensées,
Où mes vœux coloraient les ondes et les bois,
Et ne verrai-je plus sur ces rives glacées
Qu'un amour qui s'enivre aux larmes que je bois?

Cependant, comme une sonate où le mouvement varie, on voit cette mélancolie varier. L'adagio tourne à l'allegretto. Tels sont les caprices de la musique. On voit le rythme s'animer, et la mélodie, triste encore, a déjà envie de danser. La charmante petite pièce *Douceur du soir* oscille constamment du bercement élégiaque à un tempo plus vif, marqué par l'irruption de vers de huit syllabes dans les alexandrins. La rêverie du poète, développant ses voiles gris, se colore ainsi d'une foule de nuances entre le chagrin, l'amusement et la gaîté. Tout à coup il revient sur terre. Il se réveille, il est au milieu de ses amis. Il cause, et l'élégie devient une épître. A

vrai dire, dans ses moments les plus tristes, M. Tristan Derème ne se tient pas de faire la conversation. Il apostrophe les Nymphes, les Muses, Clymène absente. Il fait mille recommandations à un petit poisson de nacre monté en breloque, qu'il a perdu et qui vogue maintenant au pays des eaux de lune. Quand enfin il n'a plus personne à qui parler, il s'interroge lui-même, et ne se répond point.

Acaste, savez-vous comme pense un poète,
Et s'il pense? Je vis un peu comme un oiseau.
L'azur me plaît; une ombre aussitôt m'inquiète;
Et, pour me consoler, je souffle en un roseau.

Ces causeries en vers sont exquises. Un art parfait s'y déguise en nonchalance. Mais la voix du poète ne s'y entend pas seule. *L'azur me plaît*; *une ombre aussitôt m'inquiète.* Ne reconnaissez-vous pas la voix et le ton même de La Fontaine? Il est tel dialogue avec la Muse où le discours a l'ampleur un peu flottante d'un vers de Musset. Quelquefois on retrouve au coin d'une strophe Ronsard, ou quelque poète mineur du XVIIe siècle. M. Tristan Derème en est nourri. Il a refait, après Anacréon et quelques autres, le conte de l'Amour mouillé; et sa fable a une fraîcheur ingénue. Il n'imite pas les vieux maîtres. Il parle spontanément leur langage, qui est le plus libre et le plus franc : aisé dans le travail même et paraissant se jouer, ironique sans fiel, sensible sans désespoir, amusé de tout et pourtant pensif, prompt en inventions, habile en images, léger, et transparent comme une eau profonde.

***

Il est aussi malaisé de parler d'un livre de Colette que d'un poème. Il est en de *La Seconde*[1] comme de ses autres livres. C'est la vie même, ou plutôt la quintessence de la vie. Pas un geste qui ne fasse un trait : un regard, un mouvement de tête se peignent sur la rétine et restent dans la mémoire. M. Bourget énonçait jadis la règle de la crédibilité. Les romans de Colette sont écrits sous un autre signe : d'un bout à l'autre, on les voit.

1. Ferenczi.

La première scène est étonnante : un jour d'été à la campagne; deux femmes et un enfant achèvent de déjeuner, et l'une des jeunes femmes pèle une pêche, l'autre mange des groseilles. L'une, Fanny, est la femme de Farou, l'auteur dramatique; l'autre, Jane, est une espèce de secrétaire bénévole qui est devenue une amie; l'enfant, Jean, est un garçon de seize ans, aux yeux bleus, que Farou a eu d'une autre femme. Farou lui-même est absent. Il surveille à Paris les répétitions du *Logis sans Femme*, une pièce de 1919, qu'on reprend. Nous l'entrevoyons au loin, gigantesque, éternellement jeune, jurant, sacrant, et passant le tumulte de ses colères sur la petite Asselin, qui joue la pièce et qui est naturellement sa maîtresse.

Fanny le sait et ne fait qu'en rire : cette étrange Fanny, ce que nous voyons d'elle d'abord, c'est un œil barré par un bandeau de cheveux noirs. Elle mord à pleines dents une pêche ruisselante. Il faut qu'elle soit toute dans l'instant qu'elle vit, car elle oublie ce qu'elle disait. Elle est violente et bonne, avec un certain goût de laisser aux autres leur liberté. Elle doit aimer à vivre dans le cercle des plaisirs ressentis. Elle est gourmande et sans défense. Elle a trop mangé de fromage à la crème. Elle a chaud et envie de dormir. Elle engraissera, mais elle ne fait qu'en rire. Elle gagne paresseusement le divan. Là, comme elle est au repos, nous la voyons bien : « Couchée, elle devenait très jolie. Blanche de peau, les cheveux noirs, longs, les yeux et la bouche doux et bombés, elle n'était fière que de son nez, bref, argenté, aux narines arrondies. » Elle s'étend, et au premier mot qu'elle essaie de dire, elle dort. Jane est debout auprès d'elle. C'est une grande femme au corps intact, couronnée de cheveux argentés de blondeur, presque toujours pâle et distraite, parlant peu, surveillant Fanny avec une amitié discrète, rangeant les papiers de Farou, laborieuse, infatigable, effacée. Comme Fanny dort à l'abandon, Jane, avec une sollicitude sincère, une sollicitude physique, lui glisse un coussin sous la nuque, et voile de tulle raide les bras paresseux et les chevilles nues.

J'explique tout cela fort lourdement. Colette n'a pas eu besoin d'un seul de ces mots d'auteur pour que nous devinions les deux caractères : des mouvements, un air de tête,

quelques paroles dans l'air brûlant, et les deux femmes sont devant nous. Un signe, au surplus. Quand Fanny se réveille, elle aperçoit Jane, debout, le front contre la vitre, deux larmes qui lui coulent sur les joues. Elle voit cela et se rendort. Nous les connaissons maintenant l'une et l'autre : Jane, silencieuse, capable de porter un chagrin secret; Fanny, véhémente, sans venin, un peu désordonnée, défendue par sa mollesse même. Quant au gamin de seize ans, au petit Jean Farou, nous avons seulement vu ses yeux bleus que la lumière décolore. Et nous avons surpris un geste : comme Jane lui demande des groseilles, il obéit si précipitamment que sa main rencontre celle de Jane. « Il replia ses doigts avec une petite convulsion identique au sursaut du dégoût, et rougit si follement que Fanny éclata de rire ». Bon; il devait en être ainsi; cet enfant sensible, dans l'âge des chimères, s'est éperdument épris de Jane.

Et Jane? Que pense-t-elle? Pourquoi ces pleurs? Pourquoi tout à l'heure, assise aux genoux de Fanny, aura-t-elle une crise de désespoir? Pourquoi, quand Fanny lui parle de ses beaux cheveux, répondra-t-elle en sanglotant : « Je n'ai rien de beau! Je ne vaux rien! Je mérite qu'on me déteste, et qu'on me tonde, et qu'on me batte! » — Elle adore ce grand diable de Farou, qui, dans ce moment même, s'applique, comme elle dit, la petite Asselin. Elle ne comprend pas l'indulgence, le fatalisme, le détachement de Fanny. Elle-même n'en peut plus, et éclate en pleurs. Ainsi il y a là deux femmes : Fanny, avec ses appétits brusques, ses cheveux noirs dénoués, son œil barré d'une mèche, sa violence, est la figure même de la passion; Jane, blonde, muette, active, semble dédiée aux amitiés effacées. Et c'est pourtant elle qui est l'amoureuse véritable, qui souffre et que le chagrin submerge tout à coup.

Fanny ne voit rien; avec sa brusquerie, sa confiance sans coquetterie en elle-même et dans les autres, sa façon d'être vaincue par les éléments et de vivre dans les règnes de la nature, cette belle Fanny est au fond sans défense. Elle n'imagine pas que Jane puisse être la maîtresse de Farou. Elle voit en elle une amie un peu servile, quelquefois légèrement agaçante et ridicule, qui l'enveloppe de soins, et qui veille à tout dans la maison. C'est Jane qui prépare l'entremets, c'est Jane

qui tire l'ourlet de la jupe froissée de Fanny, qui épingle la mèche en désordre. C'est sur l'épaule de Jane que la molle Fanny prend appui pour se lever. C'est Jane qui appelle le petit Jean pour le dîner, en tapant sur une écuelle. « Ah! dit-elle en riant, quel métier vous faites faire à votre amie! » Mais déjà la voilà qui recueille dans le creux de sa main des pétales flétris sur la nappe; la voilà qui souffle des miettes, vide un cendrier. Dans ce coin perdu de Franche-Comté, Fanny songe : « S'il n'y avait pas Jane, ce serait à fuir. » Et pourtant, par un instinct secret, au fond de sa pensée, elle ne nomme pas Jane son amie.

Tout cela pourrait durer fort longtemps, si, dans les arrangements prudents des grandes personnes, un enfant amoureux, malheureux, plein de mystère et de rancune, ne venait pas se jeter à la traverse. Le petit Jean dénonce à Fanny son père et leur amie. Avertie, elle-même les surpend sans qu'ils s'en doutent. C'est tout le livre, ou plutôt tout le livre est dans le parti qu'elle va prendre. Elle attend que le succès de la nouvelle pièce de Farou soit décidé, et un jour de décembre, vers la fin de l'après-midi, seule avec Jane, les mains tremblantes, les yeux troubles, elle se dit à elle-même : « Allons-y », et elle commence, d'un ton morne : « Ma pauvre Jane... » Et elle s'aperçoit aussitôt que ce n'est pas ce qu'il fallait dire. Le cœur battant, les oreilles bourdonnantes, elle poursuit : « Voilà, Jane, j'ai appris que vous... que Farou... ».

Alors commence une scène vraiment magnifique de vérité, d'intelligence, de profondeur, de pathétique sobre. Tout l'art de l'auteur, dans ces cinquante dernières pages, est d'amener Fanny vaincue à accepter, à souhaiter, à décider que Jane restera auprès d'eux. Aux premiers mots Jane a pâli, si bien que le fard rose dont elle use est devenu visible; et réunissant ses forces avec gravité, elle a commencé la lutte en prenant l'avantage : « Qu'allons-nous faire? » a-t-elle demandé à Fanny interloquée. Elles ne sont pas de force égale. Fanny, violente, frissonnante et de volonté brève, doit être vaincue. Un coup de colère la met tout de suite en infériorité. Jane, très adroitement, suggère que Fanny est pour elle bien plus que n'est Farou lui-même. Farou, après tout, n'est pas si extraordinaire. C'est Fanny, avec sa candeur d'enfant, qui

faire croire que son mari est un être étonnant. Ce qui est arrivé, c'est un peu la faute de Fanny. La conversation est coupée par une entrée héroïque de Farou lui-même; dès qu'il sait de quoi il retourne, il sort avec dignité, et Fanny et Jane recommencent leur duel. Mais elles sont lasses; le soir est venu. Fanny, plus impétueuse, est fatiguée la première. Jane, qui recoud ses gants pour son départ, puis qui range les papiers de Farou, Jane, avec son sang-froid et son mystère, est décidément la plus forte. Elle ose prendre la main de Fanny. Et Fanny songe à tout ce que la main de Jane lui a donné. Elle entrevoit la solitude demain. Si Jane s'en va, Farou la remplacera au bout d'une semaine. « Mais moi, pense Fanny, je ne la remplacerai pas. Oui, il retrouvera fatalement son espèce favorite et musulmane de bonheur. Il retrouvera son innocence, sa solitude et son métier. Mais avec qui, moi, pourrai-je de nouveau être deux? On n'est pas trop de deux pour être seule avec Farou, contre Farou. » — Il ne faut pas que Jane s'en aille.

J'ai dit que le livre était une peinture étonnante de vérité. Mais il est bien autre chose. Tous ces gestes, tous ces aspects, le peintre les a choisis avec une perspicacité étonnante. Il n'en est pas un qui ne révèle l'être intérieur, et qui ne le trahisse. Les mouvements secrets de l'esprit, les frémissements obscurs qui ne se propagent pas jusqu'à la conscience, sont surpris par un témoin redoutable. Ce n'est pas de l'analyse; bien au contraire l'individu à chaque moment est vu d'ensemble, reconstruit par intuition, mis à nu. Il est tout entier dans chaque parole. Il a si bien l'air de vivre qu'on ne pense plus à l'auteur.

***

Il n'est guère possible d'énumérer ici les ouvrages d'érudition pure. Je voudrais pourtant signaler, parce que c'est un livre délicieux, *La Jeunesse de Schiller*, par M. Robert d'Harcourt[1].

Le 10 novembre 1759, dans la paisible cité de Marbach, où coule le Neckar, Schiller naquit dans une humble demeure, que la piété allemande a conservée. Son père, Johann-Kaspar, qui était l'un des huit enfants d'un boulanger de Bitterfeld,

1. Plon.

avait étudié, de quinze à vingt ans, la chirurgie auprès du Klosterbarbier du monastère de Denckendorf. Et son apprentissage ainsi fait, il s'était joint, comme chirurgien militaire, au régiment de hussards bavarois Frangipani, qui passait. Il tint le bistouri et le sabre; il pansait les blessures et il en reçut. Pendant une accalmie, après la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1749, il épousa la fille de l'aubergiste du Lion d'or à Marbach. Tout l'avoir de Dorothée valait seize florins. En 1756 éclate la guerre de Sept ans. Johann-Kaspar la fait comme officier dans l'armée wurtembergeoise. A la paix, en 1763, il est commandant. Et voilà qu'il se découvre une passion pour l'arboriculture. Le duc Charles-Eugène de Wurtemberg lui confie la pépinière du château de la Solitude, et le soldat devenu régisseur y fait pousser 20 000 abricotiers. Il avait toujours écrit. Il avait tenu son journal. En 1769 il avait composé des *Contributions économiques à l'accroissement de la prospérité bourgeoise*. Sur le déclin de ses jours, il écrivit *L'Arboriculture en grand, d'après vingt ans d'expériences en détail*. On a un portrait de lui à soixante-dix ans, en 1793. Il a « une rude face gaillarde, un petit œil pratique et aigu, quelque chose de dru, de net, de direct dans l'expression. »

La mère de Schiller, au contraire, était simple, tendre et douce; une figure mince et svelte; un sourire pâle. « Schiller tint de sa mère la haute taille élancée, la fragilité pulmonaire, les cheveux blonds presque roux, la peau de lait criblée de taches de rousseur, les yeux tendres un peu voilés et rouges au bord, la douceur mélancolique et penchée de l'attitude. » — Enfin Schiller a une sœur plus âgée que lui, Fine, et deux cadettes. M. d'Harcourt a tracé de Fine ce joli dessin : « Elle avait reçu en partage la vaillance dans la gaieté; elle était de ces natures qui ne s'abandonnent jamais au courant, mais réagissent contre lui instinctivement. Quand Schiller prendra le grand parti de sa vie, celui qui l'arrachera à Stuttgart, à la quiétude bourgeoise rêvée par lui pour les siens et fera de lui un poète, avec ce que le mot comporte de prestige futur mais d'abord de risque, d'aventure, de bohème, — elle seule, de toute la famillle, aura le courage de soutenir son frère. Aussi elle était chérie de lui. Il l'appelait avec une tendre admiration l'héroïne de ses premiers rêves. »

Après la paix de 1763, le hasard des garnisons conduisit la famille à Lorch, puis à Ludwigsburg. Cette petite ville de 11 000 habitants était la résidence d'été de la cour de Wurtemberg. Il faut lire l'étincelant tableau de cette cour, où règne l'effarant Charles-Eugène. Voici le petit Schiller à la *Latein Schule*, puis à l'Académie militaire, fondée en 1771 au château de la Solitude, à une lieue de Stuttgart. Nous le suivons pour ainsi dire pas à pas. Il arrive, avec son petit habit bleu, et pour toute fortune 43 kreutzers. La discipline est déjà le drill prussien. Le duc appelle les élèves ses fils, mais il les gifle de sa main. Il leur demande, à des dates régulières, de vrais rapports sur leurs camarades. Un jour, il donne à traiter cette question : « Quel est le plus méchant d'entre vous? » Schiller répond en jolies distiques : il gémit de devoir trahir un camarade (*tradere consocii mores est ponderis, hercle!*); mais enfin, obéissant au souverain qui n'a de souci que leur bien, il s'exécute :

Sicut ego credo, Carl Kempff est pessimus omnîs
Ordinis et vitiis deditus usque malis.

Il faut avouer que le futur poète n'était pas lui-même un adolescent très séduisant. Son meilleur ami, Scharffenstein, le décrit ainsi : « Mon Schiller avait vraiment un aspect comique : il était fort long pour son âge; ses cuisses étaient presque de même calibre que ses mollets; il avait le cou très long et était blême avec de petits yeux bordés de rouge. Parmi tous les garçons, c'était un des plus sales. L'inspecteur Nies disait en grommelant : c'est un cochon. » Un autre, Mönnich, nous raconte qu'on ne pouvait pas dormir en paix à côté de lui. « Souvent une demi-heure après le moment du coucher, Schiller, saisi par l'inspiration, sautait de son lit et composait ou étudiait pendant toute la nuit... A cette habitude de faire de la nuit le jour que Schiller conserva jusqu'à la fin de sa vie, s'ajoutait une autre pratique, pire : celle de ranimer par des spiritueux des forces vitales épuisées et surmenées. Souvent il dépassait la mesure et fréquemment il lui était très difficile de marcher droit quant il s'agissait d'aller à table en rang et en colonne. »

Cet original, ivrogne et mal coiffé, mais très bon et perdu dans ses rêves, aura juqu'au bout un aspect comique. En 1791,

Gœritz écrira : « Ses attitudes, ses pieds informes, ses étranges mouvements de tête produisaient une impression pénible. Dans sa façon de se vêtir, il agissait si bien contre toutes les règles que son aspect en devenait extravagant, surtout quand il lui prenait fantaisie de faire toilette... »

Qu'est-ce donc que Schiller, sinon le type même de l'inadapté? Pendant sept ans, de sa sortie de l'École jusqu'au moment où il se fixe à Weimar, on peut dire qu'il vit entièrement de lui-même. Années de lyrisme et de bohême : après avoir servi deux ans comme médecin militaire à Stuttgart, il s'évade; il mène jusqu'en 1789 une vie errante. C'est cette période que M. d'Harcourt nous décrit avec l'exactitude la plus animée, et avec un sens de la vie qui rend ce travail d'érudition singulièrement pathétique. — Il est impossible, en lisant ces pages émouvantes, de ne pas penser à l'Albatros de Baudelaire. Et M. d'Harcourt dit en effet : « C'est un oiseau des cimes, contraint de marcher les ailes repliées. » A ses contemporains, Schiller fait l'effet d'un blême fantôme. A trente ans, il crache le sang. Sa chevelure rousse, qui vole autour de son visage, en accentue la pâleur. Dans la conversation, il est stupide et comme peureux. C'est qu'il n'aime vraiment que le tête à tête avec son propre rêve. La pensée est le véritable élément de sa vie. Quand on le regarde on a l'impression qu'on est en face « d'un homme qui, absorbé dans la recherche de quelque joyau cher et perdu, ne prend aucune connaissance des objets étrangers qui l'environnent ». C'est dans ces années qu'il compose *Les Brigands*, la *Conjuration de Fiesque*, *Don Carlos*. Si étrange qu'il soit, celui qui sait voir reconnaît sur son visage les signes de sa royauté. « Sur ses traits, dit Falk, planait un air de mélancolie et de rêve; dans son regard, il y avait une bonté qui, tout de suite, conquit mon cœur. » Quand il relève les yeux, il y a dans son regard quelque chose de perçant, de souverain, qui n'appartient qu'à lui.

A partir de 1787, l'homme change, le poète devient professeur, l'idéaliste vaincu accepte le réel. C'est un autre personnage, l'historien de la guerre de Trente ans. M. d'Harcourt le quitte au seuil de cette nouvelle existence, où le jeune héros n'est plus. Ce héros n'est pas seulement un admirable poète.

Dans son absence de contact avec le monde, dans sa *Weltlosigkeit*, il représente le germanisme essentiel, l'âme allemande suspendue dans l'abstrait, à cette époque où l'on disait qu'elle s'était créé, dans les nuages du ciel, cet empire métaphysique d'où les instincts réalistes l'ont si violemment fait descendre.

Une petite fille m'a montré un bien joli livre. Il avait la forme d'un album. La couverture représentait un jeune officier poudré, en habit bleu de roi, une main sur son épée, l'autre au-dessus de ses yeux qui regardent l'horizon. Le soleil se lève sur la mer. Deux drisses, qui semblent accrochées au ciel, portent un pavois, l'une de pavillons français, l'autre de pavillons américains. Le livre a pour titre : *La Fayette*, par la princesse Lucien Murat, illustrations de Alice Halicka.

C'est un très joli livre, dont l'auteur, avec beaucoup de goût et d'esprit, a choisi, dans la vie de son héros, les traits les plus propres à frapper, à amuser, à émouvoir les enfants. Ce qui est merveilleux, c'est que la princesse Lucien Murat a composé ainsi une excellente biographie. Le conte, ou le poème, seraient-ils le dernier mot de l'histoire? Tout est dans ce plaisant récit : le coup de fusil à la louve du Gévaudan, le menuet à Trianon, l'armement d'un bateau pour l'Amérique, malgré le roi et sa police, la blessure à Brandywine, la scène du 6 octobre sur le balcon de Versailles, la captivité à Olmutz, la vieillesse au château de Lagrange. Seulement tout cela est conté avec une vivacité et une grâce dont les historiens sont trop souvent dénués quand ils parlent aux grandes personnes. Ecoutez ce récit de bataille : « La Fayette tombe, la jambe traversée. Il roule sur cette terre accueillante où passe une odeur de chèvrefeuille. Son sang coule. Est-il bleu, est-il rouge? Un ciel sans nuage boit la fumée des canons. Sa cantinière, une négresse café au lait, toute gémissante, enturbannée, se précipite pour panser le chérubin de son madras à fleurs. Mais Washington arrive, dégage son jeune ami. Un aide de camp le hisse à cheval. Sa blessure on la soignera demain. Tout un peuple veille l'enfant de France et, depuis lors, les écoliers d'Amérique, dès l'âge le plus tendre, épellent son nom. » — N'est-ce pas délicieux?

HENRI BIDOU

LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

A la Comédie-Française, spectacle coupé. La mode, autrefois florissante, — si bien que les innombrables vaudevilles de Scribe sont tous en un ou deux actes, — en est aujourd'hui passée, et ne survit plus que dans quelques petits théâtres comme le Grand-Guignol ou le Théâtre Saint-Georges. La pièce courte a pourtant sa raison d'être. Car la vie elle-même est courte et l'une des qualités qui dans tous les genres ont le plus de prix est, par conséquent, la concision. Il est vrai qu'il peut y avoir des longueurs dans les ouvrages d'une brièveté apparente, et que Villiers de l'Isle Adam en découvrit même un jour dans un distique. Au contraire certaines œuvres longues ne le sont pas trop. L'intérêt ou l'ennui ne dépendent pas uniquement du chronomètre.

Tandis qu'ailleurs on donne souvent une pièce en trois petits actes et deux longs entr'actes pour tout potage, la Comédie-Française maintient l'honnête coutume du spectacle copieux, où le public en a pour son argent. Elle joue encore des levers de rideau, ou des pièces gaies après la tragédie. Je dis bien *après*. C'est la tradition, au moins depuis Molière. Quelle erreur d'y manquer! J'ai vu récemment l'affiche annonçant *Athalie* avec cette mention : « On commencera par *les Fourberies de Scapin.* » C'est mettre le dessert avant le plat de résistance. Cet ordre saugrenu aurait suffi à m'empêcher d'entrer, quand bien même je n'aurais pas entendu dire qu'*Athalie* était assez mal interprétée. J'ai bien peur qu'il n'en soit ainsi tant que les Mounet et Silvain ne seront plus là. La tragédie s'en va. La comédie, même classique, résiste encore un peu, et il est heureux que les bonnes habitudes de la maison lui permettent encore de repré-

senter *les Précieuses ridicules* ou *le Mariage forcé*, qui ne trouveraient plus place dans les programmes du boulevard. Les auteurs actuels, du moins les mieux achalandés, ne veulent plus écrire que des pièces remplissant toute la soirée, non point pour des motifs esthétiques, mais pour cette raison de principe qu'ils entendent toucher tous les droits, ou ne les partager tout au plus qu'avec le directeur ou son homme de paille. Malgré sa correction et sa bonne volonté, la Comédie-Française ne se procure point aisément de petites pièces signées de noms célèbres. Il lui reste le répertoire et, pour le renouveler un peu, les jeunes, ou les écrivains de seconde zone, qui peuvent fournir encore d'assez bonnes récoltes.

L'idée de faire comparaître devant la rampe l'*Idylle* d'Alfred de Musset ne s'imposait peut-être pas. Bon tout au plus pour les matinées poétiques, lesquelles ont du reste beaucoup de succès, comme si malgré les affirmations de nombreux critiques le public s'intéressait encore à la poésie. Ce ne sont peut-être que ces critiques qui ne s'y intéressent plus, et qui prennent leurs abdications pour des réalités. Mais il vaut mieux relire cette *Idylle*, qui n'a rien de scénique. J'avoue en outre que ce n'est même pas un des plus beaux poèmes de Musset, qui a eu quelques coups de génie, mais avec des intermittences et non point ce jour-là. Les vers en sont simplement agréables, sans trouvailles ni coup d'aile. C'est, un peu superficiellement présenté, le conflit entre l'amour gai, voluptueux, et l'amour profond, mélancolique, j'allais dire entre l'amour Tant-pis et l'amour Tant-mieux, que Musset reprendra et développera d'une façon autrement frappante — et dramatique — dans l'Octave et le Cœlio des *Caprices de Marianne*. Par parenthèse, je crois bien que cette dernière pièce, qui n'a que deux actes, est le chef-d'œuvre de son charmant théâtre. La Comédie-Française avait monté avec bonheur il y a deux ou trois ans *A buoi rêvent les jeunes filles*, où mesdemoiselles Marie Bell et Madeleine Renaud furent adorables, et qui n'avait certes pas été écrit pour la représentation, ne figurant que dans le volume des *Premières Poésies*. Mais il y a une action dans *A quoi rêvent les jeunes filles*, sans compter un charme qui dénote un vrai poète. *Idylle* n'est qu'un petit dialogue, versifié facilement, et qui semble la suprême réussite

d'un amateur bien doué. On aurait pu sans inconvénient laisser ce petit morceau dormir dans le volume des *Poésies nouvelles*. MM. Guilhène et Marchat l'ont récité en dignes élèves du Conservatoire.

Un déjeuner d'amoureux, de M. André Birabeau, est une saynète de paravent, gentiment tournée, selon la formule, et qui verse dans un sentimentalisme d'un effet sûr. Un homme d'environ trente-cinq ans attend pour déjeuner une jeune femme, dont il pense faire définitivement sa conquête : c'est promis. Survient un marmot de huit ans, son propre fils, qu'il avait oublié. Cet amoureux est séparé ou divorcé; la mère lui envoie l'enfant à jour fixe. Qu'en faire? Il a donné congé aux domestiques pour ménager la pudeur de la dame. Celle-ci, un peu pincée, quitte la partie. Catastrophe! Le petit la remplace à table, et se montre si affectueux, si touchant, que l'amant déçu se découvre un cœur de père. Admirable sujet de chromo! M. André Birabeau tient habilement toutes les variétés d'articles de Paris, à la satisfaction générale de l'honorable clientèle. M. Monteaux est bien, le petit Bernard Feldmann est très bien. Mademoiselle Marcelle Romée, délicieuse, disparaît trop tôt, d'autant plus que ce sera la seule femme de la journée. Tout le reste ne comporte que des rôles d'homme. Cela en fait beaucoup.

Vous rappelez-vous *le Saint*, de M. Paul Bourget? C'est une nouvelle d'environ quatre-vingts pages, datée de 1890, qui a paru d'abord dans les *Nouveaux Pastels*. Je viens de la relire, non sans agrément. Plutôt qu'un récit à proprement parler, c'est une causerie, où M. Paul Bourget évoque ses sensations d'Italie, parle d'art, de paysages, de divers comparses, touristes ou natifs, tous pittoresques et finement croqués. Je confesse mon goût pour ce genre discursif et quasi-stendhalien, qui me plaît mieux qu'une véritable « nouvelle » corsée et machinée comme un mélo. Mais je dois convenir qu'après avoir très joliment abondé en préliminaires et en digressions, qui m'enchantent parce que l'anecdote se situe à Pise et dans un vieux monastère toscan, lieux dont je ne me fatiguerai jamais, M. Paul Bourget court la poste lorsqu'il arrive à ce qu'il faut bien appeler le sujet, au point de vue du romancier ou du dramaturge, et l'expédie en un

tour de main, comme par acquit de conscience et pour se délivrer d'une corvée. Et je n'ai garde de m'en plaindre comme lecteur, mais cela ne facilitait pas la besogne à MM. Truffier et Chaîne, qui ont « tiré » une pièce en un acte de cette historiette et n'y ont trouvé qu'une indication sommaire, un point de départ, comme on dit, leur laissant tout à écrire. Un jeune arriviste, homme de lettres et archéologue, intelligent mais sans religion, donc nécessairement sans moralité, d'après le système bien connu de M. Paul Bourget, vole des médailles d'un grand prix à un bon vieux moine, gardien d'un couvent désaffecté (l'Italie d'alors était très laïque). Le bon vieux moine, informé du larcin, épargne le larron et déclare qu'il lui fait présent des dites médailles, comme l'évêque Myriel de ses chandeliers à Jean Valjean dans *les Misérables*. C'est le *Châtiment* du jeune immoraliste (les adaptateurs ont adopté ce titre), et l'on nous laisse espérer qu'il en deviendra mieux pensant. C'est la grâce que je lui souhaite. Cette pièce édifiante est fort bien jouée par M. Denis d'Inès, remarquable comédien qui conserve, presque seul, la science de la diction, par MM. Chambreuil et Jean Marchat.

Pauvre Napoléon, de M. Bernard Zimmer, a trois actes, mais rapides. C'est encore « tiré » de quelque chose : d'une nouvelle de M. Pierre Mille, et des mémoires de l'époque. Le précédent ouvrage de M. Bernard Zimmer l'était des *Oiseaux* d'Aristophane. Ce jeune auteur ne fera-t-il plus que des adaptations? Il a prouvé qu'il était capable de mieux faire. Ce serait dommage qu'il ne tînt pas les promesses de ses débuts, qui annonçaient un esprit original et savoureux. Son Napoléon à Sainte-Hélène relève de l'imagerie d'Épinal, et non pas même de la meilleure. Il n'exhibe qu'un Napoléon moralement diminué, dépouillé de tout prestige et de toute grandeur. M. Grandval, qui est habituellement un si bon acteur, a encore aggravé le cas en le représentant débraillé, dépenaillé, sans dignité dans ses mouvements ni dans sa tenue. Il est entendu que Napoléon sur son rocher a pu avoir des défaillances, même physiques, par dégoût de tout, et d'autant plus qu'il était malade. Mais sa déchéance n'a jamais atteint le degré pénible qu'indique M. Bernard Zimmer. Ce n'était pas cette épave. Il gardait sa puissante intelligence; il

ne passait pas tout son temps à rudoyer ses serviteurs, et à s'emporter pour des vétilles; il pensait, et il parlait de questions historiques d'une certaine importance, principalement de son règne, et dans ces entretiens il restait vraiment l'Empereur. Le *Mémorial* suffit à démontrer la fausseté des trois actes de M. Bernard Zimmer, où, quand bien même chaque détail en soi se justifierait par un document sérieux, l'impression d'ensemble n'en serait pas moins d'un travestissement et d'une diffamation du grand homme. Le troisième acte, pour lequel la pièce a été écrite, montre Napoléon recevant le vieux marquis de Montchenu, envoyé de Louis XVIII, lequel fut son colonel à Valence lorsqu'il y était le lieutenant Bonaparte. Ils s'attendrissent au souvenir d'une jeune fille qu'ils aimaient alors l'un et l'autre, et qui en épousa un troisième. Puis le nom de Marie-Louise est prononcé par hasard, et Napoléon sanglote. C'est tout. Encore un effet de fade sentimentalité, qui ne correspond pas au caractère notoire de ce héros... Les décors sont imités du type en vigueur à l'Atelier de M. Dullin. M. Desjardins et M. Pierre Bertin sont excellents dans Hudson Lowe et le vieux marquis. Au total, cette journée a le mérite de la variété, mais n'ajoutera rien à la renommée de la Comédie-Française.

M. Marcel Achard a de l'esprit, du charme, le don du dialogue et le goût de la fantaisie. On n'a pas oublié *Voulez-vous jouer avec moâ?* qui eut tant de succès à l'Atelier. Sa nouvelle pièce, *Jean de la Lune*, n'a pas moins brillamment réussi à la Comédie des Champs-Élysées. A la bien prendre, c'est encore une clownerie, bien que l'action n'en soit pas située dans un cirque. C'est psychologiquement, et par métaphore, que ses personnages exécutent des cabrioles ou des sauts périlleux et crèvent des cerceaux de papier. Le protagoniste Jef, dit Jean de la Lune, excelle particulièrement, comme naguère le célèbre Chocolat mécanisé par Footit, à recevoir avec grâce ce que nos ancêtres, qui ne mâchaient pas les mots, appelaient les coups de pied au cul.

Dans un élégant appartement, d'où l'on a vue sur la tour Eiffel, Jean de la Lune annonce à sa femme de chambre, un peu étonnée, qu'il va recevoir une dame, avec l'intention de

l'épouser. — C'est une jeune fille? — Non. — Une veuve, une divorcée? — Non, dit Jef, c'est la maîtresse d'un de mes amis. Bon début. Il y avait jadis « celles qu'on n'épouse pas », et c'était même le titre d'une comédie. Mais les mœurs s'adoucissent de jour en jour. Nos jeunes auteurs n'ont plus de préjugés, ignorent les catégories sociales, et ne conçoivent la société que sous l'aspect d'un étrange et universel demi-monde. Cette fraction a ses agréments, auxquels on ne demeure pas insensible, mais M. Marcel Achard généralise trop et ne donne pas assez d'explications. Il arrive qu'un galant homme épouse une fille, soit pour relever moralement une créature de Dieu, ou tout bonnement par une passion irrésistible qui pousse à faire une bêtise, mais n'empêche pas de savoir qu'on la fait. Jean de la Lune ne se pose même pas la question et semble trouver aussi naturel d'épouser une « poule » un peu usagée qu'une colombe sans tache. Son ornithologie manque de nuances.

Arrive cette Marceline, aux pieds de qui Jean de la Lune met son cœur et sa main, si l'on peut s'exprimer ainsi, et qui n'en semble pas autrement enthousiasmée. Le mariage a décidément perdu de son prestige, même auprès de celles qui autrefois en rêvaient comme d'une terre de Chanaan, où elles ne devaient jamais entrer, pour avoir fait trop de caravanes. Ce qui devient banal n'intéresse plus personne... Le tête à tête est soudain troublé par l'irruption d'un furieux, Richard, l'ami de Jean de la Lune, l'entreteneur de Marceline, et nous croyons d'abord que sa rage va sévir contre ce couple de complices, dont le premier prétend lui dérober la seconde. Pas du tout. Richard ne prête aucune attention à Jean de la Lune, qui pour lui ne compte pas, et ce qu'il reproche avec la dernière indignation à Marceline, c'est de l'avoir trompé avec un troisième, dont je ne me rappelle plus le prénom. Ce Richard tempête, hurle, gesticule, menace, casse les potiches, se livre à ce que Goldoni nommait un baroufle ou, si vous préférez, à un raffut de tous les diables. Ce brutal m'a rappelé le Claude Larcher de M. Paul Bourget, dont on disait au cercle : « Il ne suffit pas d'être cocu, il faut encore être discret ». Il n'est même pas inutile d'être bien élevé, mais la civilité puérile et honnête n'entre pas dans le champ d'observation

des jeunes auteurs fantaisistes. J'avoue qu'un malotru et un mufle comme ce Richard m'incommode, et que mes préventions sans doute archaïsantes m'ont gâté ce premier acte.

Clo-clo, qu'on a mis là pour l'égayer, ne m'a pas non plus semblé extrêmement drôle. Ce diminutif s'applique à un nommé Clotaire, frère de Marceline, espèce de parasite et de ruffian, au demeurant le meilleur garçon du monde. Le type existe. On connaît le Lescaut de *Manon*, l'Annibal de *l'Aventurière*, et la chanson de café-concert dont le refrain était :

Moi, j'ballade l'chien d'ma sœur.

Clo-clo fait les commissions de la sienne, porte ses lettres, transmet ses confidences, lui ménage des entrevues, facilite ou dissimule ses déportements, et vit de ces honorables fonctions. Il y a dans ce rôle un bon gisement de comique, mais que l'auteur ni l'interprète n'ont pas suffisamment dégagé de sa gangue. M. Michel Simon est en possession de faire rire de nombreux spectateurs, rien que sur sa réputation et dès qu'il entre en scène. J'ai eu le regret de le trouver un peu lourd et un peu lent. C'est de la bouffonnerie *adagio* et en mineur. Je préférerais une tonalité plus claire et un mouvement plus vif.

Au second acte, Jean de la Lune et Marceline sont mariés. La scène de jalousie de Richard et ses révélations n'ont pas arrêté une seconde notre héros lunaire. Il est très heureux. Bien entendu, elle le trompe, toujours activement secondée par le dévoué Clo-clo. Pour l'instant, elle est affolée parce que son dernier amant, un nommé Gaston, déclare l'avoir assez vue et vouloir la fuir jusqu'au Brésil. Un embrouillamini hilarant de communications téléphoniques demandées par Clo-clo, reçues par Jean de la Lune, met celui-ci sur la piste, et cette fois on s'amuse franchement quoique sur un mode un peu vaudevillesque. Mais naturellement rien ne décourage l'intrépide Jean de la Lune, bien résolu à garder Marceline, quoi qu'elle fasse, et même malgré elle. Clo-clo, qu'elle en a chargé, annonce à son beau-frère qu'elle va le quitter. Elle lui confirme elle-même cette nouvelle, qu'il a l'originalité de trouver fâcheuse. Mieux encore, il la juge invraisemblable et n'y veut pas croire. Pourquoi son adorée ne l'aimerait-elle

pas? Le plus curieux est qu'il la décide à rester, non pas en la séquestrant, ni en jurant comme Arnolphe de tout lui permettre — elle n'a pas attendu la permission — mais en lui persuadant qu'elle se méconnaît elle-même, qu'elle vaut mieux que cela et que sa nature profonde — vous savez si cette profondeur est à la mode — lui ordonne d'être une femme supérieure, la femme d'un seul amour, et soucieuse de sa « gloire », comme disait Corneille.

L'idée est ingénieuse, mais l'expression en reste un peu sommaire et vague. Nous avons encore l'impression — et nous l'avions depuis le commencement — de nager dans l'irréel, bien que Clo-clo eût seul des nageoires, et d'être éberlués par une fantasmagorie, où M. Marcel Achard, conformément à ses habitudes clownesques, a voulu cette fois jouer avec nous. Il écrira des œuvres remarquables lorsqu'il consentira de faire une cure de réalisme, ce qui n'exclut ni l'humour, ni la poésie, mais fournit aux plus audacieuses transpositions des bases solides. Même dans ses féeries, Shakespeare n'est jamais en dehors du vrai. Mais déjà ce *Jean de la Lune*, après tout, ne fait point passer une mauvaise soirée, d'autant plus que c'est admirablement joué par MM. Louis Jouvet, Renoir, et la belle mademoiselle Valentine Tessier.

M. P.-A. Antoine, fils du grand Antoine, a fait représenter au Théâtre Antoine une pièce un peu bizarre, mais pleine de talent, *l'Ennemie*. Au lever du rideau, le décor représente un cimetière. On voit tout de suite qu'il s'agit d'une pièce gaie. C'est un dialogue des morts. Ces trépassés ne sont pas des ombres exsangues, comme celles de *l'Odyssée* et de *l'Enéide*, ni des damnés, encore moins des élus, comme ceux de *la Divine Comédie*. Tout pareils à des vivants, en chair et en os, et bien vêtus, ils ont fait leur purgatoire sur terre et en parlent jovialement, comme dans une conversation de café. Chacun raconte ses mésaventures amoureuses ou conjugales, et chaque fois, au moment palpitant, le cimetière et les récitants disparaissent, des voiles de gaze s'agitent, et le drame de leurs souvenirs s'évoque devant nous en action. Autrement dit, ce qui se déroule dans le cerveau du personnage est projeté sous nos

yeux, comme si nous explorions sa boîte cranienne avec une lanterne magique. M. Antoine fils n'a pas l'invention de ce procédé, employé notamment avant lui par M. Jean-Victor Pellerin, et même par d'autres, car des pièces anciennes, par exemple *Rip*, nous font assister à la réalisation scénique d'un simple rêve.

Le premier des défunts, un jeune officier de marine, a eu des fiançailles malheureuses, dont il est mort de chagrin. Voici donc sa fiancée, une petite pecque bourgeoise, qui voulait bien de lui quand elle le croyait riche, et qui l'a balancé dès qu'elle l'a su ruiné. Ce sont des choses qui se voient.

Le second de ces messieurs, qui ignorait cette histoire, a épousé précisément la même jeune personne, qui a été une épouse aussi infidèle et acariâtre que possible. Elle le désole en lui signifiant qu'elle le quitte. Mais son amant ne tient pas à l'avoir tout entière sur les bras. Par ordre de cet homme prudent, elle se ravise et revient annoncer à son mari qu'elle reste. Entre tant, il s'était fait une raison et avait vu les avantages d'un divorce libérateur. Le retour de la brebis galeuse au bercail lui porte un coup dont il meurt de saisissement. Il n'y a dans tout cela aucune invraisemblance.

Le troisième orateur n'est autre que l'amant en question, lequel triomphait un peu plus qu'il n'eût souhaité dans la seconde partie, et qui a constaté ensuite combien ses réserves étaient fondées. Après la mort subite du mari, il lui a bien fallu prendre la dame en charge. Elle n'aimait pas ses deux prédécesseurs, qui ne le trouvèrent pas bon. Lui, elle l'adore, et c'est bien pis. Elle l'accable et l'opprime de son amour avide, elle épuise ses forces, et le tue d'un excès de voluptés. C'est la femme vampire. Le cas est plus exceptionnel que les deux précédents, mais existe aussi.

Au quatrième acte, cette femme fatale et triplement homicide, devenue vieille et rendue inoffensive, mais non meilleure, par l'âge, vient mettre des fleurs au cimetière avec une indifférence formaliste et distraite. Voici sa fille, une jeune féministe, moderniste, émancipée, chimiste de son état, qui rencontre un jeune camarade et ne lui dissimule pas qu'elle se moque de l'amour. « Elle y viendra », dit la mère. Pour le repos des hommes mieux vaudrait qu'elle n'y vînt point,

mais elle se décidera peut-être à y venir pour le plaisir de le troubler...

La pièce de M. Antoine fils est violemment misogyne. La misogynie radicale et intégrale est sans doute une vue incomplète, mais non pas entièrement absurde, ni encore moins nouvelle, ayant de nombreux répondants depuis Euripide et les Pères de l'Église jusqu'à Vigny (la *Colère de Samson*), Schopenhauer, etc... Il y a beaucoup de traits justes, quoique acerbes, dans la pièce de M. Antoine, laquelle est souvent brillante, mais avec quelques longueurs et des plaisanteries un peu faciles. Quelqu'un disait : « Un mélange de Strindberg et de Clément Vautel ». Cela fait un breuvage qui n'est pas sans bouquet. Malgré les défauts de ce premier essai, les qualités y sont assez nettes pour que je croie à l'avenir de M. Antoine fils. Madame Sylvie s'acquitte habilement d'une tâche un peu ingrate. M. Berley fait un plaisant mari, type Boubouroche. Je n'ai pas aimé M. Luguet, conventionnel dans l'amant comblé et même exténué. M. René Rocher est spirituel et fin dans un rôle épisodique de médecin.

Karl et Anna, de M. Léonard Frank, adaptation de M. Jean-Richard Bloch, est la première pièce nouvelle qu'un dramaturge allemand ait fait jouer à Paris depuis la guerre. Il y a bien eu le *Chevalier à la rose* de M. Richard Strauss, mais c'est de la musique, et un chef-d'œuvre. La pièce de M. Léonard Frank n'en est point un autre, mais c'est un excellent drame réaliste, habilement charpenté, et qui a paru fort empoignant, au Théâtre de l'Avenue. Le thème n'en est point inédit. Karl, soldat allemand, prisonnier de guerre en Russie, s'évade, revient à Berlin et se fait passer auprès d'Anna pour son mari Richard, qu'elle croit mort. Karl et Anna s'aiment, sont heureux, vont avoir un enfant, lorsque Richard reparaît à l'improviste, réclame ses droits, et s'entend déclarer par Anna qu'il est trop tard et qu'elle gardera Karl... On assure que M. Léonard Frank a introduit dans cette histoire pathétique et traditionnelle, qui suffit très bien au succès, du freudisme et du pirandellisme; je n'en nie pas la présence, puisqu'on l'affirme, mais je n'en ai pas été particulièrement frappé, et au surplus je n'y tenais guère. Remarquablement

mise en scène par M. Gaston Baty, la pièce a pour parfaits interprètes mademoiselle Marguerite Jamois, MM. Nat et Vitray. Le spectacle commence par un plaisant sketch phonographique et téléphonique, *la Voix de sa maîtresse*, de MM. Charles Oulmont et Paul Musson.

L'ouvrage nouveau qui vient de faire ses premiers pas à l'Odéon et d'y rencontrer fort bon accueil est l'enfant légitime de monsieur et madame Jagerschmidt, deux époux qui collaborent en ménage. Titre tout indiqué : *la Famille heureuse*. A vrai dire il y entre quelque ironie. La mère et la fille aînée se permettent quelques écarts, si bien qu'une intransigeante Thérèse détourne son jeune frère d'épouser la cadette. Mais Thérèse aime à son tour et devient plus traitable, de sorte que tout finit bien, par deux ou trois mariages. Et tout le monde est content, public compris. Bonne interprétation d'ensemble.

A la Renaissance, M. Louis Artus donne une espèce de suite à son célèbre *Cœur de moineau*, qui fit une si longue carrière à l'Athénée. Cet *Homme d'hier* réussit, malgré le proverbe, à être encore après avoir été. A être quoi? Homme à femmes, amoureux, aimé, et toujours jeune. La jeunesse ne dépend pas de l'état civil, mais de la personnalité, physique et morale. Dans *la Physiologie de l'Amour moderne*, un de ses meilleurs livres, M. Paul Bourget enseigne que les vraies vocations d'amant se prolongent, avec d'étonnantes réussites, sans limite d'âge (probablement pour avoir commandé en chef devant l'ennemie). On ne s'étonne donc pas trop de voir, dans la pièce de M. Louis Artus, une charmante jeune fille de vingt ans idolâtrer et vouloir épouser cet aimable séducteur chevronné, qui d'ailleurs n'en a que cinquante. Ce n'est certes pas la décrépitude. Quelques années après, il sera un peu mortifié de découvrir que c'est surtout par devoir qu'elle lui reste fidèle, mais il ne nous semble pas encore trop à plaindre... Cette jolie comédie a beaucoup plu et a valu de vifs applaudissements à la piquante mademoiselle Devilliers, ainsi qu'à M. Debucourt, un des meilleurs comédiens d'aujourd'hui.

PAUL SOUDAY

TABLEAUX DE MADRID

PENDANT LA SEMAINE SAINTE

Chaque matin, à onze heures, une parade a lieu dans la cour du Palais-Royal. C'est l'occasion de voir quelques uniformes et, aussi, d'observer les gens venus pour regarder. Le badaud est un être hybride, qui a la même âme dans toutes les capitales. Il reste à se brûler au soleil dans les pays méridionaux et bat des pieds le pavé des cités septentrionales, mais il surveille d'un regard pareil, devant les noires architectures de Londres, les grenadiers, les horse-guards et les Écossais, avec le même flegme intéressé qu'ici les artilleurs qui traînent un canon sur la place d'armes, au seuil du palais, entre des hussards ou des gardes municipaux. Indifférence et plaisir, habitude, imagination et paresse, se retrouvent dans les attitudes et les yeux.

Ce quadrilatère de la demeure royale de Madrid est l'un des plus vastes palais du monde. Un des bas-côtés à arcades de la place d'armes ouvre sur la campagne et la vallée où coule le glauque Manzanarès. Le bleu des petites altitudes et du printemps, emplit les voûtes. Il sert de fond aux uniformes noirs à revers rouges, à ceux jaune et azur des hussards. Architecture du XVIIIe siècle, nostalgie de Versailles, hommage envieux à la cour de France, désir d'imitation, que l'on retrouve à Sans-Souci, comme à Tsarskoïé-Sélo et comme ici... Et si souvent ailleurs...

Toutes les fenêtres du palais sont hermétiquement closes au-dessus de la parade. Ce n'est qu'un caprice de l'imagination, mais je songe à la Reine de *Ruy-Blas* :

Madame, vous allez être Reine d'Espagne.

En tous lieux du monde, quelle que soit l'ardeur de la saison, ces palais donnent le sentiment de la geôle. Les gardes y semblent multipliés, davantage pour empêcher leurs hôtes de s'enfuir que pour décourager les conspirateurs. A Londres seulement, Saint-James Palace évoque une impression de *plain-pied*, de fenêtres par lesquelles un prince peut tendre la main à des passants, dont il peut même enjamber l'appui pour aller flâner dans la rue comme un bourgeois. Ici, l'on devine que sortir doit devenir un événement, représenter chaque fois une sorte d'aventure, dont l'issue pourrait dégénérer en tragédie.

Et l'on dirait que, si nul visage ne se montre aux carreaux, c'est dans la peur de ne pouvoir supporter, non la vue des soldats, mais celle de ce ciel trop pur et des hirondelles qui tournoient devant les corniches, en faisant des cris.

Au rez-de-chaussée, deux ou trois somptueux domestiques, flanqués de subalternes sans livrée, regardent passer les hommes guêtrés qui avancent en formant le carré autour d'un drapeau... Sous les arcades qui donnent sur la *plaza de Oriente*, la foule : le peuple, sa gentillesse, sa vivacité, son engourdissement, sa misère. Quelques jolies filles portant sur la tête non plus la mantille, mais une vague voilette, qui ternit les cheveux, ne protège ni du soleil ni du froid ni des regards et n'est que le dernier vestige, prêt à disparaître, la trace dernière d'une coutume imposée par l'Islam et qui ne voulait pas que la femme sortît tête nue.

Cette place d'Orient fut conçue par le roi Joseph Bonaparte qui avait le goût mi-italien, mi-français des grandes places. Les Madrilènes l'avaient surnommé le *Rey Plazuelas*, car il abattait couvents et maisons pour créer des vides harmonieux dans sa capitale. Les conservateurs rechignaient, le peuple faisait des mots. La place est là.

Je suis venu m'y promener, un soir récent où brillait la lune. Bien que le clair de lune, si puissant, jadis, sur l'amour, la poésie, le rêve, ait perdu toute importance dans les villes, où la lumière électrique disperse les ténèbres, la façade régulière du palais, la figure équestre de Philippe IV, les statues environnantes, la fontaine aux quatre lions, redevenaient décor et même décor conventionnel de royauté, mais non sans grâce.

La végétation commençait de poindre aux arbres, en ombres chinoises sur le ciel clair. La place était presque déserte et deux cavaliers gardaient les approches du palais sous des guérites faites à hauteur de l'homme à cheval. Notre mécanicien insistait pour nous les montrer. Je pensais que nous ne possédons rien d'analogue en France. Il est vrai que nous n'avons plus de roi à protéger et que, faubourg Saint-Honoré, les hommes à pied suffisent.

Mais la place avait sa noblesse. Les arrière-petits-fils de Louis XIV et le frère de Napoléon y apportèrent, à travers la mélancolie de Philippe V et l'insuffisance de Joseph, souverain trop improvisé, un peu d'atmosphère de France.

Le lointain Madrid, il faut bien le dire, fait beaucoup plus penser à la France que Londres, qui en est si rapproché. Et puis, au centenaire de l'explosion romantique, nous devons quelque reconnaissance à l'Espagne. Elle a conservé, sinon à Madrid, — mais c'est le rôle des capitales d'entretenir des rapports entre les peuples et de faire croire à une homogénéité qui cesse de paraître aussi vivement lorsqu'on pénètre dans les provinces, — elle a conservé une originalité plus sauvage que d'autres pays moins parcourus, mais ce n'est qu'une apparence, car le peuple espagnol est souriant et courtois. Il semble que l'étranger soit sans prise sur lui. Il ne se sent menacé d'aucun côté et ne paraît avec raison craindre aucun ennemi. L'officier n'a pas cette morgue que l'on voyait dans l'Europe centrale et que l'on trouve encore en quelques pays.

Et puis, il y a l'élément féminin, rempli de grâce et qui possède, semble-t-il, plus que partout ailleurs, le désir de charmer. Le regard de l'Espagnole a cette chaude douceur furtive et intime, se dérobant si l'on insiste, cette curiosité enjouée, qui demeure discrète. A Madrid même, la rue n'offre à aucun moment l'aspect de prostitution à découvert, affichée, commerciale, que l'on voit à certaines heures et à certains endroits de Paris. C'est peut-être par là que cette capitale conserve, on ne sait quel air *homogène* d'une société de grande ville de province.

Une cité comme Paris, où les palais royaux sont devenus musées, où l'homme refuse à tout établissement l'idée de durée, où quelques années suffisent pour *user* un chef d'État,

une ville où passent tant d'étrangers, n'a plus guère de société. Il faut aller chercher dans les faubourgs la véritable physionomie du peuple; encore le monde ouvrier est-il lui-même bien mêlé maintenant d'éléments exotiques.

Sur la *Puerta del Sol*, devenue si populeuse, depuis que la ville élégante s'est étendue vers le Nord, dans la cohue qui accompagne la tombée du jour, la promiscuité, les frôlements d'un fleuve humain que ces jours de fête ont grossi, l'on chercherait vainement les professionnelles qui donnent une atmosphère si particulière à certains carrefours de Paris.

La première impression que produit le nouveau Madrid est celle d'une ville florissante, qu'un courant traverse qui fertilise peut-être trop hâtivement et peu en profondeur, mais qui s'est installé. Cette impression de renouvellement et de richesse frappe dès la place de l'Indépendance, dans les immeubles de la calle de Alcala et de ces larges artères, comme la calle Velasquez ou la calle Goya, où à la porte de chaque maison se voit, au long du jour, un grand portier galonné d'or, qui évoque l'ancien Londres et le Pétersbourg d'autrefois.

Mais il paraît assez symbolique, cependant, d'un état d'esprit que la cathédrale nouvelle que l'on a commencé d'édifier il y a plus de trente ans, soit demeurée telle que je la vis à mon premier voyage, il y en a vingt, et cela sur le flanc du palais royal lui-même...

***

Le marché aux fiancées. — Entre midi et deux heures, le jeudi saint, sur les contre-allées de la promenade qui fait suite au Prado, le *Paseo de Recoletos*, la *Castellana*, ces vastes avenues si largement taillées dans des quartiers neufs, plantées d'arbres et qui sont à la belle saison fréquentées jusqu'à plus de deux heures du matin.

Cet après-midi même, vers quatre heures, la circulation sera interdite aux voitures, les piétons envahiront la chaussée, plusieurs rangées de chaises seront placées au centre, comme une épine dorsale, d'un refuge à l'autre, et, à la nuit déjà tombée, la promenade continuera, noire, dense, pour reprendre

demain. Ces deux journées du jeudi et du vendredi saint sont uniques à Madrid. Elles évoquent, sans confetti ni masques, le jeudi de la mi-carême sur nos boulevards. La tradition en remonte bien loin, elles ont reçu le nom de *Foire aux Fiancées*.

Avec son absence presque complète d'étrangers, cette année surtout, à cause, paraît-il, des nouvelles de révolution possible, — et dont on se sent bien éloigné, pourtant, sous ce ciel bleu, dans cet air de juin français, — Madrid, avec ses nuées de jeunes femmes ayant revêtu pour les deux jours saints le grand peigne d'écaille et la mantille, Madrid rejoint, malgré ses airs imposants de capitale *up to date*, Madrid rejoint la grande ville de province où des usages, des coutumes, des costumes peuvent subsister. Je n'entends parler qu'espagnol, je ne vois que des Espagnols. A Paris, nous serions environnés d'étrangers. Le tableau, à l'heure de midi surtout, garde toute sa couleur locale. Il ramène Goya dans un grand mouvement de jeunesse, dans un frissonnement de courtes robes de soie noire, l'éclair des yeux, le rouge des lèvres, une carnation, une beauté du teint, une adresse de maquillage, peut-être aussi, qui ne sont que d'ici. Les pommettes violemment carminées sont prohibées. Et l'on ne sait ce que la femme tient de la chair du camélia ou des chimies du parfumeur, mais dans l'enveloppement de la mantille noire, sous ce grand creux d'ombre fragile que creuse le peigne au-dessus de leur front, elles sont toutes jolies, parées pour séduire, impatientes de plaire, d'attirer, de retenir. Et c'est une joie rare, qui passe sur nous comme un souffle de printemps, que cette jeunesse qui porte la livrée du passé, ces demoiselles escortées de jeunes gens presque tous tête nue, les cheveux calamistrés, aux luisants de vernis, et qui étrennent des complets neufs croisés, du dernier modèle reçu de Londres par les tailleurs. Souvent, elles vont par deux ou trois, suivies de cinq ou six adulateurs. Une blonde entre deux brunes, quelque rousse, dont la chevelure dorée souligne dans la transparence les dessins de la mantille. Il ne saurait faire meilleur temps. Le printemps ne peut être plus tiède et plus bleu dans son grand mouvement de croissance et d'oiseaux, d'hirondelles qui se posent et de feuilles qui semblent prêtes à ouvrir les ailes.

Une jeune fille qui subit la griserie générale de cette matinée, du jeûne, de l'office religieux et de cette parade élégante à laquelle viennent se mêler peu à peu des « fiancées » d'une moindre bourgeoisie, une jeune fille que je suis bien fier de chaperonner et qui n'est pas ennuyée de produire un étranger, me révèle de petits secrets. Nombre de ces femmes se sont fait couper les cheveux depuis quelques années. Pour pouvoir porter le peigne et la mantille le jeudi et le vendredi saint, il faut se fixer sur la nuque un faux chignon... aussi réduit que possible. Mais il est indispensable. J'admire comme les peignes tiennent droits, comme les mantilles tombent harmonieuses et légères sur les épaules.

— Prenez une Française, — me dit ma compagne, qui ajoute avec un sourire : — ... et Dieu sait!... Prenez une Française, il lui faudra vingt-cinq épingles... J'en ai vu auxquelles j'ai prêté mon peigne et mon écharpe, — ajoute-t-elle en glissant vers moi un de ces regards malicieux et discrets, auxquels la mantille — pour oser une comparaison peut-être déplorable — ajoute ce que le rideau peut répandre de grâce et de mystère dans l'alcôve : — Elles ne savaient plus que faire de leur tête!

Sous le peigne et la mantille les Madrilènes savent admirablement se servir de la leur, ce midi. C'est un spectacle que je ne saurais me lasser de contempler et que je n'oublierai pas. Mais, vers deux heures, bien que la promenade soit encore aussi animée et que les œillets qui retiennent la mantille à l'épaule et les roses rouges logées dans le creux du peigne paraissent en plus grand nombre, il faut tout de même se décider à aller prendre ce déjeuner — qu'on ne sert guère avant deux heures et demie, ce qui permet d'attendre le thé jusqu'à six ou sept heures, et le dîner, qui ne commencera guère avant dix.

***

Calatravas. — Le Vendredi Saint, à dix heures et demie du matin. Encombrement dans la calle de Alcala, devant l'*iglesia de Calatravas* dont la façade du XVIIIe siècle paraît dansante, menue et sombre, au milieu des édifices, qui ont

l'air un peu d'arriver de New-York en passant par Buenos-Ayres, mais donnent à l'artère la plus centrale de Madrid des airs si importants de capitale moderne.

Auprès de cette large voie, nos « grands boulevards » paraissent étranglés et mesquins. Difficile de penser que, jadis, dans cette même ville de Castille, au cœur de l'Espagne, le vaincu de Pavie, François Ier, demeura prisonnier de Charles-Quint une longue année. De Pavie à Madrid, tout un itinéraire bien long et qui semble hasardeux, à nous, bourgeois du XXe siècle, venus de Paris en vingt-quatre heures. De Pavie à Madrid, en 1525. Il n'y a exactement que quatre cents ans!... Quel film merveilleux si, alors, aucune des inventions modernes n'ayant été créée, le cinéma, pourtant, avait existé, pendant cette captivité du roi de France, à Madrid, dans la tour de *los Lujanes*...

Le ciel d'un matin de printemps est sans nuage, l'air d'une limpidité de 600 mètres d'altitude, que l'on ne retrouve dans une grande capitale qu'à Madrid, la plus élevée de celles de l'Europe. L'église de *las Calatravas* est isolée par les policemen à casques pointus. Ne peuvent franchir le cercle et pénétrer à l'intérieur, que les personnes munies de cartes mauves. Être chevalier de Calatrava, un ordre fort ancien et fort noble, procure quelques-unes de ces prérogatives de plus en plus désuètes, mais non moins recherchées, dont les hommes civilisés sont jaloux — autant que les sauvages. Je vois arriver, chargés de sacs de damas rouge fermés par une cordelière de soie, des valets de chambre de bonne maison, qui retrouvent leurs maîtres sur les marches du portail. Une robe de laine blanche est sortie du sac de damas; elle porte sur le côté la croix rouge de Calatrava, dont les bras sont environnés d'une sorte d'arabesque. Le *chevalier* la revêt par dessus le veston, dès le seuil. Cet habillage permet de se montrer élégant selon la prestesse apportée à se vêtir.

Mais venons à l'élément féminin, le plus important de la cérémonie, quoique élément spectateur. Le grand peigne, la mantille, sont de rigueur, ainsi que la robe noire. Cette robe, jadis, était longue, elle était ample, elle ballait sur les hanches, elle maintenait éloignés d'une femme ceux qui

s'en approchaient. Aujourd'hui, la robe est collante, elle s'arrête aux genoux, elle moule la femme, qui s'évertue à demeurer aussi mince qu'elle peut. Les bas sont les mêmes que dans toute l'Europe et dans toute l'Amérique et dans ces lointains comptoirs de l'Afrique et de l'Asie où la mode pour femmes semble colportée par T. S. F. Ils sont clairs, d'un beige qui n'est qu'à eux et d'une finesse qui devrait, semble-t-il, en prohiber l'usage, — tout au moins dans les classes secondaires. Le peigne d'écaille, lui, ne fut jamais plus grand. La robe très courte, le peigne immense, la mantille de dentelle noire posée là-dessus, voilà les proportions de la femme changées.

Il faut dire, tout de suite, que rien n'est plus gracieux. Ces jeunes femmes sont ravissantes, elles ont les plus jolies jambes et les pieds les mieux faits que l'on puisse voir et, accompagnant le tout, une démarche qui n'est à nulle autre.

Deux jours dans l'année, le jeudi et le vendredi saint, elles ont permission de s'offrir cette transformation : laisser le petit chapeau de feutre qui emboîte la tête, des sourcils à la nuque, et s'envelopper de cette mantille dont les mailles transparentes laissent glisser entre les fleurs tissées, plus opaques, des reflets brillants et bleus de ce jour qui a la limpidité du cristal de roche. Le peigne est comme une aigrette touffue, il forme un tiers d'auréole d'ombre au-dessus du front; il grandit, il accompagne, il fait suivre de mystère. On en parlerait indéfiniment.

Le résultat est là, ce matin, sur ce trottoir bruyant et encombré de la calle de Alcala, devant l'église du XVIIIe siècle qui fait vis-à-vis à des gratte-ciel surmontés de quadriges dont les coursiers de bronze se détachent à soixante mètres du sol : des centaines de femmes descendent d'automobile, arrivent comme des nuées de hérons, pressées, charmantes, noires, légères et volubiles, ayant soudain le charme du passé dans l'ardeur de vivre.

Les matins de la semaine sainte dans mes souvenirs d'enfance ont gardé une sorte de violence de désirs et d'appétits, d'envies de jouer et de fuir, de m'enfoncer au cœur des églises dégarnies comme si le secret de la vie s'y dérobait. Une curiosité plus ardente subsiste, peut-être née du seul

printemps, mais que je retrouve ce matin de Madrid, au péristyle de las Calatravas, devant ces femmes si peu vêtues de tant de noir et dont le profil se détache sur la dentelle, le col long et nu dans les ténèbres remuantes de cette mantille qu'une seule épingle visible retient.

Le Prince royal, don Jaime, vêtu de la robe blanche, est au milieu, au premier rang, des chevaliers blancs, dans l'église bourdonnante de tant de jeunes femmes drapées de noir. Et je repense à vous pour la seconde fois, François Ier, chevalier très chrétien, Valois au long nez, à la lèvre épaisse, aux yeux bridés, soulignés par un léger gonflement de la chair qui donne le stigmate de la sensualité. La *Torre de los Lujanes*, après Pavie... Dans le même air pâle et bleu, brûlant et frais, d'un matin de semaine sainte, tramé d'hirondelles actives, vous songiez à la France, en vous agenouillant devant un des ces autels que les prêtres font déserts, avec leur tabernacle béant.

La chaleur est bientôt telle que les pommettes les plus pâles s'empourprent. Il me semble assister lentement à quelque prodige et voir, sous les mantilles noires, les visages se changer en bouquets de roses.

Et puis, le long office terminé, devant l'autel environné de sa multitude de petits lustres de cristal, ce sera soudainement les dames qui se redressent, le prince qu'on a accompagné cérémonieusement au seuil, les chevaliers qui ôtent leur robe, la passent à même le trottoir aux valets stylés, qui la replient et la font disparaître dans le sac de damas rouge, — chargés duquel ils vont sauter sur la plate-forme d'un tramway...

***

Grilles. — Dans la cathédrale déserte. Vers la fin de ce même jour du Vendredi saint. Au seuil des chapelles situées à l'entrée de droite et de gauche, *la Cène* et la Descente de Croix, portées dans le quartier pendant l'après-midi, viennent d'être rentrées jusqu'au carême prochain. Ce sont de grands trompe-l'œil en couleur, de l'époque où les Jésuites occupaient les bâtiments, au milieu ou vers la fin du XVIIe siècle.

De larges brancards, portés par des gaillards solides sont nécessaires pour transporter ce tableau modelé, ces personnages de grandeur naturelle, autour de la table sur laquelle, pour plus de réalisme, des mains pieuses ont mis le couvert et placé des fruits.

Une odeur de cierge brûlé pèse, moite, sur ce désordre des églises catholiques des pays méditerranéens. Quelques chaises à la débandade, le dallage terni par le passage des fidèles... Des tabernacles ouverts, des autels dévastés, plus de fleurs dorées sinon autour du *Tombeau*, quelques roses blanches qui dégagent, en se fanant à la chaleur répandue par les cires, une senteur déjà vaguement pourrissante. Et de droite et de gauche, ces deux scènes déclamatoires, qui semblent avoir rentré avec elles, de cette sortie à travers les rues, des parfums profanes trop vivants, une traîne d'émanations humaines, et ces élans que la superstition stimule et qui deviendraient si aisément lubriques...

Entre les pilastres de granit, les ouvertures, des sortes de fenêtres, ont été grillées comme des loges de théâtre ou des lucarnes de prison. Derrière la grille pend un rideau. Sans doute, de nombreuses familles avaient-elles acquis ou reçu le droit de venir entendre là les offices, comme chez soi, sans se mêler au peuple.

A cette heure proche du crépuscule, toutes ces baies grillées et obscures, au-dessus ou alentour des chapelles vidées et des tabernacles ouverts, dégagent une impression sinistre... Tout est parti, s'en est allé, absorbé par le temps. Un mort d'hier est aussi mort, aussi lointain, que ceux que je devine là, qui dressent de pâles visages hautains, qui ne cessent point de considérer avec mépris dans la nef le peuple passant. — Visages de Goya, dans la pénombre, ces demi-sourires sous lesquels transparaît le crâne des tombeaux, fardés d'une dernière clarté rose et d'une ombre bleue qui tombe des vitrails...

***

La Procession du Silence. — Pour la première fois à Madrid, pour la première fois depuis de très lointaines années, sans doute, ce soir de vendredi saint, *la procession de El Silencio*

traverse la ville. La procession du Silence précède la *Virgen de la Soledad*, accompagnée de plus de 200 membres de la *Hermandad de los Caballeros del Pilar*. La Vierge est drapée d'un grand manteau de velours noir et les membres de la Confrérie portent la cagoule haute et pointue, du xve siècle, sur une robe à longue traîne rectangulaire, la traîne et la robe sont faites d'une étoffe noire qui a le luisant de la toile cirée. Chaque *Caballero* tient dans la main gauche un cierge allumé. Jadis, dans la capitale silencieuse et obscure, à la flamme tremblante des cires, le défilé de tant de personnages dont on ne devinait parfois que l'éclair des yeux dans la fente de l'étoffe, pendant une de ces nuits de printemps madrilènes, dont on dit que le souffle n'éteindrait pas une lampe, mais qu'il peut tuer un homme, ce défilé devait impressionner l'imagination des spectateurs.

Ce soir, nous avons été dîner dans un restaurant français de la *Calle Mayor*, qui possède au premier étage un balcon. La procession doit partir à dix heures de *la Encarnacion* où se trouve la statue de la Vierge célèbre. Dès neuf heures et demie, à peine au sortir du tardif repas du soir, les trottoirs commencent d'être encombrés de gens qui s'installent debout, à l'angle de quelque rue ou à une place qui leur paraît favorable.

Pendant plus de deux heures, nous les verrons attendre patiemment, de plus en plus pressés par les voisins nouveaux et poussés par ceux qui seront venus se placer derrière eux. Le retard fait en quelque sorte fonction de l'existence quotidienne en Espagne. Pendant l'été, la veille est sans limites. Les ombrages de la *Castellara, du Paseo de Recoletos* et du *Prado*, ceux du nouveau parc de l'ouest, retiennent hors des habitations une population qui sort difficilement de son lit, le matin. Toute la journée s'en trouve décalée par rapport à l'emploi du temps dans le reste de l'Europe. Vous voyez des gens attablés à huit heures moins un quart du soir dans des pâtisseries et des maisons de thé, au *Palace* et au *Ritz*. Ne croyez pas qu'ils dînent : ils goûtent.

La procession ne nous sera signalée, après être passée au Palais royal, qu'à onze heures et demie. Elle avance, avec une lenteur de diplodocus paralysé, à l'extrémité de la *calle Mayor*, tandis qu'à notre droite, à quelque cent mètres,

grouille une foule immense, sur la place de la *puerta del Sol*.

Les enseignes lumineuses sont demeurées éclairées à différents étages : *Pension Portela*, *Pension Mirentxu*... et des boutiques, celle de la *Carroceria infantil* et celle de la *Fruteria Angelita*, etc... Au-dessous de nous les trottoirs désormais ne laisseraient plus passer une ombre. Mais la procession, précédée de six gardes municipaux à cheval, puis d'un détachement de trompettes de hussards de *Pavia*, la lente procession chasse devant elle un caillot de 200 êtres humains qui n'ont pas trouvé à se caser sur les trottoirs ou qui sont rejetés par les premiers occupants. Leur nombre augmente à l'approche de la *Puerta del Sol*. Et dans leur désarroi, sous la lente poussée des gardes à cheval, le long de la muraille humaine infranchissable, dressée à flanc de trottoir, ils causent cette sourde et mystérieuse rumeur qui précède l'émeute et répand l'angoisse.

Aucun pittoresque d'ailleurs. Aujourd'hui, le peuple est à peu près le même partout. C'est la foule de Manchester ou de Birmingham, celle du boulevard Poissonnière, un soir de mi-carême ou de Sainte-Catherine, les mêmes complets sombres, les mêmes casquettes dites anglaises. Rien ne distingue plus dans la cohue le peuple des capitales, ni les socialistes chrétiens qui se pressent autour des bannières brodées, un après-midi, devant Sainte Gudule, ni dans Milan, un jour d'anniversaire mussoliniste. Pas une femme — ou si peu — qui ne porte les mêmes bas beiges, le même petit chapeau noir ou brun. Cette uniformité qui régit l'homme civilisé dans le monde a détruit le sentiment particulier qu'à tout instant, jadis, le voyageur devait éprouver à changer de pays.

Les premiers pénitents de la *Hermandad de los Caballeros del Pilar* paraissent, enfin, longeant le trottoir de chaque côté de la chaussée et marchant à une dizaine de mètres, les uns derrière les autres, leur longue traîne roide faisant sur le sol un bruit de papier de verre frotté. Au centre, tout à fait à l'avant, une croix de bois noir. Plus en arrière, et portée par deux couples d'hommes, une grande croix de bois clair drapée d'un linge blanc. La procession peut à peine prendre le nom de *silence*, précédée par cette rumeur qui n'a pu s'atténuer, les hommes de police ayant refoulé le « caillot » précur-

seur jusque dans un café ouvert et augmenté à l'invraisemblable la densité de la foule sur les trottoirs. Plus loin, le vide laissé sur la *Puerta del Sol*, et insuffisamment maintenu par les agents, laisse craindre que les pénitents porteurs de cierges ne soient écrasés par la multitude. On n'entend ni cris ni sifflets, cependant, ni rien qui révèle un état d'esprit irrespectueux. Je ne vois point de femmes s'agenouiller, mais toutes les têtes sont découvertes. J'imagine mal pareille procession se déroulant après minuit, sur nos grands boulevards, et la foule sachant que ces hautes cagoules pointues dissimulent des hommes de la société, de l'aristocratie.

A l'œil, au premier abord, le peuple est identique au nôtre, mais ce n'est qu'une apparence.

La Statue de la Vierge, drapée de velours noir est dressée sur une sorte de plate-forme soutenue à bras et dont les nombreux porteurs se relaient sans cesse. Un parterre de fleurs violettes l'environne, dans lequel sont dissimulés les projecteurs qui l'éclairent. Un autre est caché entre les bras croisés, dans la draperie, et montre le visage d'une pâleur de cire parmi le scintillement des colliers...

Puis viennent quelques cavaliers d'un régiment de Léon soufflant dans des trompettes et quatre gardes municipaux à cheval, derrière lesquels la foule, qui envahit la chaussée, forme des remous compacts, semblables à ceux du torrent de lave glissant aux flancs de l'Etna — dont l'écran nous a donné cet hiver des vues saisissantes.

Un moment, quelques policiers placés à l'entrée de la *Puerta del Sol* tentent de repousser ce flot trop impétueux et un mouvement en sens contraire se produit avec une rapidité inconcevable. Au loin, disparaissent, avalés par la cohue qui recouvre la grande place, les cagoules du temps de l'Inquisition et la Vierge douloureuse.

Elle semble se fondre, dans son manteau de velours noir, au cœur de cette foule en casquette et veston, qui n'évoque plus, devant ce spectacle du temps d'Isabelle-la-Catholique ou de Philippe II, que les cités septentrionales industrielles, la démocratie et la libre pensée.

ALBERT FLAMENT

(A suivre.)

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

La Civilisation chinoise. La Vie publique et la Vie privée,
par **Marcel Granet** (*Renaissance du Livre*).

Voici l'un des plus beaux livres de la collection historique déjà célèbre que dirige M. Henri Berr, et qui compte les ouvrages comme le *Langage* de J. Vendryès, comme le *Nil et la Civilisation égyptienne*, de A. Moret, comme *la Civilisation égéenne*, de G. Glotz, comme les *Institutions politiques romaines* de L. Homo.

M. Marcel Granet, professeur à l'École des Hautes Études, a fait depuis quinze ans de la Chine ancienne l'objet exclusif de ses recherches; il lui a consacré déjà de remarquables travaux, comme — sous forme de précis — *La Religion des Chinois* (Gauthier-Villars), et plus récemment, les deux tomes — signalés ici même — des *Danses et Légendes de la Chine ancienne* (Alcan); il nous donne aujourd'hui le tableau d'ensemble de cette civilisation si curieuse et si originale. Pour la reconstituer à la fois dans son déroulement historique et dans sa structure, il a rencontré des difficultés exceptionnelles. Les documents abondent, mais, depuis le début de l'ère chrétienne jusqu'à nos jours, ils n'ont cessé d'être étudiés, revisés, classés et élagués par les érudits indigènes obéissant non à une conception scientifique, mais à un idéal traditionnel; aussi ont-ils tous « un caractère d'utopie »; ils ne permettent de retrouver ni l'aspect matériel de la civilisation, ni même le menu des faits historiques.

Néanmoins, par des procédés critiques extrêmement fins et pénétrants, M. Granet est arrivé à une reconstitution très neuve de ce passé obscur. La première partie de sa synthèse concerne l'histoire politique; c'est un essai de délimitation dans le temps, de son sujet, et une esquisse rapide des faits. Il retrace d'abord l'histoire traditionnelle, celle où se succèdent les cinq souverains, les trois dynasties royales, puis — entre les VIIIe et IXe siècles avant J.-C. — les seigneuries rivales et les royaumes combattants, puis enfin l'ère impériale, qui commence, en même temps que l'ère chrétienne, avec la dynastie des Han. Ce tableau une fois esquissé, l'auteur reprend ses données, montre le vague de ce qu'il nomme « les âges

sans chronologie », qui touchent au néolithique et aboutissent à la période féodale (VIIIe siècle) et s'efforce de déterminer les frontières et l'expansion de la Chine féodale, pendant cette période où les provinces s'ébauchent, toutes de même civilisation; enfin il réussit à retracer avec précision la constitution de l'Empire, et la naissance de l'unité chinoise, reposant moins sur la force de l'État que sur la puissance de la tradition et la communauté culturelle.

M. Granet fait ensuite l'histoire de la société chinoise; pour en comprendre les transformations, il faut se dégager de notre idéal latin du Droit; les transformations sociales en Chine se traduisent non par des réformes dans les lois et les règlements, mais par des changements d'orientation dans l'attitude morale. Et il nous le prouve, en retraçant d'abord la vie paysanne et la vie de village, puis l'activité des féodaux installés dans des burgs, — puis celle des riches trafiquants dans les grandes villes naissantes. Aux idéaux paysans d'équilibre rythmé selon le déroulement des saisons, succède la morale de prestige des féodaux; puis sous l'influence de la vie de cour, celle-ci se transforme en un culte de la bonne tenue, de l'étiquette.

On goûtera la vie et la couleur de ces reconstitutions, ces citations heureuses, typiques, transposées dans leurs rythmes; et l'on admirera la nouveauté et la fécondité de la méthode critique de l'auteur, qui utilise si heureusement, au service de l'histoire, les données de la géographie moderne, et, plus et mieux encore, celles de la sociologie.

L'Asie des moussons.

Première partie : **Chine, Japon,** par **Jules Sion** (*Colin*).

On trouvera, dans ce nouveau tome de la *Géographie universelle*, l'exposé des conditions physiques permanentes qui se sont imposées aux civilisations extrême-orientales, à la civilisation chinoise en particulier : les moussons, la terre jaune, — et qui ont développé un type particulier d'exploitation rurale, reposant sur la culture intensive des céréales, du riz surtout, et ne recourant presque jamais à l'élevage. Du reste une analyse très poussée des caractéristiques régionales montre les nuances et même les contrastes qui différencient les diverses régions de la Chine, que l'on voit trop souvent uniforme et semblable à elle-même du sud au nord.

A côté de ces traits constants de la Chine, qu'elle soit féodale ou moderne, M. Sion a fait le tableau de la Chine d'aujourd'hui, de ses transformations économiques, de son commerce, de son industrie, de ses mouvements de population : ce tableau, aussi précis que le

permettent les statistiques d'un pays bouleversé depuis vingt ans par la guerre civile, est celui d'une période de transition : la Chine est au début d'une évolution formidable; elle commence à peine à s'outiller, sous la double impulsion de la pénétration économique américaine, et de l'exaltation nationaliste, que M. Sion semble sous-estimer.

Le contraste entre la vie traditionnelle et la vie moderne est beaucoup plus frappant au Japon, puisque dans ce pays l'une ne se développe pas aux dépens de l'autre, mais que toutes deux semblent également vigoureuses. L'auteur le montre très justement, et les pages consacrées au Japon sont vivantes, neuves et colorées. Son tableau s'achève par la description de l'empire colonial nippon : Hokkaido, Sakhaline, les Kouriles, la Corée, la Mandchourie, Formose et la Micronésie japonaise. Cinquante photographies hors texte, 43 cartes et figures dans le texte, de nombreux tableaux statistiques achèvent de rendre présente au lecteur l'évolution de ces vastes pays destinés à peser de plus en plus sur l'équilibre politique et économique d'un monde où l'Occident croyait régner seul.

Psyché, par Erwin Rohde.

Édition française par AUGUSTE REYMOND (*Payot*).

Le livre classique d'Erwin Rohde sur le culte de l'âme chez les Grecs et leur croyance à l'immortalité a paru dans sa première édition il y a plus de trente ans, en 1893. La 10e édition date de 1925, vingt-sept ans après la mort de l'auteur. Contrairement à l'usage allemand, le texte revu une dernière fois par l'auteur a été respecté, non que les travaux ultérieurs aient confirmé toutes les thèses du livre, — il semble au contraire que nos connaissances sur la mentalité des peuples primitifs et l'interprétation qui en a été donnée, en France notamment, ne confirment pas ce que Rohde a exposé des croyances homériques et posthomériques sur la nature de l'âme; — mais les savants chargés des rééditions successives ont tenu *Psyché* pour un monument sur lequel il serait sacrilège de porter la main. La marche magistrale de l'exposé, l'ampleur de la documentation, le charme des développements, ont mis dès son apparition, *Psyché* à une place exceptionnelle, analogue à celle qu'occupe en France la *Cité antique* de Fustel de Coulanges.

Erwin Rohde oppose la conception de l'âme dans les poèmes homériques à celle des peuples primitifs. Pour ces derniers l'âme désincarnée est une puissance immense; pour la société homérique très avancée, très raffinée, l'âme séparée du corps n'est plus qu'un fantôme impuissant relégué au loin dans l'Hadès. La véritable

immortalité, c'est celle conférée par les Dieux à certains héros mais *de leur vivant*. La démonstration de l'auteur, qui se déroule magnifiquement au cours des 600 pages de ce gros volume, consiste à dégager des traditions antérieures à l'époque homérique, du culte primitif des âmes des éléments d'une croyance à l'immortalité de la *psyché* dégagée du corps par la mort. Il examine successivement le culte des âmes et des dieux souterrains, qui se développe après l'écroulement de la civilisation homérique, — puis l'apparition de nouveaux facteurs religieux, le culte de Démèter et les mystères d'Eleusis, le culte du dieu thrace Dionysos et par lui l'apparition d'une doctrine mystique, fondée sur la croyance à la divinité de l'âme. C'est elle qui donne à la philosophie l'élan nécessaire pour fonder sa théorie de l'immortalité. Voici Platon, puis le néoplatonisme, et cette fermentation religieuse des derniers temps de l'hellénisme : besoin de survivance, de renaissance, de purification, qui prépare la voie aux religions asiatiques et au christianisme.

La Vie chrétienne primitive, par **Dom Henry Leclerq** (*Rieder*).

Comment parmi ces religions asiatiques l'une d'elles l'emporta, et comment elle sut répondre aux aspirations confuses du monde gréco-romain finissant, c'est ce que montre avec une netteté lumineuse et une grande objectivité dom Henri Leclerq, dans les 75 pages d'un des beaux volumes de la *Bibliothèque générale illustrée*. D'abord un fait divers tragique en Judée, sous Tibère César, dans ce pays travaillé par une fermentation religieuse incompréhensible pour les païens; mais le supplice de Jésus est le germe de la foi nouvelle, qui, au milieu de conflits dont les causes sont clairement analysées — conflits avec le judaïsme, conflits avec l'autorité romaine, va gagner dans les grandes villes — carrefours d'Orient, puis à Rome, les petites gens, puis va toucher les classes élevées, et va enfin modifier les conditions générales de l'existence, dans la société païenne, en y imposant son idéal. Le loyalisme des chrétiens reste suspect à l'autorité impériale, et les apologistes, de Justin à Minucius Feliæ, échouent dans leurs tentatives de réconcilier le christianisme avec la philosophie.

La vie des communautés est reconstituée avec précision; l'auteur indique brièvement l'apparition des premiers linéaments de ce qui devait former la hiérarchie, la théologie catholiques; la naissance de la philosophie chrétienne, de l'ascétisme, la préparation au martyre, les monuments, églises et catacombes, et les manifestations de la littérature et de l'art proprement chrétiens. Les 60 planches qui forment la seconde partie du volume reproduisent principalement les

fresques des catacombes, où les motifs païens — génies et natures mortes — sont peu à peu éliminés par le Poisson symbolique, la Colombe, l'Orante, le Bon Pasteur, la Vierge-Mère.

Catéchisme pour Adultes : I. Les Dogmes,
par **Louis Coulange** (*Rieder*).

Dom Leclerq effleure seulement la question de la formation des dogmes. Louis Coulange l'approfondit, et, par sa connaissance si étendue des écrits des Pères et des théologiens, — on croirait qu'il a mis en fiches les innombrables volumes de la collection Migne, — réussit ce tour de force de résumer avec limpidité, de façon accessible à tout homme cultivé, la surprenante évolution des principaux dogmes, des communautés des catacombes à l'Église actuelle.

Louise Michel, par **Irma Boyer** (*Delpeuch*).

C'est bien un essai de psychologie religieuse que ce beau livre vivant et émouvant, plein de détails inédits, que mademoiselle Irma Boyer a consacré à la biographie de celle qu'on appelait, à Versailles, en mai 1871, « la Vierge Rouge ». Ce mélange de sensibilité aiguë (cet amour des animaux à Vroncourt : un sentiment bien rare encore sous cette forme au XIXe s.), son fanatisme, son ascétisme, sa haine de l'opportunisme, autant de traits qui rapprochent Louise Michel d'un protagoniste de la Révolution russe, et en font là aussi, un précurseur; elle est et reste dans un état mystique, qui l'anime jusqu'à la fin de sa vie, depuis son retour de la Nouvelle-Calédonie jusqu'en 1905, et en font la propagandiste d'une sorte d'anarchisme individualiste qui ne semble pas avoir eu en France beaucoup de partisans.

JEAN POIRIER

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.